

Table des matières

1	INTRODUCTION	7
1.1	MOTIVATIONS DE NOÉMIE	8
1.2	MOTIVATIONS DE SANDRINE	8
1.3	CHOIX DU THÈME	9
1.4	PROBLÉMATIQUE	10
2	SANTÉ SEXUELLE	12
2.1	HISTORIQUE	12
2.1.1	CONCEPT CULTUREL, POLITIQUE ET COMMUNAUTAIRE	13
2.1.2	DÉCLARATIONS DES DROITS SEXUELS	13
2.2	DÉFINITION DIFFICILE À ÉLABORER	14
2.3	EDUCATION AUPRÈS DES JEUNES	15
2.4	PROFESSIONNEL·LE·S DE L'ÉDUCATION SEXUELLE	15
3	REPRÉSENTATION DE LA SEXUALITÉ CHEZ LES PROFESSIONNEL·LE·S DE LA SANTÉ ET DU TRAVAIL SOCIAL	18
3.1	CONDUITES SEXUELLES PROBLÉMATIQUES	18
3.2	ENCADREMENT DE LA SEXUALITÉ	19
4	DÉVELOPPEMENT DE L'ADOLESCENT·E	21
4.1	DÉVELOPPEMENT SOCIAL	21
4.2	GROUPES SOCIAUX SIGNIFICATIFS	21
4.3	RITES DE PASSAGE	23
5	SEXUALITÉ DES JEUNES	24
5.1	SEXE BIOLOGIQUE	24
5.2	IMAGE DE SOI	25
5.3	ENTRÉE DANS LA VIE SEXUELLE	26
5.4	PERCEPTION DE LA SEXUALITÉ DES JEUNES	26
5.5	COMPORTEMENTS SEXUELS	27
5.6	MASTURBATION	28
5.7	PORNOGRAPHIE	28
5.8	SOCIALISATION SEXUELLE	30
6	GENRE ET SEXUALITÉ CHEZ LES JEUNES	32
7	PRÉSENTATION DES MÉTIERS CONCERNÉS ET TERRAIN DE RECHERCHE	34
7.1	ES VERSUS ASC	34
7.1.1	ANIMATION SOCIOCULTURELLE	34
7.1.2	EDUCATION SOCIALE	35

7.2	TERRAINS INVESTIGUÉS	36
7.3	POPULATION	36
7.4	ANALYSE DES ENTRETIENS	38
8	PROFESSIONNALITÉ VERSUS VALEURS PERSONNELLES	39
8.1	DÉCALAGE ENTRE TS ET JEUNES : EFFETS DE L'INSTITUTION	39
8.2	VALEURS ET EXPÉRIENCES MISES EN PERSPECTIVE	40
8.3	PORNOGRAPHIE : UN SUJET CONFRONTANT	44
8.4	L'AMOUR COMME RÉFÉRENCE	47
8.5	RESPONSABILITÉS PARTAGÉES ENTRE ASC, ES ET FAMILLES	48
8.5.1	TRouver COMMENT EN PARLER EN FONCTION DE SON EXPÉRIENCE	50
9	CONSTRUCTION GENRÉE DE LA RÉALITÉ	53
9.1	NON-MIXITÉ : GARANTIE DE CHASTETÉ ?	53
9.2	MIXITÉ : PAS DE SOUCI DE SEXUALITÉ ?	54
9.3	RELATIONS INTIMES FILLES-GARÇONS MARQUÉES AU SCEAU DU GENRE	56
9.3.1	FOYER	56
9.3.2	CENTRE DE LOISIR	57
9.3.3	APPARTENANCE AU GROUPE	58
9.4	FILLES, GARÇONS : DEUX POIDS, DEUX MESURES	58
9.4.1	APPARENCE, SÉDUCTION, BEAUTÉ : DEUX DISCOURS	60
9.4.2	PROVOCATION : UNE HISTOIRE DE FILLES	61
9.5	COMPORTEMENTS SEXUELS PERÇUS PAR LES PROFESSIONNEL·LE·S	65
9.6	PRISE DE CONSCIENCE ET HÉTÉRONORMATIVITÉ OMNIPRÉSENTE	66
9.7	HOMOSEXUALITÉ : CRAINTE ET RÉALITÉ	68
9.8	SYNTHÈSE DE L'ANALYSE	70
10	PARTIE CONCLUSIVE	73
10.1	EVALUATION DES OBJECTIFS ET BILAN MÉTHODOLOGIQUE	73
10.2	PISTES D' ACTIONS CONCRÈTES	73
10.3	BILAN PERSONNEL ET PROFESSIONNEL	77
10.3.1	NOÉMIE	77
10.3.2	SANDRINE	77
11	RÉFÉRENCES	79
12	ANNEXES	82
A)	ARTICLE 8 DE LA DÉCLARATION DES DROITS SEXUELS DE L'IPPF : LE DROIT À L'ÉDUCATION ET À L'INFORMATION	82
B)	SCÉNARIOS POUR LES ENTRETIENS AVEC JEUNES ET TS	83
C)	GRILLE D'ENTRETIEN AVEC LES JEUNES	85
E)	GRILLE D'ENTRETIEN AVEC LES TS	88

1 INTRODUCTION

Ce travail de Bachelor traite des approches et pratiques professionnelles des travailleurs et travailleuses sociales (TS) en lien avec la sexualité et les thématiques que cela soulève dans l'accompagnement des jeunes. Dans cette première partie introductive, nous présentons les différents éléments qui nous ont motivées à choisir ce thème et qui font que nous nous intéressons à la thématique de la sexualité en lien avec le travail social et les jeunes. Nous parlons donc de nos motivations personnelles, ainsi que de la raison pour laquelle nous nous sommes arrêtées sur ce thème. Puis, nous présentons les divers constats qui nous viennent de nos expériences personnelles, mais aussi professionnelles, par exemple lors de nos formations pratiques. Ces constats, qui prennent dans notre écrit la forme d'hypothèses, sont aussi basés sur les lectures scientifiques que nous avons effectuées en vue de la rédaction de ce travail de Bachelor. C'est en partant de ces hypothèses que nous avons formulé notre question de recherche. Pour y répondre, nous présentons quelques concepts théoriques qui permettent de mieux comprendre la thématique, puis nous présentons l'enquête empirique que nous avons menée auprès de jeunes et de professionnel·le·s.

Lorsque nous nous sommes rencontrées pour la première fois, nous devions chacune avoir un premier entretien avec notre directrice de Travail de Bachelor. Cependant, très rapidement, cette dernière nous a proposé d'effectuer notre recherche ensemble, car il lui semblait que nous traitions de thèmes similaires. Nous avons alors pris le temps de nous rencontrer afin d'apprendre à nous connaître et d'envisager la possibilité de travailler à deux, mais notre décision a vite été prise.

Noémie suivant l'orientation animation socioculturelle et Sandrine l'orientation en éducation sociale, nous avons décidé qu'une comparaison entre ces deux domaines du travail social permettrait une meilleure compréhension de la thématique choisie, un enrichissement et une vision plus large de l'approche de la sexualité en travail social. De plus, Sandrine vivant à Genève, nous avons décidé d'effectuer notre recherche dans deux cantons différents de Suisse romande, afin de pouvoir comparer les pratiques non seulement entre professionnel·le·s de formations différentes, mais également entre régions romandes.

Après discussion, nous nous sommes rendu compte que nous avons toutes deux rencontré des situations où la sexualité avait été une problématique qui n'était pas traitée de la meilleure manière qui soit, à nos yeux. De plus, nous avons toutes deux eu la possibilité de parler des questions liées à la sexualité avec nos parents lorsque nous étions jeunes. Nous pensons que cela a contribué au développement d'une sexualité que nous qualifions d'épanouissante. Après ces deux constats, nous nous sommes questionnées sur l'importance de l'éducation sexuelle, qu'elle soit apportée par des professionnel·le·s ou par la famille. Cependant, nous avons observé que les jeunes n'ont pas tous et toutes cette opportunité et cela nous a poussé à nous questionner sur l'impact qu'ont les figures parentales sur la construction de la sexualité des jeunes. Les TS représentent souvent une figure de référence auprès des jeunes dont ils et elles s'occupent, dans quelle mesure cette position leur confère-t-elle le rôle d'éduquer à la sexualité ? Et si tel est le cas comment s'y prennent-ils et elles ?

1.1 MOTIVATIONS DE NOÉMIE

Lors du semestre d'orientation en animation socioculturelle, j'ai eu l'occasion de m'intéresser aux divers aspects de ce métier, tels que les outils et les approches des animateurs et animatrices socioculturelles (ASC). J'ai notamment acquis et exercé plusieurs outils d'éducation populaire, que j'ai eu le plaisir de réutiliser ensuite dans plusieurs cadres de pratiques différents. J'ai souvent été en contact avec des jeunes, lors d'un stage en tant qu'ASC en milieu ouvert, lors de veilles actives que j'ai effectuées dans un foyer en Valais, ou encore lors de camps de vacances. Ces expériences m'ont parfois mise face à des propos en lien avec la sexualité : insultes, remarques et questions autour de l'orientation sexuelle ou par rapport à des pratiques vues sur internet. Des questions personnelles sur ma vie sexuelle aux questions générales de prévention, de santé, de relations sexuelles ou amoureuses, les jeunes m'ont parfois adressé leurs questionnements autour de ce thème. Je cherche donc à savoir quel est le rôle des ASC face à cette thématique. De plus, les étapes et les changements, parfois difficiles, que traversent les adolescent·e·s me touchent et cela m'amène à me questionner sur les lieux à leur disposition pour échanger leurs préoccupations et obtenir du soutien. Les ASC travaillant dans des centres de loisirs sont en contact avec les jeunes et leurs difficultés, il est donc possible que ces professionnel·le·s aient, dans le cadre de leur travail, à parler de sexualité.

D'autre part, je suis sensible aux questions d'égalité des chances et de droit à l'éducation. Je trouve fondamental que les jeunes aient accès à toutes les ressources nécessaires au développement de leur identité. J'estime qu'en tant qu'ASC, il sera de mon devoir d'accompagner ces jeunes dans leur développement, ainsi que dans l'affirmation de leurs valeurs propres. Cela passe à mon avis par l'éducation et l'information. De plus, je suis sensible aux questions de genre et au sexisme. Je suis touchée par les difficultés que rencontrent les jeunes filles et les personnes LGBTIQ*¹ dans notre société et désire approfondir la prise de conscience autour des aspects discriminatoires dans les centres de loisirs. Je pense qu'il existe encore beaucoup d'obstacles pour que ces personnes puissent s'insérer et participer activement à la vie d'un quartier, d'une communauté. Je suis persuadée qu'il est du rôle des ASC que de contribuer à bousculer les stéréotypes de genre et d'abattre les obstacles qui se dressent entre un·e jeune et sa capacité à assumer pleinement son identité.

1.2 MOTIVATIONS DE SANDRINE

Ma première expérience professionnelle avec de jeunes adolescent·e·s s'est faite lors de la formation pratique de deuxième année à la HES-SO². J'ai eu la chance d'y être engagée ensuite comme éducatrice remplaçante durant une année.

C'est donc tout naturellement que mon intérêt pour la réalisation de mon travail de Bachelor s'est tourné autour des différentes problématiques que j'ai pu rencontrer durant cette expérience.

J'ai, durant mon stage, travaillé avec un groupe de dix garçons âgés de 13 à 16 ans. Bien qu'il n'y ait pas de mixité sur les lieux de vies, les jeunes sont toutefois mélangé·e·s lors des moments

¹ Personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles, transgenres, intersexes, *queer*. L'astérisque permet d'inclure les personnes non hétérosexuelles, qui ne correspondent pas aux termes susmentionnés.

² Haute Ecole Spécialisée de Suisse occidentale

scolaires. L'adolescence étant la période des premières découvertes, des expériences amoureuses et amicales, il est donc normal que des questions émanent de ce nouvel intérêt et que la sexualité y soit un sujet prédominant.

Cependant, j'ai été étonnée de voir le nombre de questions que ces jeunes garçons se posaient et le peu de connaissances qu'ils avaient à ce sujet. En effet, j'ai été régulièrement questionnée sur ce thème. Je me suis alors rendu compte que les références en matière de sexualité sont souvent issues de la pornographie, qui se trouve aisément sur internet et que leur image de la femme était influencée par les clips de musique qu'ils écoutaient. J'ai également pu remarquer qu'en dehors de leurs questions, ils avaient besoin d'une écoute à ce sujet, d'une personne de confiance qui puisse les rassurer dans leurs doutes. Etant donné que nous travaillons au quotidien avec ces jeunes, je pense qu'il est essentiel que les professionnel-le-s soient des personnes de confiance, aptes à répondre adéquatement à ces questions liées à la sexualité.

On lit cycliquement des articles dans les journaux sur des jeunes qui vivent des expériences dangereuses ou qui se font insulter ou encore agresser parce qu'ils ou elles revendiquent le droit d'être homosexuel-le-s. C'est un sujet qu'on ne peut ignorer et qui nécessite, selon moi, que l'on s'informe et que l'on suive des formations adéquates.

J'aimerais plus tard continuer à travailler avec des adolescent-e-s et il me paraît donc nécessaire d'acquérir des compétences théoriques et pratiques sur les manières pertinentes d'aborder ce thème de la sexualité, de répondre de façon constructive aux questionnements et donc d'avoir une expérience stable et riche qui me permettra d'intervenir de manière adéquate lors de ma pratique professionnelle future.

1.3 CHOIX DU THÈME

En 2016, un atelier proposé au Lycée-Collège des Creusets de Sion a été annulé, empêchant plus de quarante étudiant-e-s qui s'y étaient inscrit-e-s d'y participer. Cet atelier proposait une réflexion sur le thème de la discrimination, ainsi que des pistes pour y faire face et la combattre. Le descriptif de l'atelier citait, entre autres formes de discrimination, l'homophobie. Il a été annulé, car, selon les propos tenus par la direction du collège, il promouvait l'homosexualité des jeunes. Au-delà de la subjectivité de ce choix « pédagogique », nous nous sommes demandé ce qu'il advenait de l'intérêt manifesté par les étudiant-e-s et de leurs questionnements auxquels n'avait été apporté aucune réponse. La direction de l'école a fait, ce jour-là, le choix de ne pas mettre à disposition de ces élèves les ressources nécessaires à leur information sur les questions de santé sexuelle, de discrimination, d'homophobie, de protection, de développement identitaire, niant ainsi leur droit à l'éducation et à l'information. Dès lors, la question se pose de savoir vers qui se tournent les jeunes lorsqu'ils et elles ont des questions autour de la sexualité et dans quelle mesure les professionnel-le-s du travail social sont-ils et elles une ressource envisagée par ces jeunes ?

Les centres SIPE (Sexualité Information Prévention Education) en Valais et PROFA dans le canton de Vaud offrent des consultations et de l'information sur les thématiques de la santé sexuelle. Les jeunes doivent cependant d'une part être au courant de l'existence de ces centres et de leurs offres et, d'autre part, avoir le courage de s'y rendre. Si ces jeunes ne s'adressent pas à ces professionnel-le-s, quelles sont les autres possibilités à leur disposition ? En outre, les professionnel-le-s des centres SIPE ont suivi une formation spécifique. Les ASC et les ES (éducateurs et éducatrices sociales), s'ils et elles ne sont pas spécialement formé-e-s aux questions

de santé sexuelle, disposent toutefois d'outils pour accompagner les jeunes. Or, les professionnel·le·s que nous avons cotoyé·e·s durant nos formations pratiques nous ont semblé être trop peu informé·e·s pour répondre aux interrogations que les jeunes formulent au sujet de la sexualité. Lorsque nous avons désiré proposer des activités ciblant cette thématique, la réponse des professionnel·le·s a été négative, nous faisant par exemple remarquer que ce n'était pas du rôle des ES ou des ASC que de traiter de sexualité avec les jeunes, ces derniers et dernières bénéficiant par ailleurs des cours de santé sexuelle dans le cadre scolaire.

Nous nous demandons donc quels sont les outils que nous avons en tant que TS pour répondre aux questions liées à la sexualité des adolescent·e·s avec lequel·le·s nous travaillons. Les jeunes qui fréquentent des centres de loisirs ou vivent en foyer sont en contact régulier avec des ASC ou des ES, à qui ils et elles peuvent se confier sur des sujets personnels et parfois douloureux, notamment des questionnements sur la sexualité, l'orientation sexuelle, la santé, les maladies, la discrimination etc. Mais alors, avec quels moyens les TS abordent ces sujets avec les jeunes ?

Les intérêts et questionnements que nous venons de décrire nous ont menées à la question de recherche suivante : comment les professionnel·le·s du travail social répondent-ils et elles aux questions et aux comportements liés à la sexualité que manifestent parfois les jeunes dont ils et elles s'occupent ?

Ce travail vise à comprendre quelles sont les valeurs qui peuvent influencer la pratique des TS en matière de sexualité des jeunes et aussi, en quoi la vision genrée des TS impacte leurs réponses aux questions des jeunes. Il cherche à identifier les moyens auxquels les jeunes ont accès pour s'informer sur les questions de sexualité et lesquels elles et ils utilisent réellement. Et enfin il cherche à comparer les perceptions des un·e·s et des autres, professionnel·le·s et jeunes.

1.4 Problématique

Partant de ces questionnements, nous pouvons formuler quelques constats et hypothèses de compréhension qui vont orienter notre démarche.

La première que nous émettons est la suivante : le décalage entre la représentation de la sexualité par les jeunes et par les professionnel·le·s mène à une difficulté pour les TS de parler de sexualité avec les jeunes. Nous émettons cette hypothèse à partir d'un constat fait lors de nos diverses expériences professionnelles : les TS ont souvent une crainte à parler de sexualité et répondre aux questions que les jeunes se posent à ce sujet et ont souvent tendance à ne traiter de la sexualité que dans ses aspects négatifs voire dangereux, tels que les risques qu'elle fait encourir aux jeunes (maladies, VIH, grossesses non désirées, etc.).

La deuxième hypothèse concerne l'éducation aux questions touchant à la sexualité : nous pensons que l'accès à l'information et à l'éducation en santé sexuelle donnée par des professionnel·le·s formé·e·s peut faciliter la pratique d'une sexualité épanouissante pour les jeunes concerné·e·s et que la connaissance et l'accès libre à l'information sont susceptibles de satisfaire tous ou une partie de leurs questionnements. La formation et le droit d'y accéder sont inscrits dans la Déclaration des droits sexuels de la Fédération Internationale du Planning Familial (IPPF, 2017). De plus, SANTE-SEXUELLE Suisse précise dans ses documents le fait que l'information « contribue à l'égalité des chances tout comme à la prévention de la violence sexuelle, de l'homophobie, des

grossesses non désirées et des infections sexuellement transmissibles (IST). »³ Nous pensons que cet accès à l'information rend les jeunes plus à même de faire des expériences à leur rythme, étant au fait des conséquences, des moyens de protection, ainsi que de leurs droits en matière de vie sexuelle. Nous sommes d'avis que l'éducation venant des professionnel·le·s doit compléter l'éducation faite par les pair·e·s, par internet et par la culture pop.

Ensuite, nous avons remarqué, au travers de nos différentes expériences professionnelles, ainsi que dans les lectures que nous avons faites, que nous construisons nos représentations de la sexualité à travers notre culture et notre histoire personnelle. Il est donc normal que les représentations de la sexualité soient individuelles et sociales et qu'elles diffèrent en fonction du sexe, de l'âge, de l'origine, de l'éducation etc. Les populations avec qui nous travaillons peuvent avoir une représentation de la sexualité différente de la nôtre – générationnelle par exemple - et nous devons en prendre compte dans la relation d'aide qui nous lie à elles. Nous sommes persuadées que nous avons le devoir de travailler autour des stéréotypes et avec les représentations de chacun·e. Cela nécessite certainement une prise de conscience des valeurs qui forgent notre propre pratique. C'est de ce constat que nous est venue notre troisième hypothèse : les valeurs des TS, en ce qui concerne la sexualité, influencent leur pratique professionnelle.

Enfin, la quatrième hypothèse que nous formulons concerne la thématique du genre : les professionnel·le·s sont marqué·e·s par une approche genrée des jeunes. Le genre se construit à partir de nos expériences, de notre culture, de la société dans laquelle nous vivons, de notre éducation familiale, scolaire ou professionnelle. Nous avons fait cette hypothèse après avoir remarqué, durant nos différentes expériences professionnelles, des différences de comportement des TS vis à vis des jeunes filles et des jeunes hommes.

Afin de répondre à nos objectifs, il semble important de définir précisément quelques concepts théoriques tels que la santé sexuelle, le développement des adolescent·e·s, la sexualité des adolescent·e·s, l'articulation genre et sexualité, les interventions professionnelles spécialisées, les représentations des TS, et la partition entre ES et ASC. Autant d'explications auxquelles succédera une partie empirique.

³ SANTE-SEXUELLE Suisse a (consulté le 07.05.17), « Droit à l'éducation sexuelle », *SANTE-SEXUELLE Suisse*, URL : <https://www.sante-sexuelle.ch/fr/nos-activites/droits-sexuels/droit-education-sexuelle/>

2 SANTÉ SEXUELLE

La sexualité ne devient un problème de santé publique qu'à partir de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. À ce moment-là, la définition de la sexualité comprend l'idée de procréation, surtout dans le contexte du mariage. Cette perspective change, à partir de 1960. En effet, c'est à cette date-là qu'est commercialisée la contraception orale. La société moderne commence donc à penser le sexe comme non-procréatif, à l'intérieur mais aussi hors mariage. La procréation devient alors un choix, avant tout individuel. C'est à partir des années 1970 que sont définis les concepts de santé reproductive et des droits à la reproduction. (Giami, 2002)

Au travers des points suivants, seront décrits les différents éléments historiques importants qui facilitent la compréhension du concept de santé sexuelle. Nous verrons alors que les régulations sociales de la sexualité dépendent du pays et de sa politique, ainsi que de la culture.

2.1 HISTORIQUE

Le terme de santé sexuelle est pour la première fois développé en 1975, lors d'une conférence de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS). Ce terme sert notamment à engager l'élaboration et la mise en place de programmes nationaux de santé publique. La santé sexuelle présente dans le préambule de l'OMS sur la définition de la santé est définie comme suit : « un état de bien-être physique, mental et social dans le domaine de la sexualité. Elle requiert une approche positive et respectueuse de la sexualité et des relations sexuelles, ainsi que la possibilité d'avoir des expériences sexuelles qui soient sources de plaisir et sans risque, libres de toute coercition, discrimination ou violence. »⁴

Cette définition élargit la notion de santé sexuelle qui ne représente plus seulement une absence de maladie, mais est perçue de façon positive, en introduisant le plaisir sexuel. Ce dernier n'est plus associé qu'à la procréation, mais devient un droit individuel. Le bien-être devient l'objectif à atteindre. Apparaît alors la relation entre sexualité et amour, ainsi qu'entre sexualité et développement de la personnalité. (Giami, 2002)

Le rapport relatant les discussions et décisions d'un meeting sur la sexologie à Genève, en 1974, auquel sont présents vingt-neuf participant.e.s de douze pays différents, propose une approche moderne de la sexologie et défend le fait de maintenir séparés les principes d'activité sexuelle érotique et ceux de la sexualité reproductive. Cependant, si le rapport cite les différents troubles physiques liés à la sexualité, il ne contient aucun élément en rapport avec les facteurs psychologiques ou relationnels, qui sont pris en compte lors de l'intervention professionnelle. Les différents niveaux d'intervention sont répartis en trois thèmes : l'éducation, la consultation et la thérapie. Selon ce rapport, les professionnel-le-s de la santé, dont font partie les TS, devraient intervenir uniquement sur l'éducation et la consultation, la thérapie étant réservée aux spécialistes de la médecine. Ce rapport indique qu'il est nécessaire de prévoir une formation pour les professionnel-le-s de la santé sexuelle ou de la sexologie, de façon à leur transmettre non

⁴ OMS (consulté le 26.04.17), « Santé sexuelle », OMS, URL : http://www.who.int/topics/sexual_health/fr/

seulement un savoir théorique, mais aussi une approche positive de l'activité sexuelle non reproductive. (Giarni, 2002)

2.1.1 Concept culturel, politique et communautaire

La santé sexuelle devient un concept culturel qui promeut une sexualité positive et équitable. Les hommes et femmes devraient dès lors avoir le droit d'expérimenter et de vivre une sexualité correspondant à leurs choix, leurs valeurs et leurs envies. Le rapport de l'OMS met aussi l'accent sur le rôle de la médecine dans le soutien aux personnes dans leur expérience de la sexualité. (Giarni, 2002)

L'OMS indique qu'il revient aux gouvernements de se responsabiliser et de développer l'organisation pour l'accès à des services de santé. La problématique de la santé sexuelle devient donc politique et doit garantir les droits des individu·e·s et des communautés au respect. La santé sexuelle est donc affaire de populations, ainsi qu'une problématique individuelle appelant à la responsabilisation, au choix individuel, à l'orientation et à l'attention de la santé personnelle. (Giarni, 2002)

En 1986, la notion de promotion de la santé est ajoutée à cette définition. Le rôle des politiques en matière de santé sexuelle est alors de permettre aux individu·e·s de vivre leur propre sexualité selon leurs souhaits et de leur donner accès aux différents organismes ressources, pour les informer et les soutenir dans les différentes décisions qui en découlent. La même année, un nouveau rapport de l'OMS ajoutera à la définition de la santé sexuelle un nouveau domaine en plus de l'éducation, la consultation et la thérapie : l'information. De plus, ce dernier rapport insiste à nouveau sur l'importance du respect des convictions, des religions et des cultures des individu·e·s dans leurs choix et leur rapport à la sexualité. (Giarni, 2002)

En 2000, au Guatemala, l'OMS et son programme régional panaméricain (PAHO) rédigent un document : *Promotion of sexual health : recommendations for Action* (Promotion de la santé sexuelle : recommandations pour l'action). L'exposé se base cette fois sur plus de soixante écrits scientifiques. Les droits des personnes homosexuelles et lesbiennes sont enfin cités et reconnus dans le rapport, la violence sexuelle contre les femmes est abordée officiellement comme une thématique importante et les théories féministes, ainsi que les droits des femmes en termes de sexualité sont développés. (Giarni, 2002)

2.1.2 Déclarations des Droits Sexuels

En 1999, l'Association Mondiale pour la Santé Sexuelle (WAS) rédige la déclaration des droits sexuels (dernière révision en 2014), qui prévoit un système universel de défense des droits sexuels, indépendamment des différences culturelles ou religieuses, puisque qu'elle affirme que « les droits sexuels sont fondés sur la liberté et la dignité inhérentes à chaque individu[-e] et sur l'égalité de tous [et toutes] ». Elle affirme aussi que les « droits sexuels sont fondés sur les droits de [l'humain] universels ».⁵

⁵ WAS (consulté le 26.04.17), « Déclaration des droits sexuels », *worldsexology*, URL : <http://www.worldsexology.org/wp-content/uploads/2013/08/DSR-French.pdf>

Les droits sexuels font partie des droits humains et « émanent des droits à la liberté, à l'égalité, au respect de la vie privée, à l'autonomie, à l'intégrité et à la dignité de tout individu[-e] ».⁶ Tous les quatre ans, l'ensemble des pays du monde participent à un examen, effectué par les Nations Unies. Leurs pratiques en matière des droits humains et donc des droits sexuels sont alors examinées. Selon le site de SANTE SEXUELLE Suisse, la Suisse a passé cet examen pour la dernière fois en 2012. Elle a alors accepté nonante-neuf recommandations sur les cent quarante que lui faisait l'ONU.

En 2008, l'IPPF rédige elle aussi une Déclaration des droits sexuels. L'article 8 décrit le droit à l'éducation et à l'information (cf. Annexe A). Cet article défend entre autres la mise en place d'organisations, telles que SANTE SEXUELLE Suisse, qui s'engagent en faveur de la promotion de la santé sexuelle et reproductive et du respect des droits sexuels, notamment auprès des jeunes. Ces organisations mettent en place des programmes d'éducation sexuelle qui se basent sur les droits et qui justement permettent l'accès des individu-e-s à la connaissance et à la formation nécessaire pour vivre une sexualité dite saine et développer sa propre identité sexuelle. Les centres SIPE en Valais et les centres de PROFA dans le canton de Vaud remplissent les mandats cantonaux dans les domaines de la planification familiale, de la consultation de couple, de l'éducation en santé sexuelle, ainsi que de la consultation en matière de grossesse. De plus, l'article 8 défend l'idée que si les jeunes sont informé-e-s sur les questions des droits concernant la sexualité et la santé sexuelle, ils et elles pourront se les approprier et ainsi participer à leur élaboration, voire s'investir dans les processus de formation des lois en matière de sexualité.

2.2 DÉFINITION DIFFICILE À ÉLABORER

Lorsqu'en 1987, l'OMS tente de donner une définition de la santé sexuelle, elle se trouve face à plusieurs difficultés, notamment quant à la forme que prendrait la définition. Doit-elle être médicale, morale, sociale ou psychosociale (Giami, 2002) ? Selon la forme choisie, les programmes et actions mis en place changeraient radicalement. De plus, comme nous l'avons relaté précédemment, le concept de santé sexuelle varie selon les cultures et le temps, il est relatif aux valeurs des différentes sociétés. Les auteur-e-s du rapport de l'OMS de 1987 nous mettent en garde sur le fait qu'une définition de la santé sexuelle pourrait être normative et apporter ainsi des restrictions. Cependant, ils et elles admettent que les concepts de santé sexuelle valables sont ceux qui prennent en compte l'individualité et l'aspect unique de l'expérience sexuelle et des besoins sexuels, ainsi que les concepts qui affirment que les droits individuels doivent permettre à chacun-e de se libérer de toute forme d'exploitation, d'oppression et d'abus sexuels (Giami, 2002). Le rôle des programmes de santé sexuelle n'est donc pas de pouvoir mesurer un certain niveau de santé dans la population, mais de permettre aux individu-e-s d'avoir accès à toute information leur donnant la liberté d'exercer leurs droits humains, donc leurs droits sexuels.

Toutefois, la Déclaration des Droits Sexuels de l'IPPF défend des valeurs qui dépassent les spécificités culturelles. C'est ainsi que les auteur-e-s de la déclaration proposent un consensus international en faveur des droits sexuels.

⁶ SANTE-SEXUELLE Suisse (consulté le 07.05.17), « Droits sexuels », *SANTE-SEXUELLE Suisse*, URL : <https://www.sante-sexuelle.ch/fr/nos-activites/droits-sexuels/>

Le concept de santé sexuelle s'est énormément enrichi au cours des trente années passées. Il continue son évolution, en fonction des avancées médicales, car elles permettent une nouvelle prise en charge individuelle des questions de sexualité. Avec elles, ce sont les concepts moraux qui sont parfois bousculés, remis en question et réappropriés par les populations et les individu·e·s. Cela entraîne alors des modifications dans les façons d'aborder la santé sexuelle, qui apparaissent ensuite dans les documents officiels et les déclarations, comme cela a été observé en 2008 avec la publication de l'IPPF.

2.3 EDUCATION AUPRÈS DES JEUNES

Selon Michel Bozon (2010), l'éducation en santé sexuelle a été, jusqu'à récemment, un moyen de contrôler la sexualité des jeunes, plutôt que de les protéger. La sexualité des jeunes a été longtemps perçue négativement, potentiellement dangereuse, et les politiques se sont occupé·e·s de la gérer au même titre que la consommation d'alcool ou de tabac. Cela crée un paradoxe qui est visible notamment dans le fait que si la société dit vouloir aider les jeunes à orienter leurs pratiques sexuelles, l'éducation tente parfois de retarder l'entrée des jeunes dans la vie sexuelle. Les programmes éducatifs, en mettant en exergue des dangers, des maladies, des grossesses non désirées, des troubles de la sexualité etc., ont alors tendance à être dissuasifs. A la fin du XX^{ème} siècle, la prévention a mis l'accent sur la préservation de la santé, notamment suite à l'apparition du VIH. À ce moment-là, les jeunes ont été visé·e·s par les campagnes de prévention, alors que ce n'était pas la population la plus concernée. Cependant, cela permettait de ne pas renforcer un stigmat déjà existant sur un autre groupe social : les hommes homosexuels.

Toutefois, si un contrôle de soi reste imposé aux jeunes filles, à travers la quasi obligation de maîtriser elles-mêmes les grossesses, les jeunes semblent se détacher des doctrines de l'éducation en santé sexuelle et sont davantage à la recherche de leurs propres principes. C'est ainsi que nous remarquons que la société est en train de passer d'un modèle vertical de l'éducation –l'éduqué·e transmet le savoir à l'apprenant·e– à un modèle horizontal, qui correspond à l'éducation par les pair·e·s. Cette forme d'éducation consiste en la diffusion du savoir au sein d'un groupe de même âge. Une pratique qui grandit aujourd'hui entre autres au travers des réseaux sociaux, des données internet, mais aussi à travers les références culturelles partagées par un groupe générationnel. Grâce aux réseaux, des groupes d'une même génération et de pays différents partagent alors un même lexique, une même manière de penser, un accès aux mêmes films, documentations, livres, discours ou réflexions de personnalités connues. Dans le même temps, on assiste à une professionnalisation et une spécialisation des intervenant·e·s sociaux et sociales en matière de sexualité. (Bozon, 2010)

2.4 PROFESSIONNEL·LE·S DE L'ÉDUCATION SEXUELLE

La Fédération valaisanne des centres SIPE se tient aux valeurs énoncées par l'IPPF et est membre de SANTE-SEXUELLE Suisse, ainsi que de Couple+, fédération romande et tessinoise, encadrant les différents services de consultation conjugale. C'est à elle que reviennent les mandats dans les domaines de la santé sexuelle pour le canton du Valais. Elle poursuit plusieurs buts : la promotion de la santé sexuelle et reproductive, ainsi que la défense des droits en cette matière. La défense du respect en ce qui concerne la santé sexuelle ou l'intimité, ainsi que le respect des règlements légaux. Le libre accès à une information et du soutien de façon neutre pour tout·e individu·e dans les domaines suivants : santé sexuelle, éducation à la santé sexuelle, périnatalité et couple. (SIPE, 2016)

Il existe quatre centres dans le Bas-Valais et deux dans le Haut-Valais, permettant d'offrir aux personnes qui le souhaitent un accompagnement donné par des conseillers et conseillères en santé sexuelle. Depuis 2006, l'ensemble des élèves des degrés 6H à 8H et 10CO bénéficient d'un programme cantonal d'éducation en santé sexuelle. Un programme spécialisé est également proposé pour les élèves en situation de handicap. Selon le rapport d'activités 2016, ce sont plus de 16'000 élèves, de la 2H au niveau tertiaire qui ont bénéficié de l'intervention des éducateurs et éducatrices en santé sexuelle cette année-là. (SIPE, 2017)

PROFA est une fondation reconnue d'utilité publique par le canton de Vaud. Elle propose, depuis 1966, des conseils et une écoute aux hommes, femmes, jeunes ou couples ayant des questions au sujet de la sexualité ou de l'intimité. Pour répondre aux besoins de ces personnes, PROFA est épaulée par huitante-et-un professionnel-le-s, qui mettent à disposition leur savoir en matière de sexualité, de violences, d'intimité, etc. Nous avons décidé de parler de cette fondation, puisque cette dernière est la seule du canton de Vaud à avoir une vue d'ensemble sur les questions qui nous intéressent. Elle offre de l'aide dans des situations diverses telles que : l'éducation sexuelle, les consultations de santé sexuelle, de couples et de sexologie, le planning familial, ainsi que propose des conseils en périnatalité. Concernant l'éducation en santé sexuelle, PROFA rencontre chaque année près de 40'000 élèves, dans 2'300 classes ainsi que 2'200 parents et 300 professionnel-le-s. L'éducation se compose d'un axe éducatif et d'un axe préventif et vise à développer les connaissances sur le plan physique, intellectuel, affectif et social, ainsi qu'à permettre aux élèves de développer une attitude d'ouverture leur permettant de prendre conscience des diverses communautés et d'opérer des choix responsables en matière de santé sexuelle. (PROFA, 2017)

Il est important pour PROFA que toutes les personnes qui le désirent puissent être écoutées et conseillées par des professionnel-le-s respectant la confidentialité. La fondation est membre de l'Aide Suisse contre le Sida (association faîtière des organisations régionales de lutte contre le Sida) et participe à la lutte contre le VIH. Elle répond également aux différents questionnements qu'un-e individu-e peut rencontrer tout au long de sa vie dans le domaine de la sexualité, des contraceptions, des IST, de la pilule du lendemain, de la fertilité et du désir d'enfant, du retard des règles et du test de grossesse, d'une interruption de grossesse ou des problèmes gynécologiques. La sexualité n'étant pas une question uniquement individuelle, elle peut également toucher et concerner les couples, PROFA offre donc des services de conseils conjugaux, des thérapies de couple, ainsi qu'un soutien psycho-sexologique offert aux couples ou aux personnes solitaires. La fondation collabore également avec le centre de consultation LAVI (Loi fédérale sur l'Aide aux Victimes d'Infractions) afin d'informer les victimes ou leurs proches des droits et des aides psychologiques, juridiques et sociales, dont ils et elles peuvent bénéficier. (PROFA, 2017)

La mission des centres SIPE et PROFA et des professionnel-le-s y travaillant est de préparer les jeunes « à devenir des femmes et des hommes capables de faire des choix ainsi que de prendre des engagements responsables et éclairés en matière de sexualité et relations humaines »⁷. Une mission qui se réalise par l'éducation. SANTE-SEXUELLE développe par ailleurs régulièrement des

⁷ SIPE (consulté le 20.08.17), « Education en santé sexuelle », *SIPE*, URL : http://www.sipe-vs.ch/fr/index.cfm?page=activites/es_accueil.cfm

formations pour les professionnel·le·s afin que ceux et celles-ci aient une vision ouverte de la sexualité. Il existe par exemple un CAS sur l'approche de prévention et de promotion ou un DAS en intervention par l'éducation et le conseil. Elle met aussi en place des cadres de références : puisque la sexualité évolue rapidement, il faut que les professionnel·le·s puissent s'adapter aux changements et évoluer au sein d'un cadre qui se modifie. (SANTE-SEXUELLE, 2017)

Les champs professionnels se démarquent et se spécialisent. De même, une hiérarchisation s'installe entre les différents domaines d'expertise. Ainsi, les professionnel·le·s appartenant aux divers milieux entretiennent très peu de relations entre elles et eux. De ce fait, les informations concernant une personne bénéficiant d'aide ou de soins médicaux et sociaux risquent de ne pas être transmises, entraînant la souffrance chez la personne. Selon Tom Storrie (2015), une formation interprofessionnelle représente une solution à ce problème. Afin de permettre aux différent·e·s intervenant·e·s de se former sur les questions de santé sexuelle, la personne proposant la formation doit titiller la curiosité des apprenant·e·s, afin d'assurer de leur part un questionnement et d'ensuite accompagner la recherche de solution. L'apprentissage doit être mutuel et fait en même temps par les deux partis. La personne formatrice observe donc le groupe et les interactions entre ses membres, de manière à comprendre ce qui les questionne, ce qui les intrigue et ce qui pose problème, pour pouvoir ensuite reprendre ces éléments avec le groupe et y réfléchir ensemble. En effectuant cette observation du groupe, plus la personne est surprise des positionnements des autres, plus elle cherche à comprendre quelles sont leurs mœurs et peut ainsi les accompagner dans leur formation. (Storrie, 2015)

3 REPRÉSENTATION DE LA SEXUALITÉ CHEZ LES PROFESSIONNEL·LE·S DE LA SANTÉ ET DU TRAVAIL SOCIAL

Pour comprendre comment les professionnel·le·s de santé et de travail social répondent aux questions de sexualité, Pierre Moulin (2007) a voulu appréhender les façons dont ceux et celles-ci se représentaient la sexualité. Après une analyse thématique et lexicographique effectuée en 2007, il tire la conclusion que la sexualité, dans le cadre de la relation d'aide, est vécue comme un élément perturbateur qui nécessite d'être canalisé, car il complique la vie des professionnel·le·s en les empêchant de travailler en se basant selon leurs habitudes professionnelles routinières.

3.1 CONDUITES SEXUELLES PROBLÉMATIQUES

Contrairement à la vision de la sexualité décrite au chapitre 2, comme positive, saine et étant un droit propre à chaque individu·e, la vision que nous livrent les résultats de l'analyse de Moulin montre que les professionnel·le·s du social ou des soins perçoivent la sexualité comme un élément dangereux qui nécessite une attention particulière, une forme de protection. La sexualité endo-groupe est perçue négativement lorsqu'il s'agit de relations sexuelles entre bénéficiaires, alors qu'elle peut être positive lorsqu'elle se passe entre professionnel·le·s : elle est alors perçue, s'il y a consentement des deux personnes, comme un exutoire au stress engendré par les situations difficiles auxquelles font face les professionnel·le·s. La sexualité est cependant toujours vue négativement lorsqu'elle prend place entre un·e professionnel·le et un·e bénéficiaire (exo-groupe). (Moulin, 2007)

Lors de sexualité exo-groupe, la responsabilité de la faute est attribuée à l'un ou à l'une selon les constructions sociales. En effet, la vision de la femme faible et subissant l'emprise de l'homme induit le fait que la bénéficiaire est perçue comme victime du professionnel et dans la situation inverse que la professionnelle est perçue comme victime du bénéficiaire. Celui-ci est donc perçu comme un agresseur, une menace. Le professionnel peut aussi cependant être perçu comme une victime, car il pourrait souffrir d'une accusation à tort, dont les conséquences sur son poste de travail et sa réputation seraient fatales (Moulin, 2007). De même, nous avons observé par nos expériences professionnelles, que les constructions sociales affectent la vision des jeunes, ainsi que celle des ASC ou des ES : un garçon multipliant les conquêtes est souvent considéré comme un tombeur, alors qu'une fille du même âge serait considérée comme une prostituée ou une fille facile.

Les professionnel·le·s en travail social doivent travailler avec des individu·e·s, mais aussi avec des collectifs. La sexualité, dans ce contexte, est alors plus complexe puisqu'elle prend en compte un groupe. Lorsque nous travaillons avec des jeunes, il faut pouvoir aider à la construction de l'identité sexuelle de l'adolescent·e et, en même temps, gérer la dynamique collective qui varie avec les positions personnelles de chacun·e, ainsi qu'avec celles de l'institution et des professionnel·le·s. Ceux et celles-ci, face à la sexualité des adolescent·e·s, sont alors confronté·e·s à certains aspects de leur propre vie affective et sexuelle. (Huerre & Lauru, 2001)

Huerre et Lauru précisent alors que cela peut être une chance d'avoir, en tant que professionnel·le, des positions différentes face à la sexualité. En effet, ces divergences peuvent être intéressantes pour les adolescent·e·s puisque cela leur offre des possibilités de se confronter à diverses idées. Cependant, ne pas avoir la même représentation sexuelle que ses collègues peut conduire à la

crainte d'être différent-e, de penser autrement et peut entraîner les professionnel-le-s à ne pas vouloir partager leurs réflexions et donc à garder le silence face aux questions des jeunes sur leur sexualité. Ce silence est d'autant aggravé par le fait que les professionnel-le-s ont tendance à « diaboliser » la sexualité entre jeunes, ne voyant que les risques que la sexualité peut entraîner pour le ou la jeune, ainsi que pour le groupe (jalousies, mauvaises expériences, violences, etc.). (Huerre et Lauru, 2001)

3.2 ENCADREMENT DE LA SEXUALITÉ

Afin d'éviter les risques liés à la sexualité au sein des institutions sociales et médicales, les professionnel-le-s tentent de respecter la « bonne distance professionnelle », de façon à séparer strictement la vie professionnelle de la vie privée. Cependant, cette distance à tenir n'est pas un concept si clair que cela, inscrit dans un règlement avec une description, voire une définition de ce qui est une bonne ou une mauvaise distance. De ce fait, les professionnel-le-s doivent souvent se fier à leur bon sens ou leurs expériences et agir selon leur propre ressenti. De plus, ils et elles se forcent à tenir un discours « hygiéniste », promouvant une sexualité responsable, protégée et contrôlée (Moulin, 2007, p.82). Ce discours s'accompagne de militance auprès des jeunes, contre l'image véhiculée par la pornographie : relations sexuelles bestiales et sauvages, dissociées de relations amoureuses. Au contraire, les professionnel-le-s insistent sur le consentement, capital entre les personnes. (Moulin, 2007)

Notamment au sein des institutions de soins, mais également dans les foyers où travaillent des ES, les professionnel-le-s sont attentifs et attentives à contrôler les réactions possibles des bénéficiaires ou des jeunes, en évitant par exemple d'alimenter des relations dans lesquelles s'instaure une dynamique de séduction. Cette envie de se distancer des personnes accompagnées se heurte à l'envie de promulguer une aide adéquate et satisfaisante. C'est en naviguant entre ces deux pôles que les professionnel-le-s tentent de trouver la fameuse « bonne distance ». (Moulin, 2017)

Les professionnelles de prévention en santé sexuelle interviewées dans l'analyse de Moulin (2007) relatent que la plupart des femmes qui se présentent dans les centres d'information ont des demandes en rapport avec la pilule, des problèmes de maltraitance etc. Il s'agit, pour les professionnelles, dans un premier temps de les écouter, d'accueillir leur réalité, puis de les accompagner dans leurs choix et la prise de la médicalisation. Cet accompagnement est décrit comme « libéral et tolérant » (Moulin, 2007, p.73), où les professionnelles commencent par présenter la sexualité et ce qui s'y rapporte comme quelque chose qui est naturel. Comme décrit au chapitre 2 en ce qui concerne le droit à l'information, ces professionnelles indiquent que la découverte de la sexualité, des relations amoureuses et sexuelles doit aussi passer par la connaissance de son propre corps, de celui de l'autre et par un suivi médical chez un-e gynécologue. (Moulin, 2007)

A cela s'ajoute la dimension suivante : les TS doivent évaluer les situations des gens qu'ils et elles accompagnent et parfois effectuer des dénonciations, se retrouvant alors dans une atmosphère de soupçons constants et de remise en cause de leur propre pratique, par peur d'être mal compris-e ou que leurs gestes soient mal interprétés, puis dénoncés.

Si la sexualité des personnes accompagnées était auparavant complètement déniée, son existence est aujourd'hui quelques fois admise par les professionnel-le-s. Cependant, elle reste souvent perçue comme quelque chose de malsain, comme une pulsion déviante qu'il faut pouvoir

maîtriser. Si la sexualité entre jeunes ou entre bénéficiaires est de plus en plus acceptée, ce n'est cependant sans jamais parler de sexualité reproductive, puisque celle-ci continue de représenter une défaillance institutionnelle, ainsi qu'une charge économique future. (Moulin, 2007)



4 DÉVELOPPEMENT DE L'ADOLESCENT·E

4.1 DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Le développement psychologique et physique de l'adolescent·e a été abondamment décrit par un grand nombre d'auteur·e-s. Cependant, nous allons mettre l'accent dans ce travail, sur le développement social, puisque vivant en institutions, les relations qu'entretiennent les jeunes avec leurs groupes de pair·e-s sont d'autant plus importantes, car ce sont des relations de cohabitation. De plus, d'autres relations façonnent le quotidien des jeunes : celles avec leurs parents, dont ils et elles sont séparé·e-s lors des séjours en foyer, ainsi que celles entretenues avec les TS. Nous trouvons qu'il est intéressant de garder à l'esprit l'ensemble de ces relations, notamment lors de l'analyse des entretiens, dans la deuxième partie de ce travail.

Selon Berthe Reymond-Rivier (1977), il est reconnu que l'adolescent·e pourra acquérir de l'autonomie et de l'indépendance ainsi que le sens de la solidarité, de la justice et toutes les qualités indispensables à la vie en groupe, en se confrontant bénéfiquement à un groupe de pair·e-s. L'adolescence est une période de découvertes et d'expérimentations pour les adolescent·e-s, qui vivent généralement à ce moment-là leurs premiers flirts ainsi que leurs premiers baisers, leurs premières amours.

En outre, l'entrée dans l'âge adulte correspondrait au moment où la personne serait capable de se prendre en charge, de faire des choix et de les assumer. Il nous faut remarquer cependant, que la notion d'assumer ses propres choix est variable puisqu'elle dépend de la culture, de l'âge, du sexe et des épisodes de la vie. (Ecker, 2005)

En effet, il y a des différences évidentes dans le développement de jeunes âgé·e-s de 12 à 14 ans et des jeunes de 15 à 16 ans. Pour les 12-14 ans, le développement social les confronte à l'intériorisation des règles et développe chez eux et elles une capacité à s'interroger sur leur signification et sur leur bien fondé. Après cette appropriation des règles, ils et elles s'interrogent sur ce qui est normal, ce qui ne l'est pas, donc ce qui est juste ou injuste. Ils et elles peuvent alors s'affirmer en créant des petits groupes de pair·e-s et en partageant les mêmes centres d'intérêt : activités, musique, style vestimentaire, etc. Pour les 15-16 ans, le développement social est plus ancré dans le groupe et les relations déjà créées ; ils et elles commencent à développer leur propre identité, saisissent la complexité des relations interpersonnelles et adoptent un regard critique face aux divers rôles qui peuvent leur être attribués (leader, exclu·e, soumis·e, etc.). Cette période de l'adolescence est aussi une période de transgression des règles pouvant amener à des conduites à risques. Concernant le développement affectif, les relations avec les parents deviennent plus distantes et les premières éventuelles relations amoureuses ou sexuelles apparaissent. Les questions liées à leur identité font surface et les jeunes doivent alors répondre à la question « qui suis-je ? ». (Ecker, 2005)

4.2 GROUPES SOCIAUX SIGNIFICATIFS

Lorsque nous parlons de l'ancrage sociologique, nous pensons qu'il convient de parler du groupe. En effet, ce dernier a une grande influence sur l'adolescent·e et sur la construction de son identité. Tout d'abord, définissons ce qu'est un groupe. Selon Anzieu et Martin (2007) le groupe est un ensemble d'individu·e-s ayant des croyances, des goûts, des intérêts et des buts communs, mais qui ont également des liens et qui s'influencent mutuellement. Le groupe va devenir un support

d'identité puisqu'il représente lui-même une forte identité. Les personnes se mettent en groupe parce qu'elles ont les mêmes besoins, les mêmes valeurs, le même langage, les mêmes pensées, etc. Nous allons ici présenter trois groupes sociaux déterminants, qui influencent les adolescent·e·s : les pair·e·s, la famille et l'école.

Le groupe de pair·e·s permet de connaître la solidarité entre plusieurs personnes et participe à la socialisation de l'individu·e. Il permet à l'adolescent·e de combler le besoin d'appartenance –qu'il ou elle a perdu en quittant le cocon familial– au profit de ses ami·e·s (Pierard, 2013). Les groupes d'ami·e·s, très utiles dans le développement de l'adolescent·e, peuvent se construire et se déconstruire tout au long de cette période, au gré des affinités plus fortes entre certain·e·s jeunes et du processus de construction qui peut être plus rapide selon le ou la jeune.

La mixité dans les groupes de pair·e·s commence à apparaître au moment de l'adolescence. Comme susmentionné, les jeunes ont besoin de construire leur identité. De ce fait, ils et elles ont besoin de modèles pour se mesurer au « pareil », mais aussi de contre-modèles pour se comparer à la différence : le regard des autres est très important pour les adolescent·e·s. En effet, il leur permet de se définir et de créer leur propre identité. Il permet également, au travers des yeux des camarades, de prendre conscience de la façon dont les autres les perçoivent. Toutefois, avant de construire sa propre identité, il ou elle est à la recherche de cette dernière et tente alors de ressembler aux autres afin de s'identifier aux membres du groupe. C'est dans cette période que nous remarquons des groupes d'ami·e·s habillé·e·s de la même manière, puisqu'il faut rappeler que les tenues vestimentaires ont une grande importance à ces âges-là et ont plusieurs fonctions. Joubert et Sterne (2013) expliquent que le style vestimentaire a une fonction d'intégration, une autre de sexualisation du corps et une dernière de contestation du monde adulte.

Les adolescent·e·s se jugent passablement entre eux et elles et, bien que parfois cela nous paraisse dérisoire, l'apparence est l'un des critères importants par lequel ils et elles se comparent. Il est donc important pour les jeunes de porter la tenue jugée adéquate. Nous reviendrons sur la thématique de l'habillement au point 5.2 lié à l'image de soi.

En plus des groupes de pair·e·s, la présence de la famille et plus particulièrement des parents permet d'apporter de la stabilité dans la construction de l'identité des jeunes. Cependant, les relations peuvent être conflictuelles lorsqu'elles touchent à certains sujets de la vie quotidienne, tels que l'école, les sorties, les copains et copines, l'argent de poche, les smartphones, etc. Bien que les adolescent·e·s aient besoin de leurs parents, de leur sécurité et de leur affection, ils et elles ont parallèlement besoin de prendre de la distance avec ceux et celles-ci. L'adolescent·e montre de moins en moins son affection envers ses parents et a besoin d'autonomie dans ses choix, ses relations, etc. Les parents doivent donc réussir à offrir la stabilité dont a besoin l'adolescent·e pour qu'il ou elle puisse évoluer dans un environnement sécurisant et adéquat à son développement. Cette stabilité s'obtient grâce à un cadre éducatif clair, que le ou la jeune tente parfois de transgresser, afin d'en connaître les limites. (Pierard, 2013)

Enfin, l'école est un milieu essentiel dans la vie d'un·e jeune. En effet, il ou elle y passe un temps considérable et c'est dans cet environnement que peuvent se nouer des relations qui l'aideront dans sa construction identitaire, avec, comme déjà relevé, l'importance que peut avoir le groupe de pair·e·s. Dans le cas de jeunes vivant en foyer ou fréquentant un centre de loisirs, ils et elles sont encadré·e·s par des enseignant·e·s et des TS. Ces adultes, dont la présence a un rôle significatif, peuvent aider les jeunes à construire une image positive d'eux ou elles-mêmes. Il est

important que les professionnel-le-s insufflent aux jeunes que chacun-e a des compétences, afin de les accompagner dans leur développement social et identitaire. (Pierard, 2013)

4.3 RITES DE PASSAGE

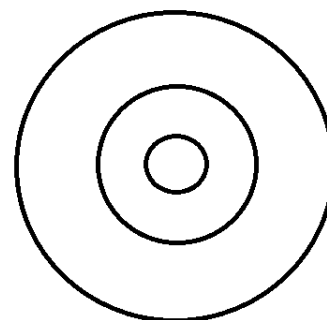
Les rites de passages étaient autrefois considérés comme des coutumes permettant le changement de statut social ou sexuel d'un-e individu-e. Encore aujourd'hui vécus dans certaines cultures de façon très démonstrative, ils sont un peu moins visibles dans notre société occidentale actuelle, bien que les cérémonies religieuses marquent par exemple toujours certaines étapes : baptême, mariage, mort, etc. Par ailleurs, nous avons pensé qu'il serait intéressant d'évoquer ici que l'adolescent-e, afin de construire son identité, passe sûrement par des étapes, des comportements, que nous pouvons associer à des rites de passages, puisqu'ils permettent aux jeunes de passer du statut d'adolescent-e à celui d'adulte. (Bourdieu, 1982)

En dehors des étapes physiques et biologiques, les jeunes ont parfois besoin de tester les limites du cadre donné par leurs parents, par l'école ou la société. Lorsque les adultes leur imposent un cadre, cela leur inculque des valeurs et permet aux jeunes d'intérioriser des règles. A contrario, si aucune personne ne pose de limites claires, les jeunes encourent des risques, en ayant recours à des comportements toujours plus dangereux ou illégaux, puisqu'ils ou elles n'ont pas les repères de stabilité nécessaires à leur bon développement. Ils et elles peuvent vouloir aller toujours plus loin, afin de tester leurs propres limites, jusqu'à les dépasser et subir des dommages psychologiques ou corporels. (Hervieu-Wane, 2012)

5 SEXUALITÉ DES JEUNES

Lorsque nous abordons la sexualité avec les personnes de notre entourage ou dans le cadre de nos études, nous avons l'impression que les termes associés à cette thématique sont essentiellement ceux liés au corps. En effet, dans les échanges ressortent des notions telles que les rapports sexuels, les caresses, la masturbation, etc. Cette vision corporelle de la sexualité correspond au modèle de Paul Sporken (1974). Celui-ci représente la sexualité comme trois cercles, faisant partie d'un même tout.

Le cercle intérieur représente l'aspect corporel de la sexualité : les parties génitales des êtres humains, leur stimulation, les actes et les rapports sexuels. Toutefois, dans l'accompagnement des jeunes dans leur développement corporel, psychologique, sexuel, intellectuel et social, il nous paraît important de ne pas réduire la sexualité à ces aspects génitaux. Cela nous mène à nous intéresser à la suite du modèle de Sporken : le cercle du milieu représente le domaine des sentiments de l'individu·e, les relations amoureuses et de couple, la tendresse, l'affection, l'érotisme, etc. Enfin, le cercle extérieur comprend l'identité sexuelle, les différents rôles de genre dans la société, ainsi que toutes les formes de comportements dans les relations humaines et la prise de conscience de sa propre identité en tant qu'adulte. (Sporken, 1974)



SPORKEN P. (1974), *Geistig Behinderte, Erotik und Sexualität*, Düsseldorf: Patmos-Verlag

En considérant ce modèle, il semble que l'accompagnement des jeunes autour des thématiques liées à la sexualité devrait comprendre, en plus d'informations sur la santé sexuelle et la sexualité génitale, une réflexion autour des relations amoureuses ou amicales, autour de l'intimité, des stéréotypes de genre, des droits et devoirs de chacun·e, de quelle manière connaître ses limites ou ses envies etc. Ce sont l'ensemble de ces aspects qui nous intéressent et sur lesquels nous allons axer notre enquête empirique.

5.1 SEXE BIOLOGIQUE

Les enfants naissent avec un appareil génital. Durant les différentes phases de développement, ils et elles vont à la découverte de leur corps et donc, de leur sexe. Selon les réactions des adultes, ils et elles développent un rapport à leur corps qui leur est propre : apprentissage de la honte ou de l'intimité, du plaisir, du jeu etc. Selon Freud, c'est durant la phase orale que les enfants enregistrent, en fonction des réactions que leur montrent leurs parents ou les adultes de référence, s'il est permis de se toucher le sexe, où et quand. (Quinodoz, 2004)

A la naissance de l'enfant, tous les éléments nécessaires au fonctionnement sexuel sont présents dans le corps. Cependant, certaines parties du corps sont encore considérées comme immatures et n'atteignent leur maturité qu'à la fin de l'adolescence et donc l'entrée dans l'âge adulte. La puberté est alors la période durant laquelle le corps vit une croissance et un processus de maturation les plus rapides de tout le développement humain. Elle intervient entre l'enfance et la fin de l'adolescence. Elle entraîne deux types de changements corporels : les « caractères sexuels primaires » –qui permettent, lorsqu'ils deviennent matures, la reproduction– et les « secondaires » –qui déterminent les différenciations entre l'apparence d'un homme ou d'une femme (Cloutier et Drapeau, 2008, p.40). Ces derniers sont par exemple l'apparition des

bourgeons mammaires chez les jeunes filles. La puberté se termine par la maturation sexuelle. Celle-ci est le plus souvent associée à deux étapes importantes, qui sont cependant remises en cause par certain·e·s scientifiques. Pour les jeunes filles, elle se manifesterait sous la forme de l'apparition des premières règles ; chez les jeunes garçons, elle serait marquée par les premières éjaculations. (Cloutier & Drapeau, 2008)

5.2 IMAGE DE SOI

Les changements corporels vécus durant la puberté rendent les jeunes sensibles à leur image et à ce que les autres peuvent en penser. Comme l'image corporelle joue un rôle important dans l'acceptation et la valorisation sociales, elle devient un gage très important de l'estime de soi pour les adolescent·e·s. En effet, le corps est aujourd'hui, en occident, sujet à une multitude de règles et de codes, véhiculés en majeure partie par les médias. De plus, avec l'essor des réseaux sociaux, les jeunes sont confronté·e·s à des images de corps considérés comme parfaits, vers lesquels ils et elles cherchent à tendre, avec peu ou prou d'assiduité. Cet idéal représenté dans les magazines, sur les plateaux télé, sur internet etc. propose –impose– des modèles de beauté restreints, qui affectent tout particulièrement les jeunes, alors qu'ils et elles sont justement en train de s'accommoder de leur corps qui se transforme. La pression qui découle de ces standards imposés ne vient pas sans une multitude de conseils à suivre pour atteindre cet idéal (Cloutier & Drapeau, 2008). Ces marches à suivre remplissent les magazines et représentent aujourd'hui un grand nombre de vidéos sur Youtube. Les tutoriels sur comment mieux manger, comment maigrir rapidement, comment éliminer les impuretés et l'acné, ou comment faire augmenter sa masse musculaire en un rien de temps envahissent le web. Tous ces conseils peuvent mettre les jeunes dans des états critiques et peuvent les pousser à développer par exemple, des troubles du comportement alimentaire. Ils peuvent aussi empêcher les jeunes de s'accepter et d'être en paix avec leur image corporelle, ce qui peut également se répercuter sur leur relation à la sexualité.

Par ailleurs, Diana Ecker (2005) décrit les effets que peut avoir ce culte de la beauté sur les jeunes. Dans son livre « Sexualität und Partnerschaft im Lebenszyklus » (La sexualité et le couple aux différents cycles de la vie), elle relate les témoignages de deux jeunes de 17 ans. Une jeune fille raconte alors combien elle est focalisée sur son poids. Ce qu'elle pourrait manger la préoccupe à longueur de journée. Lorsqu'elle essaie de ne plus y réfléchir, elle dit que les pensées deviennent encore plus lourdes et elle se demande constamment ce que pensent les autres d'elle, si elle est belle, quel effet elle fait etc. Lorsqu'elle est avec son copain et qu'il la caresse, elle dit pouvoir rarement oublier ses préoccupations, mais que la plupart du temps elle est obnubilée par son propre corps et qu'elle ne profite pas du moment qu'elle vit avec son copain (Ecker, 2005). Selon l'auteure, en même temps qu'ils mitraillent les jeunes de photos de corps idéaux, les médias de masse font passer le message que c'est seulement en ressemblant à ces images que nous devenons attirant·e·s sexuellement et que nous valons la peine d'être aimé·e·s. C'est ainsi que, pendant un rapport sexuel, un jeune homme peut être en train de se comparer avec un acteur connu et ne sera que rarement satisfait de la performance de son corps. (Ecker, 2005)

L'auteure continue le raisonnement en expliquant que le corps a pour tâche de représenter l'identité d'un·e individu·e. S'il ne correspond pas à l'idéal de beauté, c'est alors sa personnalité entière que le ou la jeune remet en question. Les doutes mènent les jeunes à penser que « si mon corps n'est pas « beau », puis-je même imaginer trouver un·e partenaire qui veuille de moi sexuellement ? ». De plus, l'importance donnée à l'apparence du corps amène les jeunes à ignorer parfois les signaux que celui-ci leur envoie. Ainsi, une personne belle ne devrait pas pleurer ou

être en colère, puisque les expressions du visage qui témoignent de ces émotions ne sont pas belles. Ce qui explique les réticences de la jeune fille face aux caresses de son copain : alors qu'il la touche, elle doit faire attention à ce que son corps garde une position esthétique, belle, attirante, qui vaille la peine d'être aimée. (Ecker, 2005)

5.3 ENTRÉE DANS LA VIE SEXUELLE

Ce que nous appelons « premières expériences sexuelles » sont en réalité pour la plupart des jeunes, une redécouverte du plaisir sexuel individuel (masturbation) ou partagé (drague et rapports sexuels). En effet, les enfants apprennent dès les premiers jours à connaître leur corps et l'explorent de différentes manières : en touchant avec les mains, en prenant les parties du corps en bouche, en expérimentant les sensations de plaisir ou de douleur. Cependant, en cas de manque d'informations ou d'accompagnement, les jeunes courent le risque de vivre ces nouveaux événements sexuels de façon angoissante ou honteuse. En effet, le manque de clarté et d'ouverture de la part des adultes sur le sujet de la sexualité peut entraîner un sentiment de culpabilité face à sa propre curiosité. Les jeunes ne se sentent alors pas légitimes de faire des expériences, puisque leurs questionnements semblent gêner les adultes et la société autour. (Bizouard et Duverger, 2008)

5.4 PERCEPTION DE LA SEXUALITE DES JEUNES

Une cause assez évidente du décalage entre la perception venant des adultes sur la sexualité des jeunes et la vision des jeunes de leur propre sexualité, comme nous l'avons mentionné dans notre hypothèse, est le fait que les adultes ont l'impression générale que les jeunes sont plus dévergonde·e·s que ce qu'eux et elles-mêmes étaient au même âge. Cette impression se retrouve



CFEJ (2009), *La sexualité des jeunes au fil du temps. Evolution, influences et perspectives*, Berne: CFEJ

à chaque génération, au moment où leurs enfants atteignent l'âge adolescent et ce, notamment depuis les années 1960. Toutefois, cette impression ne correspond pas à la réalité. Comme le montre la figure ci-contre, tirée du rapport de la Commission Fédérale pour l'Enfance et la Jeunesse (CFEJ), le nombre de jeunes de 17 ans ayant déjà eu un

rapport sexuel « complet » en 2007 est très similaire à celui observé en 1987 et durant les vingt années qui ont suivi. (CFEJ, 2009)

En effet, selon ce rapport, ce ne sont pas les comportements sexuels qui subissent de grands changements, mais plutôt la vision et le rapport à la sexualité des adolescent·e·s. Ce document

observe, par exemple, la présence de plus en plus croissante dans les médias de sujets tels que les viols collectifs ou les agressions sexuelles chez les adolescent·e·s, entraînant une vision très négative des premières relations sexuelles des jeunes. En outre, les termes utilisés par les jeunes seraient devenus, selon des éducatrices en santé sexuelle, « plus crus » (CFEJ, 2009, p.17) et ce phénomène pourrait être dû au fait que les jeunes ont accès à beaucoup d'images, de films ou de séries contenant des scènes et du vocabulaire rudes ou violents. De plus, les jeunes peuvent entrer en contact avec nombreuses de ces images sans le vouloir : beaucoup de publicités pour des sites présentant du contenu pornographique apparaissent contre le gré des internautes qui désirent par exemple regarder des films en ligne. Ces apparitions d'images pornographiques et leur fréquence participent à la banalisation de l'image de la sexualité et des corps mis à nus. C'est certainement entre autres cette banalité véhiculée qui affecte la perception des TS sur la sexualité des jeunes et qui crée un écart avec les pratiques sexuelles actuelles des adolescent·e·s. (CFEJ, 2009)

Par ailleurs, la facilité avec laquelle les jeunes ont accès aux informations et la normalisation du discours entre pair·e·s autour de la sexualité contribuent à ce que les jeunes se libèrent du contrôle des adultes, notamment en ce qui concerne l'éducation à la sexualité, entraînant les jeunes à créer eux et elles-mêmes leurs normes, au sein des groupes de pair·e·s. Cette autonomie entraîne un mouvement de panique au sein des adultes, lié à leur perte de contrôle et d'influence sur les jeunes. Ainsi, surgissent beaucoup de craintes : les jeunes seraient exposé·e·s à de nombreux dangers de santé, desquels ils et elles ne seraient pas conscient·e·s, des dangers liés à leurs rencontres sur internet (pédophilie, abus, manipulation), des dangers moraux liés à une incapacité à faire la différence entre la pornographie et la réalité etc. Cependant, comme l'indique la phrase suivante, les jeunes montrent une certaine clairvoyance, par exemple par rapport à la pornographie : « Les jeunes interrogé[·e]s dans les cités par Isabelle Clair visionnent des films pornographiques et savent apparemment bien que c'est du cinéma » (Bozon, 2012, p.131).

5.5 COMPORTEMENTS SEXUELS

Si le tableau présenté ci-dessus montre l'expérience sexuelle des jeunes de 17 ans, c'est parce que c'est l'âge moyen du premier rapport sexuel dans les années 2000. Par ailleurs, il est intéressant de relever que de manière générale, ce premier rapport a aujourd'hui lieu dans un délai très court autour de cet âge : les expériences tardives tendent à diminuer, tandis que les expériences précoces n'augmentent pas de manière notable. De plus, la différence d'âge entre filles et garçons a fortement diminué et ne représente plus que quelques mois d'avance pour les garçons. (Bozon 2012)

Nous l'avons vu au chapitre 2.3 sur l'éducation en santé sexuelle, les jeunes sont encouragé·e·s à se responsabiliser dans leur sexualité. Cela passe par un discours sanitaire et des injonctions fortes sur le fait de se protéger. Ainsi, les premières expériences sexuelles non protégées ont quasiment disparu dans les années 2000, pour être vues par les jeunes comme un comportement déviant. Cependant, cette prise de responsabilité n'est pas égale entre les sexes et nous sommes confronté·e·s à un double standard. En effet les jeunes femmes, dont les conséquences d'un rapport sans contraception peuvent être plus lourdes, puisqu'elles portent la grossesse, doivent assumer leur propre responsabilité, ainsi que celle de leur partenaire. De plus, elles sont confrontées aux attentes de la société qui leur imposent de joindre sexualité et relation amoureuse, afin de ne pas être étiquetées de « pute » ou de « fille facile ». En outre, les jeunes

hommes étant considérés comme de plus en plus déviants, d'où notamment les grandes craintes liées à la consommation de pornographie, et les contenus violents qu'elle illustre, il semble désormais incomber aux jeunes femmes de leur inculquer l'envie d'être en couple hétérosexuel et de contrôler leurs comportements sexuels. (Bozon, 2012)

5.6 MASTURBATION

En ce qui concerne le « plaisir solitaire », les jeunes hommes et femmes ont une expérience plus différente que celle observée lors du premier rapport sexuel. Chez les jeunes hommes, Bozon observe un lien entre le début de la masturbation et le premier contact avec la pornographie. Ainsi, les hommes construisent d'abord leur sexualité comme quelque chose de personnel. A l'inverse, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, les jeunes femmes continuent de subir une pression à joindre plaisir sexuel et vie de couple et sentimentale (Bozon, 2012). Chez elles, la masturbation est donc rare et a tendance à augmenter plus tard, chez celles qui sont en couple (Bajos & Bozon, 2008).

5.7 PORNOGRAPHIE

L'adolescent·e est une personne très curieuse et la sexualité est un sujet, qui étant généralement nouveau pour elle ou lui, l'intéresse beaucoup. Pour répondre aux multiples questions que peuvent se poser les adolescent·e·s au sujet de la sexualité, quoi de plus facile que d'aller sur internet, à l'abri des regards et des jugements des pair·e·s ou des adultes, particulièrement pour la génération d'aujourd'hui, toujours plus connectée. Toutefois, internet n'est pas toujours utilisé adéquatement et les jeunes peuvent alors tomber sur des contenus pornographiques. Il est donc important que les jeunes puissent être informé·e·s des risques que comporte internet et cela peut se faire grâce à l'éducation sexuelle, reçue à l'école ou à la maison.

Avoir des discussions avec les jeunes, mais aussi les informer de ce qu'est réellement la pornographie, la sexualité, l'intimité, etc. permet à l'adolescent·e le développement de sa sexualité et l'acquisition d'un regard critique sur ce qui est dépeint dans la pornographie, les médias et par les pair·e·s, de l'amour, des relations sexuelles, de la masturbation etc.

Nous sommes conscientes qu'un certain nombre d'adolescent·e·s ont déjà eu accès à des vidéos pornographiques ou des images à connotation sexuelle et cela de plus en plus jeunes, étant donné la facilité d'accès à ces images, ces vidéos, ou ces sites. Cependant, il ne faut pas « diaboliser » la pornographie. En effet, consommée adéquatement, elle peut avoir des effets bénéfiques sur les adolescent·e·s qui le disent eux et elles-mêmes, d'après la plateforme de promotion des compétences médiatiques Jeunes et médias (2017). Nombre d'entre eux et elles utilisent la pornographie afin de se masturber, pour se donner envie d'avoir des relations sexuelles ou simplement parce qu'ils et elles trouvent cela amusant. (Jeunes et médias, 2017)

Toutefois, consommer de la pornographie, à travers ces vidéos et ces sites, de manière trop régulière, peut engendrer une conception faussée de la sexualité. Dans ces cas, des différences se remarquent entre les filles et les garçons. En effet, d'après le site internet jeunes et médias (2017), les répercussions d'une fréquence élevée de visionnage de pornographie chez les garçons peut se traduire par le stress d'être très performant durant les rapports sexuels, tandis que les filles croient devoir toujours avoir envie de faire l'amour. D'après une étude zurichoise, la consommation à haute dose peut aussi engendrer des sentiments négatifs comme de la peur, des doutes, etc. (Geiser, 2012). Heureusement, cette étude montre aussi que les adolescent·e·s (deux

sur trois) se rendent tout de même compte que la pornographie reste une sexualité irréaliste et jouée. D'après le site de la Prévention Suisse de la Criminalité (PSC, 2017), seule une petite partie des adolescent·e·s qui ont déjà été confronté·e·s à des contenus pornographiques révèlent un comportement problématique. Cependant, l'addiction, l'absence de distinction entre la pornographie et la réalité ou les préférences pour les formes extrêmes de pornographie illégale entraînant des paraphilies sont une réalité chez certain·e·s jeunes et c'est pour cette raison que nous allons les développer ci-après.

La porno-dépendance fait partie des comportements problématiques que les centres de consultations tels qu'Addiction Suisse peuvent rencontrer. Le terme d'addiction peut être utilisé lorsqu'une personne contrôle difficilement ou pas du tout sa consommation de pornographie. Elle éprouve alors des difficultés à ressentir du plaisir sans des stimulations extérieures et toujours plus fortes. Cela l'entraîne à chercher des contenus illégaux, ce qui la rend punissable au sens de la loi. (PSC, 2017)

La pédopornographie est également l'un des comportements problématiques rencontrés lors d'une consommation excessive de pornographie. En effet, comme susmentionné, une personne addictive recherche régulièrement des stimulations toujours plus fortes, donc souvent des contenus illégaux, comme la pédopornographie. Bien que cette dernière ne soit pas présente dans les dictionnaires ordinaires, la Convention sur la cybercriminalité la définit comme telle : « Toute matière pornographique représentant de manière visuelle : un[·e] mineur[·e] se livrant à un comportement sexuellement explicite ; une personne qui apparaît comme un[·e] mineur[·e] se livrant à un comportement sexuellement explicite ; des images réalistes représentant un[·e] mineur[·e] se livrant à un comportement sexuellement explicite ». ⁸ Par la consommation de contenus pédopornographiques, toute personne risque de soutenir directement l'exploitation sexuelle d'enfants, se mettant en situation d'illégalité. (PSC, 2017)

Le sexting n'est pas un comportement problématique tel que ceux susmentionnés, s'il est pratiqué par des adultes consentant·e·s. Cependant, il nous paraît évident, à la vue des nouvelles technologies utilisées par les adolescent·e·s, d'en faire mention ici, puisque les jeunes y ont parfois recours pour se venger ou blesser autrui·e. Le mot sexting, qui est la contraction de « sexe » et « texte » en anglais, désigne, selon Hinduja & Patchin (2018), l'envoi avec un téléphone, d'images ou de textes à caractère sexuellement explicite. Cela commence régulièrement de la même manière : un·e jeune, envoie à son copain ou sa copine une photo sexuellement explicite de lui ou elle-même. Les jeunes se séparent et c'est là que les problèmes commencent. Le copain, la copine utilise alors les photos reçues comme moyen de pression, de chantage ou pour se venger de l'auteur·e de l'envoi. Les contenus privés, une fois envoyés par l'auteur·e, échappent à tout contrôle et peuvent être transmis en grand nombre via les réseaux sociaux. (PSC, 2017)

La deuxième problématique du sexting, est que la personne auteure des photos, si elle-même est mineure, peut être accusée de produire et de diffuser de la pédopornographie. De même, la personne qui reçoit le message et le garde sur son téléphone peut être accusée de possession de

⁸ « Convention sur la cybercriminalité » (consulté le 01.11.17), Admin, URL : <https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/20100537/index.html>

pédopornographie. Puisqu'en Suisse, les enfants peuvent être pénalement puni·e·s à partir de dix ans, un·e jeune de dix-sept ans, en possession d'une photo à caractère sexuel de quelqu'un du même âge commet, aux yeux de la loi suisse, un délit. (PSC, 2017)

Ainsi, l'éducation sexuelle des jeunes, bien qu'elle doive être adaptée à chaque âge, est importante afin que leur développement sexuel soit harmonieux et respectueux vis-à-vis d'eux et elles-mêmes et d'autrui·e. Les professionnel·le·s peuvent aussi orienter les jeunes vers des associations ou des plateformes d'informations afin que ceux et celles-ci puissent trouver des réponses à leurs questions. En plus du développement social et identitaire des jeunes, l'éducation sexuelle participe à une meilleure connaissance des lois suisses en matière de sexualité et peut contribuer à assurer un cadre légal sain pour les jeunes, ainsi que leur apprendre à éviter les pièges de la technologie, en ce qui concerne la pornographie, le sexting etc. (PROFA, 2017)

5.8 SOCIALISATION SEXUELLE

Une étude sur les pratiques sexuelles des jeunes en Suisse, effectuée entre 2015 et 2017 par la HETS de Fribourg a cherché à mettre en lumière le phénomène des transactions sexuelles (RTS, 2018). Cette étude montre que ces pratiques restent marginales et peu utilisées par les jeunes, mais que le tabou les concernant est très important. En effet, les jeunes touché·e·s par ces transactions n'en parlent pas facilement. D'autres pratiques sont beaucoup plus fréquentes chez les jeunes et participent à leur socialisation. Selon Isabelle Gravillon (2018), à travers leurs premières relations de couple les jeunes cherchent à créer et renforcer leur identité en tant qu'adultes et se désolidariser petit à petit de leurs parents. Ainsi, en développant la relation avec leur partenaire, il leur arrive d'accepter certaines pratiques sexuelles non souhaitées, par souci de plaire à l'autre et de renforcer l'image de soi dégagée, mais aussi par besoin, parfois, de se prouver sa propre valeur et de découvrir son corps et ses envies. Si ce phénomène n'est pas nouveau, il prend cependant de nouvelles dimensions liées à l'essor des nouvelles technologies. Comme susmentionné, les pratiques prennent alors la forme de partage de photos du corps nu ou plus particulièrement de parties génitales, par message. Le fait de se montrer nu·e à l'autre permet d'affirmer son identité d'adulte. Cependant, les jeunes s'exposent, comme nous venons de l'expliquer, par ces pratiques, à de graves risques tels que la diffusion de ses photos sur internet ou les suites pénales découlant de la possession de contenu pédopornographique. (Gravillon, 2018)

Si les jeunes cherchent à plaire à leur partenaire, leur socialisation sexuelle passe aussi par la volonté d'appartenance au groupe de pair·e·s. Ainsi et notamment en passant par les réseaux sociaux, les jeunes cherchent à rendre leur relation amoureuse publique, comme pour en prouver la valeur. Captures d'écran de conversations entre couple, photos ou montages vidéo, déclarations publiques sur Facebook sont autant de façons d'affirmer son identité auprès du groupe de pair·e·s. Certain·e·s jeunes acceptent alors aussi de s'engager dans des pratiques sexuelles, par envie d'expérimentation, de recherche identitaire ou par besoin de mettre en avant ses performances sexuelles. La diffusion de ces contenus, si elle est faite dans un cadre acceptable aux yeux des jeunes, peut alors contribuer à la reconnaissance sociale. Cependant, si elle dépasse les limites de l'acceptable ou qu'elle prend place dans un contexte de vengeance ou de mauvaise intention, elle peut être dévastatrice et mener à de graves conséquences pour les jeunes impliqué·e·s. Quand il s'agit d'une telle diffusion, notre expérience nous montre que les filles souffrent plus de l'effet négatif de cette diffusion de leur intimité. En effet, les jeunes filles sont plus sujettes à l'étiquette de la mauvaise réputation que les jeunes garçons, à comportement égal, comme le montre cet

extrait d'un article sur l'agentivité sexuelle : « Plus encore, la crainte de se voir accoler l'étiquette de « pute » paralyse les participantes [...] (Averett, Benson et Vaillancourt, 2008 :336). Cette étiquette –ou le risque d'y être associée– a beaucoup à voir avec le rôle traditionnel féminin et le double standard. Il s'agit d'un « scénario de genre » qui exerce un réel pouvoir sur les filles et les femmes et qui, d'autre part, est tout à fait injuste » (LANG, 2011, p. 202).

Ce qui précède montre que les TS travaillant avec des adolescent·e·s peuvent devenir une ressource en matière de sujets tels que l'apparence, le corps, la beauté, la sexualité, etc. Ainsi, ce qu'ils ou elles disent peut orienter les jeunes vers un comportement ou un autre. Le rôle des professionnel·le·s serait donc de réfléchir à la place de la sexualité dans leur institution ou au sein de leur cadre professionnel, de manière à accueillir les besoins des adolescent·e·s, sans avoir l'impression de les inciter, ni de les freiner dans leur découverte de la sexualité, mais en les aidant à définir leur personnalité et les aspects touchant à leur intimité. Les ASC peuvent par exemple organiser des soirées à thème, où les jeunes peuvent discuter de sujets tels que la sexualité, la beauté, etc. Aussi, les ES, dans le cadre de la vie en foyer, partagent le quotidien des jeunes et peuvent donc être amené·e·s à faire des activités en lien avec les différents thèmes susmentionnés. Comme les résultats de l'analyse de Moulin nous donnent une piste sur la perception des professionnel·le·s, il nous semble important, lors de notre recherche empirique, de nous tourner aussi vers les jeunes, afin de comprendre quelle est leur perception de la sexualité.

6 GENRE ET SEXUALITÉ CHEZ LES JEUNES

Dans son texte « Au-delà de la phobie de l'homo », Janik Bastien Charlebois (2011) nous livre plusieurs définitions, dont celle de l'hétéronormativité. Ce terme indique le fait de considérer – consciemment ou non – l'hétérosexualité comme étant la norme. Cela mène à considérer toute situation en partant de ce point de vue et donc d'analyser les personnes selon le fait qu'elles sont hétérosexuelles. L'hétéronormativité, présente dans les consciences des professionnel·le·s, dirige souvent les règlements au sein d'institutions. Un exemple fréquent est la réglementation de l'utilisation des chambres. En effet, lorsque l'hétérosexualité représente la norme, deux filles ou deux garçons ont le droit de passer ensemble un moment dans la même chambre, sans surveillance. Or, lorsque les paires sont mixtes, les TS interdisent souvent aux jeunes de rester ensemble. Ce même phénomène se retrouve au sein de camps de vacances où les TS séparent les jeunes pour la nuit, en faisant dormir garçons et filles dans des chambres différentes. C'est ce que présente Bastien Charlebois sous le terme de « présomption d'hétérosexualité » (2011, p.127) et cela signifie que les ASC responsables de camps ou les ES travaillant dans des foyers imaginent qu'une relation hétérosexuelle peut donner lieu à des rapports sexuels, alors que cela ne sera pas le cas d'une relation entre deux jeunes du même sexe. L'hétéronormativité régule les attentes qu'ont les professionnel·le·s par rapport aux genres et aux sexes et catégorise les jeunes selon deux pôles complémentaires : filles et garçons, hétéros. (Bastien Charlebois, 2011)

Cette présomption par rapport au genre des jeunes influence le comportement des professionnel·le·s. L'utilisation du terme « ami·e » pour parler de l'amoureuse ou de l'amoureux d'un·e jeune de même sexe illustre le fait que ce sont les hétérosexuel·le·s qui définissent la norme, omettant la possibilité de la relation amoureuse homosexuelle chez les jeunes et, par la même, donnant à ces derniers et dernières l'impression que leur relation n'a pas de valeur amoureuse. Cet « hétérosexisme », selon Bastien Charlebois (2011, p.135), peut être la raison pour laquelle les études en travail social ne traitent que très peu de la question de la diversité sexuelle et de genre. Ce silence donne cependant le message que cette réalité n'est pas assez importante pour qu'elle soit traitée par les futur·e·s professionnel·le·s. Ceux et celles-ci alimentent ensuite cette croyance lors de leur travail auprès des jeunes. Plus encore, il arrive aux professionnel·le·s de dire des jeunes qui osent parler de leur homosexualité, qu'ils et elles sont trop jeunes pour être sûr·e·s de leur orientation sexuelle. C'est une autre forme que prend la présomption d'hétérosexualité, puisqu'il ne viendrait pas à l'idée de remettre l'hétérosexualité d'un·e jeune en question, sous prétexte de son âge. (Bastien Charlebois, 2011)

Selon Isabelle Clair (2012), ce qui régit les relations sociales est l'ordre hétérosexuel. Celui-ci prend la forme de deux groupes distincts –garçons et filles– et entre lesquels règne une importante hiérarchie. Selon l'enquête que Clair a menée auprès de jeunes de cités et de villages ruraux, ainsi que selon les propos partagés par les interviewé·e·s, c'est le groupe des garçons qui est la référence, le groupe de base. C'est lui qui établit les règles de comportements pour lui et pour le groupe des filles. Ainsi, les filles qui parviennent à entrer dans les bonnes grâces des garçons, en montrant leur côté « garçon-manqué » se font respecter. Elles ont le droit de transgresser les limites du genre féminin, de façon mesurée, pour de temps en temps s'affirmer comme un jeune homme. L'inverse est impossible pour les garçons. Comme leur valeur se mesure à leur virilité et leur capacité à être de « vrais hommes » (Clair, 2012, p.69), un comportement féminin de leur part est extrêmement mal vu. La plupart des insultes lancées entre garçons font

d'ailleurs référence à la mesure de la virilité, « pédé » étant la pire, puisqu'elle renvoie à la transgression ultime contre l'ordre hétérosexuel : un garçon ayant une attirance pour un autre garçon. Ces garçons donnent une grande importance au fait de faire coïncider sexe biologique, rôle de genre et attirance sexuelle : être né avec un appareil génital masculin, se comporter comme un homme viril et être hétérosexuel. (Clair, 2012)

Si les filles se permettent de jouer de la masculinité, elles disent savoir se féminiser lorsqu'un éventuel petit copain entre en jeu. Cette féminisation est donc automatiquement associée à l'hétérosexualité, puisqu'elle intervient au moment où une fille entre en relation avec un garçon. Le couple hétéro permet à ces dernières d'avoir le droit de vivre une sexualité, mais de façon très délimitée : la sexualité n'est pas permise aux filles de manière active et indépendante, mais seulement au travers d'un partenariat officiel avec un garçon. C'est ainsi que lorsqu'elles ne veulent pas des avances d'un garçon, elles doivent argumenter qu'elles sont en couple, donc énoncer leur appartenance à un autre. Leur simple « non » ne suffit pas. Vivant leur sexualité dans les limites du couple, elles sont associées au terme de « filles bien », opposé à celui de « pute » (Clair, 2012, p.69).

Dans ces recommandations finales, la CFEJ cite des points, qui touchent de façon très pertinente le travail des ASC et des ES, lors de l'accompagnement des jeunes autour des questions de genre et d'homosexualité. Elle propose par exemple d'atteindre les adolescent-e-s dans les milieux hors de l'école et notamment par le biais des ASC et du travail des ESHM (éducateurs et éducatrices sociales hors-murs), afin de permettre une discussion ouverte sur le thème de la sexualité et de mieux faire connaître les ressources déjà existantes, comme les centres d'information, les sites internet dédiés à ces thématiques, etc. Par ailleurs, elle encourage les TS et les éducateurs et éducatrices en santé sexuelle à faire participer les parents lors des discussions, notamment autour des rôles de genre et de sexes, des valeurs et des normes. (CFEJ, 2009)

7 PRÉSENTATION DES MÉTIERS CONCERNÉS ET TERRAIN DE RECHERCHE

7.1 ES VERSUS ASC

Pour la partie empirique de ce travail, nous nous intéressons à l'animation socioculturelle et à l'éducation sociale, deux champs du travail social a priori différents, notamment par leurs concepts respectifs de libre adhésion et d'aide contrainte. Le cadre défini en animation socioculturelle lors d'activités avec des jeunes est sans doute plus flexible qu'en éducation sociale. Cette flexibilité pourrait alors permettre aux ASC d'aborder avec spontanéité des sujets pour lesquels les jeunes montrent de l'intérêt ou de la curiosité. Par ailleurs, le cadre créé par les ES pourrait donner aux jeunes la confiance nécessaire pour aborder des thématiques intimes liées à la sexualité. Ainsi, il est probable qu'ils et elles se sentent plus à l'aise de poser des questions au sein de l'institution, que lors d'accueils dans les centres de loisirs.

Nous nous posons donc la question suivante : comment, dans ces deux domaines du travail social, les professionnel·le·s répondent-ils et elles aux questions similaires venant des jeunes ? Avant de tenter de répondre à cette question, quelques précisions sur les métiers sont nécessaires.

7.1.1 Animation socioculturelle

L'animation socioculturelle s'ancre, en Suisse romande, dans les mouvements d'éducation populaire. Elle est aussi historiquement attachée aux notions de temps libre, de loisirs et représente l'accueil ouvert à toutes et tous. Au départ visant les jeunes, l'animation socioculturelle romande s'est ensuite étendue à l'ensemble de la population. Les centres de loisirs deviennent alors des maisons de quartiers : c'est l'apparition de « l'ouverture libre » (Heimgartner & Libois, 2007, p.9). En expert·e·s des dynamiques de groupes, les ASC font peu, voire aucun accompagnement individuel. Nous décrivons ci-dessous trois principes qui constituent une base de ce qu'est l'animation socioculturelle : l'éducation populaire, la participation et la libre-adhésion.

Venant de l'Amérique du Sud, l'éducation populaire est un principe imaginé par Paulo Freire, alors qu'il travaillait auprès de populations illettrées. Dans son ouvrage « La pédagogie des Opprimés » (1983), Freire livre les bases d'un outil plus qu'essentiel pour les ASC, qui promeut une relation horizontale entre les personnes qui apprennent et celles qui détiennent le pouvoir. Ces dernières cherchent à stimuler la curiosité des premières et à leur faire expérimenter au maximum, afin qu'elles tirent elles-mêmes les conclusions et construisent leur propre savoir. Les professionnel·le·s favorisent donc le processus vécu, plutôt que le résultat et privilégient le savoir du groupe comme base de travail, partant du principe que ce dernier détient des ressources.

Ensuite, l'animation socioculturelle cherche à augmenter la participation des différents groupes sociaux et culturels à la vie citoyenne. Par ailleurs, le terme de participation se réfère aussi au fait de chercher à donner aux participant·e·s un maximum de pouvoir décisionnel lors de mise en place de projets. Les ASC réunissent les demandes et les envies des participant·e·s, puis cherchent à déterminer quels sont les besoins. Les objectifs de l'intervention des ASC sont toujours transparents et cela permet aussi d'intégrer les participant·e·s dans le processus d'élaboration du projet, de l'activité etc.

Lors d'accueils libres, les enfants, adolescent·e·s, adultes restent le temps qu'ils ou elles le désirent et participent selon leurs envies aux activités qui ont lieu. Les ASC se rendent disponibles et à

l'écoute des besoins et des souhaits des participant-e-s. Selon les propos de Marie-Christine Klucker, lors d'un entretien avec Heimgartner et Libois, l'accueil libre permet aux ASC, de part sa souplesse et son cadre flexible, d'entrer en contact avec des jeunes intéressé-e-s par des espaces libres et peu institutionnalisés (2017, p.13). Il est vrai que si l'accueil libre rend presque impossible un suivi des jeunes par les ASC, il permet cependant de réellement développer le lien social (Heimgartner et Libois, 2017). Cependant, l'adjectif libre ne signifie pas une absence de règles. Pour assurer la cohésion et le bon vivre au sein des lieux d'accueil, les ASC et les participant-e-s doivent s'accorder sur les règles à respecter en communauté. La liberté de l'accueil ne réside donc pas dans le chaos, mais dans une possibilité de participer ou non, dans le choix des activités et de la fréquence à laquelle les participant-e-s y prennent part, dans un libre-accès du lieu et une ouverture pour tous et toutes (Heimgartner et Libois, 2017). Par ailleurs, le respect de la libre adhésion fait partie des valeurs premières de la charte valaisanne de l'Animation socioculturelle, rédigée en 2012. (SecteurA, 2012)

7.1.2 Education sociale

Tout d'abord, il convient de définir ce qu'est un éducateur, une éducatrice sociale, d'après la Haute Ecole de Travail Social de Fribourg : « [...] des professionnel-le-s formé-e-s qui travaillent auprès d'enfants, adolescent-e-s et adultes, personnes ou communautés ayant des besoins d'interventions socio-éducatives. Les ES exercent dans différents contextes en interventions individuelles, résidentielles ou communautaires en respectant l'éthique de la profession. Elles et ils exercent des fonctions variées au niveau du travail de terrain, de la conduite des programmes, de la formation, de la recherche et de l'expertise dans le domaine socio-éducatif »⁹. Nous décrivons ci-dessous le rôle que jouent les ES auprès des personnes de qui ils ou elles ont la charge.

La mission de l'ES est de prévenir et combattre les problèmes qui pourraient survenir chez les personnes, en les aidant à développer leurs propres compétences, afin d'enrichir leur pouvoir d'agir. L'éducation sociale a comme objectif le développement des capacités physiques, intellectuelles et psychiques de chaque individu-e, afin de lui permettre d'affronter et d'être capable de gérer les situations problématiques rencontrées. L'ES n'a pas pour but de *faire* pour la personne, mais bien évidemment de *faire avec*, puisque cette dernière est bien souvent considérée comme experte de sa propre situation.

En effet, les ES bien qu'ils et elles aient par définition les rôles d'aide et d'accompagnement, doivent régulièrement travailler sur mandat, ce dernier définissant souvent la mesure de l'intervention, la durée, ainsi que les objectifs. Le mandat est souvent dicté par une autorité compétente et les professionnel-le-s doivent alors procéder à une aide contrainte. Guy Hardy en donne une définition : « Dans son acception la plus courante, une contrainte se définit (et se vit) comme une situation infligée faisant entrave à une totale liberté d'action » (Hardy, 2012, p. 17). L'aide contrainte n'est pas par définition négative. En effet, lorsqu'elle est mise en place adéquatement, elle favorise un changement et permet par exemple à des parents de sortir de la tutelle du mandat. Il faut que les professionnel-le-s valorisent l'aide pouvant être apportée, pour

⁹ HETS-FR (consulté le 17.10.17), « Education sociale », HETS-FR, URL : <http://www.hets-fr.ch/fr/formation-initiale/bachelor/education-sociale>

que la personne comprenne que les TS ne sont pas présent·e·s pour faire à la place, mais bien pour réfléchir avec la personne, afin de créer du changement.

Cependant, comme l'explique Hardy, il y a 3 réactions que la personne peut avoir face à cette aide contrainte : le refus, l'adhésion et l'adhésion stratégique. Lorsque la personne refuse totalement l'aide proposée ou imposée, le risque est que les décisions soient plus strictes, plus dures. En outre, lorsque la personne reconnaît avoir besoin d'aide, elle adhère à la présence des TS. Cependant si la personne feint d'accepter l'aide des TS et fait semblant de jouer le jeu, elle est dans l'adhésion stratégique. Les professionnel·le·s doivent pouvoir adopter une posture professionnelle face à la réaction de la personne, afin que l'aide –contrainte ou non– puisse être favorable à cette dernière. (Hardy, 2012)

7.2 TERRAINS INVESTIGUÉS

Le centre de loisir dans lequel nous avons décidé de nous rendre est une structure qui vise à accueillir des jeunes d'une commune périurbaine, lors d'accueils libres, ainsi que lors d'activités organisées par les ASC présent·e·s. Les jeunes bénéficient d'accès à des jeux divers, à un espace pour se retrouver et pour partager leurs après-midis et certaines soirées. Les ASC, ainsi que les moniteurs et monitrices mettant à disposition leur temps et leur savoir-faire pour mener des activités récréatives et sont donc au contact de jeunes garçons et filles qui investissent ce lieu.

Le foyer dans lequel nous avons choisi de réaliser nos entretiens est une école spécialisée dans l'accompagnement d'enfants et de préadolescent·e·s âgé·e·s de six à seize ans, ayant le plus souvent des difficultés scolaires, sociales ou familiales. Les jeunes accueilli·e·s sont placé·e·s en internat, en semi externat, ou en externat par un service placeur pour les cantons romands. Le foyer est constitué de différents lieux de vie distincts afin de séparer les garçons et les filles accueilli·e·s et ainsi profiter d'une prise en charge adaptée aux besoins de chacun·e. Ils et elles sont encadré·e·s quotidiennement par des ES.

7.3 POPULATION

Nous avons interviewé sept professionnel·le·s du travail social. Voici leurs profils anonymisés et leurs prénoms fictifs (pour une meilleure lisibilité, nous avons choisi de prendre des prénoms courts pour les jeunes et des prénoms longs pour les professionnel·le·s) :

Dans le centre de loisir, nous avons mené un entretien avec Ariane, 30 ans et Maëlle 24 ans. Ariane a terminé la formation d'animatrice socioculturelle HES et Maëlle suit la formation en emploi ; elle alterne donc entre pratique et théorie, puisqu'elle suit encore des cours à la HES. Puis nous avons interviewé Baptiste, 40 ans. Il a suivi la formation ASC à la HES.

Dans le foyer, nous avons interviewé deux éducatrices : Marina, 58 ans et Alicia 46 ans. Toutes deux travaillent depuis une vingtaine d'années dans ce foyer. Nous nous sommes aussi entretenues avec Patrick, 35 ans et Samuel 40 ans. Ces derniers ont tous deux une formation d'ASC HES mais travaillent aujourd'hui comme ES dans le foyer.

Nous avons ensuite interviewé des jeunes accompagné·e·s par ces TS dans les deux institutions décrites et leur avons posé les mêmes questions qu'aux adultes. Ainsi, nous avons récolté des témoignages de la part de quatre garçons et trois filles dans le centre de loisir : Tom, 15 ans ; Greg, 14 ans ; Will, 16 ans ; Noah, 15 ans ; Chloé, 17 ans ; Emma, 13 ans et Zaïa, 14 ans. Ensuite, nous

avons fait de même avec trois garçons et deux filles dans le foyer : Léo, 14 ans ; Eric 14 ans ; Manu, 14 ans ; Lara, 14 ans et Britt, 16 ans.

Tableau récapitulatif des personnes interviewées			
	Professionnel-le-s	Jeunes	
Centre de loisirs	Baptiste, 40 ans	Tom, 15 ans	Chloé, 17 ans
	Ariane, 30 ans	Greg, 14 ans	Emma, 13 ans
	Maëlle, 24 ans	Will, 16 ans	Zaïa, 14 ans
		Noah, 15 ans	
Foyer	Marina, 58 ans	Léo, 14 ans	Lara, 14 ans
	Alicia, 46 ans	Eric, 14 ans	Britt, 16 ans
	Sam, 40 ans	Manu, 14 ans	
	Patrick, 35 ans		

Nous avons mené des entretiens avec les professionnel-le-s qui ont été d'accord de participer à notre recherche. Nous avons interrogé les éducatrices ensemble, puis les éducateurs, ainsi que les animatrices ensemble, puis l'animateur. Ces entretiens nous ont permis d'obtenir des informations sur la pratique des professionnel-le-s au quotidien. Cela nous a permis, entre autres, de comprendre quelle est leur définition de la sexualité, quelles sont leurs valeurs personnelles et professionnelles en ce qui concerne la sexualité des jeunes, quelles sont les actions menées qui leur permettent de traiter de sexualité avec les jeunes et quel est leur impact sur les jeunes.

Afin de donner la parole aux jeunes et de comprendre quelle est leur vision de la sexualité et comment elles et ils ressentent les réponses des professionnel-le-s face à leurs questionnements concernant cette thématique, nous avons choisi de mener des focus groupes (entretiens collectifs) non-mixtes. Cela nous a permis de réunir plusieurs jeunes à la fois et qu'ainsi la discussion soit alimentée par chacun-e des jeunes présent-e-s. Chacun-e a alors pu rebondir sur les dires des autres et donner son avis. Il a été de notre responsabilité de faire en sorte que les jeunes se sentent respecté-e-s, écouté-e-s et à l'aise, afin qu'ils et elles partagent de façon honnête leur vécu par rapport à l'approche des professionnel-le-s sur la thématique de la sexualité.

Pour toutes les personnes interviewées, nous avons imaginé cinq scénarios, mettant en scène des jeunes qui traversent des situations qui leur posent questions et les travaillent. Les différentes thématiques abordées par ces scénarios étaient l'homosexualité, le sexting et la pornographie, l'apparence corporelle, les transactions sexuelles et enfin l'appartenance au groupe. Chacune des scènes était formulée en deux versions : une version où les jeunes étaient des filles et une où ils étaient des garçons. Ainsi, nous présentions aux jeunes la version correspondante à leur sexe, espérant qu'ils et elles puissent mieux s'identifier aux situations. Les mêmes scénarios ont été présentés aux TS, selon la version correspondante. Nous avons imaginé des questions de relance, afin d'étayer encore ces réponses.

7.4 ANALYSE DES ENTRETIENS

Les observations réalisées nous permettent de croiser les regards, afin de déterminer comment les professionnel·le·s agissent auprès des jeunes autour des questions et des comportements liés à la sexualité et quelle est la perception des jeunes sur cet accompagnement.

Nous présentons ci-après les résultats de l'analyse des entretiens que nous avons menés auprès des TS, ainsi que des jeunes, en appuyant notre propos sur deux larges thématiques : la professionnalité, puis la construction genrée de la réalité. Ces concepts nous permettent de comprendre le décalage existant entre les TS et les jeunes, en ce qui concerne la sexualité de ces derniers et dernières. En effet, nous mettons en perspective l'expérience et la posture professionnelle avec les valeurs personnelles des TS, afin de percevoir les contradictions et les manques, mais aussi les pistes d'action possibles dans l'accompagnement des jeunes autour de la sexualité. Puis nous explorons les tenants d'une perception genrée de la réalité par les TS et les jeunes interrogé·e·s, afin de mieux comprendre comment cette réalité affecte à la fois les jeunes, mais aussi les professionnel·le·s et les institutions et comment elle favorise certains comportements et certaines réponses données par les TS aux jeunes. Finalement, nous nous intéressons à ce qui est mis en place ou qui reste à mettre sur pieds et notamment ce qui est souhaité et attendu par les jeunes ou les TS. S'agissant des scénarios, les données concernant les jeunes sont articulées avec celles des professionnel·le·s. Concernant les professionnel·le·s, lorsque les ASC et les ES se retrouvent sur les réponses, nous utiliserons l'abréviation TS, et sinon nous différencierons par l'utilisation d'ASC et ES. Le genre de la personne qui répond est marqué par les prénoms choisis.

8 PROFESSIONNALITÉ VERSUS VALEURS PERSONNELLES

Ce que nous remarquons immédiatement, suite aux entretiens avec les professionnel·le·s, est que leur intervention est tout d'abord basée sur leurs valeurs personnelles et professionnelles, notamment en ce qui concerne certains sujets, tels que la parole sur la sexualité, les questions de couple, ou encore l'homosexualité. En effet, la réponse donnée par les TS aux questions ou aux comportements des jeunes est notamment influencée par leurs croyances et expériences personnelles. Cette observation se fait tant chez les ES que les ASC, hommes ou femmes.

Sur l'ensemble des thématiques évoquées lors de ces entretiens, nous observons presque systématiquement que la première réaction est de ramener la discussion aux valeurs touchées. Notre troisième hypothèse s'est ainsi très rapidement vérifiée. En effet, les entretiens menés auprès des TS nous ont montré combien –dans la pratique et lorsque confronté·e·s à des questions de sexualité– les valeurs personnelles prennent parfois le pas sur des réponses professionnelles. Cependant, la discussion et la prise de distance avec les situations permettent aussi dans certains cas aux TS de se rendre compte du décalage présent entre leurs valeurs personnelles et les approches professionnelles.

8.1 DÉCALAGE ENTRE TS ET JEUNES : EFFETS DE L'INSTITUTION

Le cadre formel de l'institution, au sens large : foyer et centre, donne la couleur aux interventions professionnelles. Les ASC expliquent par exemple que le cahier des charges fait que les interventions sont très clairement divisées entre les ASC et l'ES. Baptiste explique comment il voit la différence entre les deux professions : « L'animation te permet peut-être d'être plus sur des mouvements collectifs, tandis que dans l'éducation tu es plus sur un suivi personnalisé et individuel ». C'est ainsi que sont réparties les interventions au sein de l'institution : les ASC se chargent des animations en groupes et des soirées d'accueil libre et l'ES prend en charge les suivis individuels avec les jeunes. Le cadre institutionnel guide donc la professionnalité des TS. Maëlle explique comment elle a réagi à une situation où une jeune fille est venue lui parler de sa situation personnelle très difficile : « J'ai direct fait le lien avec l'ES, [...] j'ai été capable de prendre, d'écouter, de vraiment comprendre ce qu'il se passait, vraiment de laisser la jeune vider son sac, juste qu'elle ait déjà un petit poids en moins ». Elle choisit donc de déléguer certaines situations à l'ES, car elle estime que ce n'est pas de son rôle d'ASC que de traiter ces cas individuels : « Et puis même, je ne veux pas biaiser ma relation avec le jeune. Je veux rester dans cette notion d'animation et pas entrer dans l'éducation avec les jeunes. Moi c'est un truc qui me tient très à cœur. C'est que je veux rester vraiment dans cette dynamique, qu'avec moi ils pensent à d'autres choses, qu'ils se divertissent, qu'ils créent des projets, que je sois un peu en dehors des problèmes familiaux ». La différence entre animation et éducation est ici très importante et vient, d'après Ariane, du fait que l'ES « a les outils » et pas elle, comme lorsque nous abordons les répercussions légales de la diffusion de pornographie infantile : « Je ne saurais pas sur les questions légales, j'irais aussi vers l'ES pour savoir ça, parce que j'ai pas les outils ».

Dans le cadre du foyer, les ES ressentent le poids historique de l'institution et disent que cela influence leur pratique. Comme le décrit Marina, l'attitude de l'ancien directeur a beaucoup influencé ce qu'elle appelle « la culture » de l'institution, notamment au sujet de la non-mixité : « C'est vrai qu'il était très protecteur par rapport aux filles parce qu'elles ont toujours été en minorité ici, donc de ce fait on est peut-être un peu bloqués. On ne se donnait pas le droit. [...] Je pense qu'il y a une culture de l'institution, une culture de séparation des garçons-filles quoi ». Ce

sont ainsi des règles tacites et propres à l'institution, qui guident le comportement des TS. Nous verrons plus tard qu'il existe une charte au sein de l'institution qui interdit certains agissements, tels que la consommation de pornographie. Si la mixité n'est pas interdite par la charte, la question des relations sexuelles y est traitée. Il est donc interdit aux jeunes d'avoir des relations sexuelles au sein de l'institution. En l'occurrence, les jeunes n'ont pas le droit d'échanger des marques d'affection, telles que des câlins ou des bisous : « Ils peuvent tomber amoureux, mais il faut qu'il n'y ait pas de manifestation affective, ou se tenir la main ils n'ont pas le droit. Par contre ils peuvent se dire "je t'aime", mais aucune manifestation physique », explique Marina.

Si ces règles sont bien écrites et donc formelles, l'ES reconnaît parfois les ignorer un peu, selon la situation. En effet, ces règles peuvent s'assouplir si les ES remarquent que les jeunes sont amoureux ou amoureuses et construisent une relation stable. Alicia explique cela par le contexte de l'institution et du vécu des jeunes y vivant qui les oblige à agir de manière vigilante concernant les relations entre jeunes. En effet, les jeunes du foyer ont pour certain·e·s des histoires familiales et sociales difficiles et ont peut-être vécu des abus qui les ont fragilisé·e·s. Marina explique la situation d'un jeune : « Cet autre garçon, par son vécu, par comme il est, il ne va pas forcément oser dire non, suivant ce qui est proposé, donc on fait aussi très attention par rapport à ça ». Et Alicia complète : « pour éviter les abus surtout et puis protéger aussi ».

Les jeunes du foyer semblent imaginer une autre explication à cette interdiction. Lors de la discussion, Léo donne sa version : « En fait dans l'institution, à la base y'a même pas le droit d'être en couple. En fait je sais pas pourquoi, mais je crois que c'est une histoire genre, comme il y a moins de filles, c'est pour qu'il y ait pas de jalousie en fait ». Si son explication semble légère et amusante, elle montre surtout que les jeunes ne comprennent pas ou ne connaissent pas la raison réelle de cette interdiction.

En outre, si les relations entre les jeunes sont très réglementées, les relations « exo-groupes » le sont aussi (Moulin, 2007, p.80). En effet, comme nous l'avons vu au chapitre 3.2, la recherche de la « bonne-distance » professionnelle n'est pas une tâche facile pour les TS et ceux et celles-ci doivent constamment réajuster leur attitude face aux jeunes. Baptiste explique qu'il essaie de trouver l'équilibre entre ce que son professionnalisme lui dicte et ses valeurs : « Une fois il y avait cette jeune fille [...] et tu vois tu as des groupes de douze et on était au bowling et elle venait sur mes genoux, tu vois moi ça me mettait mal à l'aise, aussi le regard des gens quoi. [...] Donc je mets une distance. J'en ai parlé avec ma femme d'ailleurs de ça, elle disait "mais t'as le droit aussi de donner de l'affection" ». Ici, le cadre professionnel est aussi influencé par le regard public posé sur l'ASC, lorsqu'il est de sortie avec un groupe, puisque c'est cela qui conduit Baptiste à adopter une distance avec les jeunes. C'est donc en naviguant entre l'envie de répondre adéquatement à la jeune qui est en demande d'affection et l'envie de respecter le cadre institutionnel que Baptiste tente de trouver la fameuse « bonne distance ».

8.2 VALEURS ET EXPÉRIENCES MISES EN PERSPECTIVE

Les institutions donnent le cadre, mais les valeurs personnelles pèsent largement sur la pratique ; ainsi lorsque nous évoquons la question de l'hétéronormativité avec Baptiste, celui-ci explique qu'il pense que ça n'a pas d'influence sur sa pratique, « parce que j'ai vécu des choses, j'ai vu des choses [...] qui font que j'ai une vision assez ouverte ». Il continue ensuite en disant que c'est plus son vécu que sa position de TS qui forge sa vision des jeunes, sur les thématiques de genre et sexualité : « c'est vrai que c'est un aspect plus personnel que professionnel ». Si la vision des

professionnel-le-s sur la sexualité des jeunes est influencée par leurs valeurs personnelles, ces dernières peuvent même influencer les manières de procéder au sein d'une institution : par exemple, les TS interviennent lorsqu'ils ou elles « sentent » que la situation déborde et certain-e-s jeunes voient leur comportement réprimandé ou au contraire encouragé, selon le ressenti des TS. C'est donc cette connaissance sur les jeunes, venant du ressenti des TS, qui donne la permission ou non d'avoir des contacts avec des jeunes de l'autre sexe, comme ajoute Alicia : « Un jeune est arrivé, pour l'instant on l'a quand même à l'œil, il est dans des attitudes très sexuées. Donc c'est vrai qu'on va pas forcément autoriser à ce qu'il soit dans une chambre de filles. Par contre, l'autre ça fait bientôt deux ans qu'il est là, [...] dans ce qu'on peut ressentir du lien qu'il a avec les jeunes filles, ils sont dans autre chose. [...] C'est des hypothèses... » Le ressenti de ces TS –hétéronormé, puisque la seule question traitée est celle de potentielles relations hétérosexuelles– les pousse à intervenir auprès de certain-e-s jeunes et pas d'autres. De même, Baptiste raconte qu'il est intervenu auprès d'une jeune femme : « Une fille se faisait tripoter par deux garçons, (...) eux ils profitaient de la situation et puis moi j'observais et à un moment je l'ai prise à part et puis j'ai discuté [...] ». C'est donc la vision de Baptiste sur les comportements des jeunes qui guide son intervention et pas le fait de discuter avec eux et elles de la situation, puisqu'il choisit de reprendre le comportement de la fille et non celui des garçons, ni d'en discuter avec les trois concerné-e-s à la fois.

Ariane évoque les normes liées à la sexualité et comment elle essaie de les faire passer auprès des jeunes, afin qu'ils et elles sachent, selon elle « ce qui se fait, ce qui ne se fait pas ». Elle explique par exemple que la pornographie peut avoir l'avantage suivant : « Connaître les limites, connaître ce qui se fait et ce qui ne se fait pas ». Elle ajoute que si elle voit un-e jeune qui consomme de la pornographie elle lui dirait : « “ça ne se fait pas, [...] tu dois pas regarder des trucs comme ça.” [...] Je ferais quand même entre guillemets la morale ». Les normes à respecter dans la sexualité sont ici en lien avec la morale et la bonne conduite, qui sont directement liées aux valeurs personnelles de la professionnelle.

Lorsque les TS sont gêné-e-s par une question ou le comportement d'un-e jeune, ils ou elles tentent parfois de détourner la conversation. Comme l'explique Maëlle, à qui un jeune a demandé si elle « mouillait » : « Moi j'essaie de dévier ça avec l'humour, dans le sens où je ne montre pas que j'ai été choquée, parce que sinon ils vont en vouloir encore plus ». Ce genre de comportement de la part des jeunes, de poser une question directe et qui touche la vie privée des TS est ici vue par cette dernière comme de la provocation. A nouveau, le comportement des jeunes est sujet à l'interprétation des TS et doit passer l'épreuve du ressenti des professionnel-le-s. Maëlle explique sa réaction : « Les garçons chez nous, quand ils viennent directement nous parler, c'est qu'ils ont envie de titiller, d'embêter ou de pousser les limites. C'est pas qu'ils ont envie de déposer quelque chose. [...] A la manière dont ils le disent, tu sens, tu sais ». Cependant, l'interprétation de comportements similaires diffère selon les personnes. Ainsi, pour Patrick c'est une manière de montrer qu'il y a un intérêt pour le sujet et que les jeunes souhaiteraient entamer une discussion à ce propos, même si les mots choisis sont maladroits : « Si tu la sors cette question, c'est que c'est monté jusque-là, donc c'est qu'il y a quelque chose à travailler, donc tu as besoin d'une réponse ». Ces deux interprétations possibles peuvent déterminer pour les TS quels sujets sont sérieux et valent la peine d'être discutés ou non.

Cela tient aussi à la manière qu'ont les jeunes d'aborder la discussion, comme l'explique Britt : « Si on pose des questions qui ont du sens et pas en mode pipi-caca, ils vont répondre sérieusement ».

Certain-e-s TS disent en effet que s'ils ou elles se sentent gêné-e-s par la question, ils ou elles essaient de répondre par de l'humour, mais la plupart ne donne pas suite à la discussion. Nous le verrons tout au long de cette analyse, le tabou qui englobe la thématique de la sexualité est encore très présent, non seulement dans le quotidien des personnes, mais aussi dans les institutions sociales. Maëlle explique par exemple que lors d'une situation où les jeunes posaient des questions –au travers d'un jeu– sur la sexualité, elle et sa collègue y ont mis fin, car elles étaient gênées : « on était un peu gênée avec les petits [...] ça peut être un jeu qu'on peut ressortir pour des plus grands ou bien si un jour on se retrouve dans une situation où ils parlent de quelque chose [...] mais c'est vrai que sur le moment avec les petits on était un peu euh... un peu choquées ». La professionnelle indique qu'elle utiliserait cet outil, cependant elle ne le fait pas dans cette situation-là. Le tabou, mais aussi la gêne qu'il provoque, mènent à une incapacité de la part des TS à répondre de manière directe à ce qui est parfois interprété comme de la provocation venant des jeunes. Nous observons la présence de ce tabou en abordant plusieurs sujets, tels que la pornographie, la sexualité des filles ou les relations sexuelles entre jeunes, comme nous le verrons dans les chapitres suivants.

Toutefois, même s'il y a des divergences sur la manière de concevoir l'intervention, les ES et les ASC pensent pouvoir être des ressources pour les jeunes, en ce qui concerne la sexualité. Soit par identification au genre, comme Marina : « Je pense que pour la sexualité en lien avec les femmes, ils viennent vers l'éducatrice féminine, parce qu'on doit être plus au courant, on sait mieux et pour les garçons ils vont vers l'éducateur masculin parce qu'il pourra mieux répondre, et c'est aussi une question de gêne ». Soit en organisant des activités particulières comme Ariane : « Je pense qu'on peut devenir une ressource si on fait des soirées à thématiques, mais pour le moment, on n'en a pas fait, donc peut-être qu'ils n'ont même pas conscience qu'on peut être une ressource là-dedans. Mais on peut devenir une ressource après ». Toutefois, comme les ASC ne proposent pas ces activités, les jeunes ne les identifient pas instinctivement comme des ressources au sujet de la sexualité et le fait qu'ils et elles ne s'adressent pas aux ASC donne l'impression à ceux et celles-ci qu'il n'y a pas un besoin de la part des jeunes d'aborder ces thématiques.

A ce sujet, les jeunes que nous avons interviewé-e-s sont presque unanimes. En effet, les TS ne représentent qu'une toute petite partie des ressources que les jeunes énoncent, lorsqu'ils et elles expliquent vers quoi ils et elles se tournent pour adresser les sujets liés à la sexualité. Mis à part Britt : « Moi je vais plus vers l'éducateur », les jeunes ne vont pas forcément poser des questions aux TS. Léo explique l'une des raisons : « Parce que je sais pas, mais en fait moi je voudrais pas poser des questions aux personnes que je vois tous les jours ». Il explique qu'il serait gêné de parler avec des personnes qu'il voit quotidiennement et qu'il aurait la crainte d'être jugé par ces dernières ou alors sanctionné. En effet, les jeunes intègrent les réponses des adultes et savent ce qu'ils ou elles peuvent leur demander ou au contraire, quels sujets sont à éviter. Les garçons du foyer racontent par exemple qu'ils ne peuvent pas parler de tout avec les ES, car ceux ou celles-ci risqueraient de les punir, à l'instar de ce que dit Manu, au sujet de la réception d'une *nude*¹⁰ : « Moi je dirais pas, personnellement. Je l'efface direct, parce que je sais très bien qu'ici, ils font des fouilles de téléphone et si j'avais oublié de l'effacer, je me fais punir. [...] Pour moi, on sait jamais, si tu balances n'importe quelle information, après les éducateurs ils pourraient faire une fouille à n'importe quel natel, et après voilà c'est nous tous qui nous retrouvons dans la merde ». Nous

¹⁰ Photo d'une personne nue, du sexe ou d'une partie du corps sexualisée

remarquons à cette occasion, que les jeunes ont peur des sanctions qu'ils et elles pourraient subir s'ils et elles se confiaient aux ES et que c'est donc le silence qui est privilégié.

Dans le centre de loisir, les réactions sont plus diverses. De manière générale, les jeunes disent ne pas parler de sexualité aux ASC, cependant si la situation les touche, comme par exemple une *nude* qui serait diffusée à leur insu, ils et elles pensent qu'il serait possible d'en parler aux ASC. Comme l'explique Emma, qui fréquente le centre : « Bah déjà je pense qu'ils sont mieux placés, ils sont pas vraiment dans l'histoire, du coup ils peuvent vraiment prendre du recul sur ça et me conseiller sur ce que je dois faire ». Si la situation touche un·e de leurs camarades, les jeunes pensent, de manière générale, qu'aller parler à la personne concernée est plus efficace que de confier la situation à un adulte, comme l'explique Chloé : « Pour moi je pense que je dirais déjà à Marie d'arrêter et à ceux qui ont reçu la photo de pas publier encore plus, parce qu'il pourrait y avoir des histoires, mais je pense pas que je pourrais en parler ici parce qu'ici je parle pas de sexualité et tout ». Les garçons du centre disent aussi qu'ils s'adresseraient à l'un·e ou l'autre des jeunes pris·es dans la situation. Greg : « Moi je supprimerais la photo et puis basta. J'irais pas dire à ma maman ». Tom : « Moi je pense que je vais parler à Martin et lui dire que ça se fait pas ». Noah : « Moi j'irais parler à Camille direct ». Ces jeunes préfèrent régler ce genre de problèmes seul·e·s ou garder pour eux ou elles des photos qui mettent d'autres jeunes en danger, plutôt que d'en parler aux TS responsables autour d'eux et elles. Nous trouvons que c'est là une indication du fait que les TS ont de la difficulté à aborder et à suivre des sujets liés à la sexualité en toute simplicité. Les jeunes le ressentent et n'osent pas « se servir » de ces adultes, dont le travail est pourtant de les accompagner.

En outre, alors que les jeunes du foyer abordent tout de même certains sujets avec les ES, les jeunes fréquentant le centre de loisir s'accordent tous et toutes à dire qu'ils et elles ne parlent jamais de sexualité avec les ASC. Les garçons répondent ainsi, lorsque nous demandons s'ils parlent de leurs préoccupations ou de leurs questions autour de la sexualité aux ASC du centre :

« Greg : C'est pas leurs affaires [...] après, peut-être qu'ils répètent.

Will : Non, juste, ils sont plus âgés, je vois pas pourquoi.

Tom : On a pas la même vision des choses je pense. Moi si je dois en parler, j'en parle à mes potes. [...] Mon père, des fois, quand c'est vraiment important.

Greg : Surtout qu'on est pas hyper proches d'eux, donc euh... C'est genre "les animateurs", mais sans plus. »

Plusieurs éléments ressortent de ces quelques phrases. Les jeunes semblent manquer de confiance envers les ASC, que ce soit parce qu'ils ne les connaissent pas très bien et ne s'en sentent pas proches, ou par souci de confidentialité. Le statut des ASC ne serait donc pas clair auprès des jeunes. Cependant, les TS sont tenu·e·s au secret professionnel et gardent de ce fait confidentielles les conversations qu'ils et elles ont avec les jeunes. En outre, il est vrai que les sujets liés à la sexualité posent parfois la question de l'intervention des TS. Si des mineur·e·s sont en danger et que l'ASC est mis·e au courant, il ou elle peut avoir à dénoncer la situation. Dans le cas de la diffusion d'une *nude*, par exemple, comme le danger pour les jeunes concerné·e·s est important, il se pourrait que l'ASC doive choisir de briser la confidentialité et de remettre la situation à l'instance correspondante. Est-ce cela qui induit chez ces jeunes un manque de confiance envers les professionnel·le·s ? Nous n'en avons pas l'impression, car cet argument est suivi d'autres qui

n'ont que peu de rapport. Il semble plutôt que les jeunes ne perçoivent pas chez les ASC en quoi ils et elles pourraient être des ressources en matière de sexualité. Pour les jeunes, cette dernière semble avoir trait à la sphère personnelle, familiale, voire intime, mais pas sociale. Les jeunes garçons parlent de sexualité avec leurs amis du même sexe. Par ailleurs, les jeunes filles du centre trouvent les réponses à leurs questions entre elles, comme en témoigne Chloé : « Moi c'est avec mes copines [...] oui enfin si une de nous elle a des questions on se les pose ». Elles ne s'imaginent pas approcher les ASC sur ces sujets comme le montrent les mots d'Emma : « Je sais pas, parce que j'en ai pas l'envie ou je sais pas, ça me vient pas à l'idée de leur demander à eux » et ceux de Chloé : « Non moi je pense ce serait gênant. Je suis assez gênée du coup je pense pas que je pourrais poser des questions comme ça à quelqu'un ici ».

A la vue de ces témoignages, nous observons qu'il arrive que les valeurs personnelles des TS puissent prendre le pas sur leur professionnalité. Pourtant, si le rôle des TS est d'être auprès des jeunes et de les accompagner sur l'ensemble des questions touchant à l'adolescence, tout en leur permettant de développer les compétences nécessaires pour affronter les situations que les jeunes vivent, la sexualité mériterait d'être abordée avec un regard professionnel... Mais nous constatons également que les jeunes rechignent à solliciter les TS qui s'occupent d'eux et elles, considérant que la sexualité est une affaire privée.

8.3 PORNOGRAPHIE : UN SUJET CONFRONTANT

La pornographie constitue un point très éclairant sur cette question de l'agissement des TS en fonction des valeurs ou de la professionnalité. Nous observons par exemple que le cadre institutionnel, différent dans le centre de loisir ou le foyer, influence la pratique des TS et installe parfois un conflit entre les valeurs et la déontologie.

Dans le foyer, une charte est signée par l'enfant à son arrivée, ainsi que par ses parents et par l'institution. Cette charte semble interdire la consommation de pornographie, qui devient donc punissable. Toutefois, Samuel considère que le fait que les jeunes visionnent du contenu pornographique permet d'ouvrir la discussion : « Je pense que ça permet à quelque part d'avoir une discussion. Ça brise une certaine glace. [...] Alors bien que ce ne soit pas forcément ce que je verrais comme une sexualité "normale", ils ont quelques thématiques qui peuvent venir et puis toi tu peux leur présenter quelque chose ». Pour Samuel, il est donc important de pouvoir reprendre ce comportement avec les jeunes et en discuter ouvertement, puisque la plupart des jeunes du foyer ont, selon lui, déjà vu du contenu pornographique : « Comme la plupart ont déjà vu des films pornographiques ou des images pornographiques, je pense qu'ils aimeraient bien comprendre ou pouvoir mettre ça dans une normalité ». Il voit alors son rôle comme celui de faire le lien entre ce qui est vu sur internet et ce qui est « normal » et qui se passe dans la vie.

Malgré la charte, les ES ne semblent pas trouver que l'interdiction de pornographie soit un soutien à leur pratique. En effet, Patrick se demande si le fait d'interdire suffit à accompagner les jeunes : « Mais pour nous, en tant que professionnels, ce n'est pas simple de gérer l'utilisation des médias avec les jeunes. On se questionne énormément, est-ce qu'il faut le natel, est-ce qu'il ne faut pas le natel ? On peut trancher en disant, "OK il n'y a pas de natel", mais ça veut dire, comment nous on leur apprend à utiliser ça de manière utile ? Donc il y a un peu un flou qu'amènent la technologie et les médias et qui fait que depuis en tous cas quelques années, on a du mal à accompagner nos jeunes là-dedans ». Ici, le cadre proposé par l'institution n'est pas suffisant et satisfaisant pour ces ES. De plus, ce cadre n'est pas si clair et unanime, puisqu'en réalité, la charte n'interdit pas la

consommation de pornographie ou si elle le fait, c'est de manière indirecte. Voici ce que dit Marina : « C'est plus des valeurs de l'institution, il n'y a rien d'écrit, en lien...enfin dans la charte il y a "mauvaise utilisation du natel" ». La non-précision de ce règlement le rend libre d'interprétation par les ES. Alors qu'est-ce qui guide leur intervention et les pousse à réprimander les jeunes lorsqu'ils ou elles sont découvert-e-s en train de consommer de la pornographie ?

Nous avons identifié deux facteurs qui influencent leur réaction : en premier, les valeurs liées à la sexualité et qui mènent les TS à espérer pour les jeunes une sexualité liée à l'amour, comme nous le développerons au chapitre suivant. Et deuxièmement, la croyance que la pornographie est fondamentalement mauvaise pour le développement des jeunes, comme l'explique Marina : « Parce qu'ils sont mineurs, on a une responsabilité vis à vis des parents aussi. [...] on peut pas te laisser regarder des films pornographiques, ou des scènes pornos qui, on est convaincus comme adultes, te font du mal... ça te fait du mal, ça fausse ta vision de la relation avec une fille, enfin tout ça [...] c'est notre responsabilité aussi de t'aiguiller ».

Si les effets réels de la consommation de pornographie sont discutables, mais ce n'est pas ici notre propos, nous remarquons cependant encore une fois un décalage entre le discours professionnel et celui des jeunes. En effet, Marina est convaincue que la pornographie est nocive, mais elle est consciente que son discours ne colle pas toujours à la réalité des jeunes : « Et c'est vrai que je trouve qu'il y a souvent un décalage entre ce que nous pouvons apporter comme valeurs, comme prévention et puis où ils en sont déjà ». Elle souligne le fait que les jeunes ont parfois aussi accès à des images pornographiques sans le vouloir, ou sans initier la consommation, car certains contenus sont partagés sur des plateformes utilisées quotidiennement par les jeunes pour communiquer, telles que Snapchat, Facebook ou Instagram. Il est donc difficile pour cette ES de savoir où en sont les jeunes avec qui elle travaille.

Alicia trouve que la question de l'âge est déterminante : « ça se discute même pas, c'est interdit par la loi ! » Ici, cette remarque met en lumière un manque assez caractéristique chez les TS que nous avons interviewé-e-s, au niveau des connaissances techniques et légales à propos de la consommation de pornographie autorisée, celle-ci n'étant pas illégale en Suisse pour les mineur-e-s (Admin, 2018).

A l'inverse du foyer, dans le centre de loisirs l'utilisation des natels n'est pas règlementée, ce qui ne simplifie pas forcément l'intervention professionnelle. Ainsi, Ariane se retrouve à ne pas savoir comment agir avec les jeunes. D'une part elle aimerait les amener à se questionner sur les raisons qui les poussent à consommer de la pornographie et d'autre part, elle reconnaît que les jeunes doivent avoir une certaine liberté : « Mais je veux pas lui interdire de regarder ça, enfin, je me dis que c'est son choix ». Ici, le manque de lignes claires de la part du centre de loisir ne lui permet pas de se reposer sur la professionnalité. Elle doit donc jongler entre ses valeurs (la pornographie n'est pas bonne pour les jeunes) et l'éthique professionnelle (ne pas simplement interdire).

Concernant l'utilité de l'interdiction, voici ce que remarque Marina : « Mais c'est vrai, j'ai entendu l'autre jour à la radio, les premières images pornographiques qu'un enfant voit, c'est entre huit et neuf ans... Et après, ils disaient clairement, alors bien sûr vous pouvez ne pas acheter d'Iphone à votre fils, à votre fille... entre huit et neuf ans, via l'école, via les centres comme l'UAPE et tout ça, votre enfant verra une image porno. Entre huit et neuf ans... Enfin pour eux je trouve grave, et triste aussi quoi, par rapport au développement de l'enfant ». En effet, selon Noah, si les jeunes consomment de la pornographie, c'est aussi parce que les contenus sont très faciles d'accès :

« C'est trop accessible », ce à quoi Greg ajoute : « Même quand t'as huit ans tu peux aller sur un site ». Cela questionne, selon nous, l'efficacité de l'interdiction au sein du foyer, plutôt que d'apporter des discussions ou de faire de la prévention, puisque les enfants sont de toute façon confronté-e-s à ces images.

La question de l'âge de l'accès sur internet à des contenus pornographiques est d'ailleurs un des sujets les plus vite repérés par les jeunes et les TS, comme représentant un risque clair de la pornographie, comme l'explique Eric : « Parce qu'en fait genre quand tu penses à de la pornographie, je sais pas moi ça va pas avec le mot "enfant" ». Eric pense que les contenus pornographiques sont destinés à des adultes et non à des jeunes, bien qu'il dise que la plupart des jeunes en consomment quand même : « En fait la vérité des vérités, je vais être franc. A notre âge c'est normal quoi. [...] Tout le monde le fait ouais ! »

Un autre risque lié à la pornographie est le fait de subir la pression de la performance pour les garçons et d'accepter toutes sortes de choses pour les filles, comme nous avons pu le voir au chapitre 5.7 et comme le relève Britt : « Bah les gars ils peuvent croire que ça se passe pareil donc ils vont être plus violents, ils vont se dire "ouais de toute manière la femme elle est soumise" alors que ça n'a rien à voir ». Tout comme Britt, Marina s'inquiète de ce que les jeunes vont penser être obligé-e-s de faire : « Ouais et elles pensent qu'il faut faire ça pour plaire aux garçons. [...] Parce que pour les garçons de savoir qu'il faut tenir pendant 35 minutes comme ça (mime une érection) et pas s'arrêter, franchement... Ça doit être l'enfer, maintenant d'être avec ces images là pour se construire. Mais autant filles que garçons ».

Lors de nos entretiens, nous avons été étonnées de réaliser à quel point les jeunes se rendent compte que la pornographie ne reflète pas la réalité, comme en témoigne la définition que donne Léo : « C'est vulgariser l'image de deux êtres qui s'aiment et qui font leur relation ensemble ». A travers cette définition, les jeunes démentent les préjugés qu'ont les TS au sujet de la sexualité des jeunes, qu'ils et elles pensent débridée, comme le montre notre partie théorique sur les représentations (cf. chapitre 3). Emma, comme la plupart des jeunes interviewé-e-s, sait que la pornographie n'est pas égale à la réalité : « C'est des acteurs, du coup ils ont un rôle à jouer du coup je pense ça se passera jamais comme ça en vrai ». Tom aussi explique qu'il sait que la pornographie est de la fiction : « Le désavantage c'est que c'est pas du tout la vraie vie, la pornographie... Par exemple, dans les bruitages [...] c'est clairement super abusé ». Et en plus, elles et ils sont conscient-e-s de certains risques : « Pis c'est pas protégé aussi, il y a jamais de capote. [...] Il y a des trucs dégueu, et qui peuvent être choquants ». Si les jeunes, à l'instar de Noah, disent connaître les limites de la pornographie, ses désavantages ou ses risques, il est vrai qu'il est très difficile pour les TS d'avoir réellement accès à tout le contenu qui se trouve en ligne, afin de savoir quel genre de pornographie ces jeunes consomment. Il est donc plausible que les TS se fassent une image de ce que les jeunes voient sur internet, biaisée par leurs propres expériences ou idées reçues sur ce qui est dangereux à propos d'internet.

Toutefois, si les jeunes savent défaire le vrai du faux, la réalité de la fiction, peut-on imaginer que la pornographie soit considérée comme source d'informations ? C'est ce que nous avons demandé aux jeunes et aux TS. Ariane explique par exemple que la pornographie peut avoir certains avantages comme : « Connaître les limites, connaître ce qui se fait et ce qui ne se fait pas » et pour Baptiste, la pornographie peut être utilisée à titre informatif : « C'est peut-être trash, mais c'est aussi éducatif quoi (rit) ». Marina aussi rejoint ces propos : « Voilà une ou un ados très timide, qui n'ose pas se lancer ou qui n'ose pas poser des questions ni à l'adulte, ni à ses parents, je pense qu'il

peut aller sur des sites pornos comme ça, comme source d'information. [...] Enfin après je sais pas la femme, mais je pense plus pour l'homme, comme on a dit une source d'excitation, de stimulation...d'apprentissage mais pas toujours positif, voire même souvent pas positif ».

Les jeunes garçons du centre de loisirs citent d'ailleurs le site YouPorn, quand nous leur demandons où ils se rendent pour obtenir des informations, comme le dit Tom : « On apprend comment ça se fait, comment on fait ». Si certain·e·s professionnel·le·s et jeunes ont affirmé que la pornographie était une source d'informations au niveau de la sexualité, les avis divergent à savoir si c'est une bonne source d'informations ou non.

Par contre, ce qui nous semble certain, c'est que sans aucun moyen pour les jeunes de confronter ce qu'ils ou elles voient sur internet avec ce que les TS pensent, ils et elles sont livré·e·s à eux et elles-mêmes pour digérer les images visionnées. Ils et elles en font alors l'interprétation qu'ils et elles veulent ou peuvent, selon les connaissances déjà acquises. Une ouverture de la parole sur la pornographie nous semblerait très utile, afin d'accompagner les jeunes dans leur découverte de la sexualité et utiliser les aspects positifs de la pornographie, plutôt que de chercher à tout prix à en interdire la consommation, puisqu'elle a de toute façon lieu.

8.4 L'AMOUR COMME RÉFÉRENCE

Une des valeurs principales des TS pour juger des comportements adéquats ou non, ainsi que de la légitimité d'une relation est l'amour. Par exemple, voici ce que Patrick explique à un jeune : « Ce que tu vois c'est un acte sexuel, ce que tu vas vivre, je te le souhaite, c'est un acte d'amour ». Pour les professionnel·le·s interviewé·e·s, la sexualité des jeunes est donc positive et souhaitable si elle a lieu entre deux personnes qui s'aiment. L'amour est constamment opposé à la sexualité liée uniquement au plaisir. Celle-là n'est absolument pas tolérée, elle est même considérée comme antinomique au respect de l'autre. Le respect s'accompagne de lenteur dans la construction de la relation, comme le montre cette explication d'Alicia sur la façon des ES d'évaluer les relations des jeunes au sein du foyer : « C'est une fille, quand elle est dans ses relations, c'est des relations qui durent. Tandis que ceux qui, en deux trois jours sont à se rouler des pelles tout le long, ça ne va pas forcément jouer. [...] C'est une manière de donner des repères dans leur relation entre ce que c'est que –excusez-moi du terme– baiser, se sauter dessus ou commencer une relation amoureuse dans le respect de l'autre ».

La sexualité et l'affection sont présentées comme étroitement liées à l'amour hétérosexuel, établissant une échelle de valeur entre les couples dont les signes d'affection sont autorisés, comme pour cette jeune fille, dont les relations sont, selon les ES, stables et durables, et les couples qui se forment et partagent plus vite des gestes affectueux ou intimes et qui sont alors réprimandés. Les raisons de ce type d'intervention professionnelle sont les suivantes selon Marina : « On travaille avec une population qui est en manque de repères, donc c'est vrai que c'est aussi en lien avec ça qu'on essaie vraiment de leur montrer qu'est-ce qu'une relation saine, par rapport à une relation biaisée par les films pornos, par le sexting et compagne ».

Cela montre combien les comportements à caractère amoureux sont non seulement valorisés auprès des jeunes, mais ils sont en fait pratiquement les seuls rapports fille-garçon qui sont permis, comme nous le verrons plus loin au chapitre 9.1, en abordant la question de la non-mixité. De plus, si les ES estiment ainsi s'assurer de promouvoir les « relations saines », il nous semble que c'est réduire la conception de la santé à l'amour hétérosexuel et de préférence platonique. Cependant, nous avons vu au chapitre 2, combien les chercheurs et chercheuses en santé sexuelle

préconisent de concevoir cette dernière moins comme l'absence de maladie, que comme une possibilité pour accéder au plaisir. L'amour ne représentant pas la seule possibilité d'avoir du plaisir.

Nous retrouvons chez la plupart des jeunes interviewé·e·s cette notion que la sexualité est liée à l'amour. A la question « qu'est-ce qui fait partie de la sexualité ? », Zaïa donne cette définition : « les relations amoureuses », et c'est aussi l'absence d'amour qui rend la pornographie dérangeante comme le disait Manu plus haut. Au chapitre 9, nous verrons que certains jeunes garçons ont une attente en matière de relation, imprégnée d'images stéréotypées de ce que doit être une femme qui s'occupe du foyer, d'une famille.

8.5 RESPONSABILITÉS PARTAGÉES ENTRE ASC, ES ET FAMILLES

Un aspect de la professionnalité qui revient chez les ASC comme chez les ES est la responsabilité envers les parents des jeunes. Les deux ASC racontent la situation où elles ont joué avec des enfants entre dix et douze ans, à un jeu de société de questions-réponses en lien avec la sexualité : « Maëlle : les questions euh "c'est quoi un pénis ?" (rires) Ariane : On s'est retrouvées un petit peu mal les deux parce que les questions qu'il y avait... bon pour eux c'était trop jeune, enfin l'âge officiel du jeu c'est trop jeune. Maëlle : Ouais il y avait des trucs chelous [...] Comment, j'sais plus mais c'était un truc mais vachement trash quoi, une position ou un truc comme ça ». Pour Ariane, la question des limites de ce qui est acceptable pour les parents des jeunes, est importante : « Je ne sais pas comment les parents vont réagir, parce que des fois ils disent "on ne veut pas aborder ça, [l'enfant] va l'aborder plus tard" et nous on a peur de choquer. [...] Chaque fois que j'ai eu des situations en lien avec la sexualité, je ne sais pas comment les parents vont réagir, parce que moi je suis à l'aise d'en parler, je peux expliquer. Mais après ça dépend de comment l'enfant, quand il rentre à la maison il en parle et pis tout d'un coup les parents se disent "oui mais attends, ils vont au centre de loisirs ils parlent de sexualité" ». Ariane se retrouve alors coincée entre la peur de ce que les parents pourraient attendre de la part de l'ASC et ce qu'elle a l'impression qu'elle pourrait avoir comme intervention professionnelle. La contradiction présente dans cette situation interpelle Maëlle qui répond : « Et en même temps c'est très contradictoire, parce que plus vite t'en parles, moins ils auront ces comportements à aller chercher ». En effet, si les jeunes assimilent l'idée qu'on ne peut pas parler de sexualité avec les ASC, cela peut fermer des portes d'accès qui permettraient d'aborder la sexualité de manière positive et dans le cadre d'une intervention professionnelle avec une certaine distance qui peut être profitable.

Les TS se retrouvent donc parfois contraint·e·s de gérer des situations spontanées qui ont lieu dans leur institution, en essayant de prévoir la réaction des parents qui pourraient ne pas être d'accord sur la manière adéquate pour aborder ces thématiques. Toutefois, contrairement à ce qui se passe avec les jeunes, les ASC n'ont pas de discussion avec les parents et ce souci de ne pas les choquer naît donc d'hypothèses de ce qu'ils et elles pourraient penser. Les ES doivent aussi parfois faire respecter certains interdits, par responsabilité envers les parents. Comme l'explique Marina, c'est, selon elle, un des arguments pour interdire la pornographie : « A un moment donné on dit "écoute, nous on a une responsabilité vis à vis de toi, vis à vis de tes parents, on ne peut pas te laisser regarder des films pornographiques, ou des scènes pornos" ». Et, dans d'autres cas, les ES privilégient le fait d'avoir une place proche des jeunes et d'en même temps ne pas avoir le rôle de parents, puisque cela permet que d'autres discussions aient lieu : « Franchement, ils nous racontent des choses, mais que jamais des gamins raconteraient à leurs parents ! » comme le dit Alicia. Les ES travaillent au quotidien avec les jeunes et les accompagnent dans toutes sortes de

cheminements, en lien avec des thématiques personnelles et diverses. Il nous semble que si la thématique était la consommation de drogues, le sujet serait mis plus facilement sur la table et discuté avec les jeunes. Il serait alors vu comme « responsable » de prendre le temps de discuter de ce sujet, afin que les jeunes développent un rapport sain à cette thématique et un esprit critique. La gêne que rencontrent certain·e·s TS, vis-à-vis des parents, en ce qui concerne la sexualité au sein de leur institution nous semble indiquer que la sexualité demeure un sujet difficile à engager entre TS et jeunes.

Cela nous pose question concernant la responsabilité professionnelle des TS. S'ils et elles ont une responsabilité envers les parents, c'est aussi le cas envers les jeunes. Alors vaut-il mieux laisser les jeunes seul·e·s avec leurs questions, par peur de leur donner une information que les parents n'auraient pas encore donnée ou au contraire prendre le risque d'être la première personne à traiter de la thématique avec les jeunes ? Les ASC choisissent plutôt de laisser la responsabilité d'aborder les questions en lien avec la sexualité aux parents, au risque que les jeunes restent avec une question en suspens. A l'inverse, les ES reprennent souvent les paroles des jeunes lorsqu'elles sont à caractère sexuel et en discutent, comme nous l'avons vu à travers les citations précédentes. Alors que dire du fait que la pornographie soit interdite, par crainte envers les parents et la santé des jeunes ? Vaut-il mieux interdire la consommation de pornographie, par souci de la réaction des parents ou profiter de la position d'ES pour aborder le sujet, comme sont abordées certaines autres thématiques, et ouvrir la discussion avec les jeunes ? Alicia nous confie que cette difficulté à engager la discussion, notamment au sujet de la pornographie, vient aussi du fait qu'elle n'est plus autant au courant de ce que les jeunes voient passer sur leurs écrans qu'avant, lorsque leur seule source était l'ordinateur au salon du foyer : « C'était presque plus facile avant, quand ils avaient pas les téléphones portables et que ça passait par l'ordinateur. Parce que du coup s'ils allaient guigner on pouvait discuter avec eux, on passait à côté... ça permet des discussions. Là c'est vrai qu'avec les téléphones portables ils sont chacun dans leur truc et il y a franchement aucune gestion de ce qu'il s'y passe ». C'est donc le manque d'information et de compréhension de ce que les jeunes vivent sur leurs téléphones qui pousseraient l'ES à plutôt interdire, qu'essayer d'avoir une discussion entre jeunes, ES et parents.

Pour autant, l'ensemble des professionnel·le·s nous disent qu'ils et elles se voient comme des personnes de référence pour les jeunes, au sujet de la sexualité. « Je pense que les jeunes n'ont peut-être même pas conscience qu'on peut devenir une ressource là-dedans » dit Maëlle. En revanche, peut-être que la difficulté des TS à assumer un rôle de référence en matière de sexualité, vient de leur impression de ne pas être habilité·e à parler de sexualité et que c'est un rôle qui revient aux parents.

La famille est-elle alors une source d'informations en matière de sexualité ? Plusieurs TS expliquent que leur éducation sexuelle vient en grande partie de leurs parents, comme le raconte Samuel : « Moi je n'ai personnellement pas eu de formation par rapport à ça. Oui, j'ai eu une formation, pas scolaire, mais ma mère étant féministe de première, elle m'a bien formé à la sexualité. [...] Mon père était très actif dans la prévention du sida. [...] Enfin, on avait déjà, dans la famille, une approche assez ouverte à tout ce qui touche à la sexualité ». Et pour lui, ces connaissances venant de son vécu familial font de lui une ressource en matière de sexualité : « Donc, je n'ai pas à proprement dit une formation papier qui atteste que je suis docteur pour parler de sexualité, mais je pense que c'est important, ça fait partie intégrante de nous et autant pouvoir avoir une approche normale, [...] une approche ouverte où l'on peut nommer les choses ».

D'autres TS confirment que leur éducation à la sexualité est passée par leurs parents, comme Ariane : « Par rapport à mon vécu je sais que ma mère c'est la première personne à qui je vais parler » ou encore Patrick qui explique lui aussi que c'est l'éducation familiale qu'il a eue qui lui permet aujourd'hui de pouvoir aborder la sexualité avec les jeunes, et non pas une formation : « Moi je n'ai pas de formation non plus, donc avec un papier qui atteste. [...] Moi j'ai été éduqué comme ça, avec un respect de soi et de l'autre ». Les professionnel·le·s que nous avons interrogé·e·s ne sont donc pas formé·e·s spécifiquement afin d'aborder la sexualité, mais le font suivant leur éducation familiale et les valeurs ainsi assimilées.

Pour une partie des jeunes, la famille a également joué un rôle dans leur éducation à la sexualité et ils et elles peuvent se tourner vers leurs parents en cas de questions, comme l'indique Tom lorsque nous lui demandons vers qui il se tourne en cas de questions : « Mon père, des fois, quand c'est vraiment important ». Pour Emma, ses sœurs remplissent le rôle de ressource : « Après je fais aussi comme mes sœurs, c'est mes exemples donc je fais aussi beaucoup comme elles du coup. [...] Je me base beaucoup sur mes sœurs ».

Cependant, pour certain·e·s, les parents ne peuvent pas remplir ce rôle et seraient alors plutôt considérés comme une cause de désinformation, voire de soucis, comme nous avons pu le relever dans les propos de Lara, lorsque nous lui avons demandé comment elle avait appris ce qu'était de la pornographie : « Bah moi c'est un peu gênant parce que j'ai appris ça à cause de mon père, c'est un peu gênant d'expliquer ça donc voilà ». De plus, dans certaines situations, selon Samuel, les jeunes aimeraient alors savoir ce que pensent les TS sur des sujets particuliers : « ils aimeraient bien t'entendre, en tout cas, c'est comme ça que moi je l'entends. [...] Je leur explique comment moi je conçois la sexualité, qu'est-ce qui est important, qu'est-ce qui en fait partie ».

A l'évidence, aborder la question de la sexualité est une responsabilité qui peut être partagée d'autant plus que la définition de la sexualité est subjective : lorsque nous interrogeons les jeunes sur ce qu'est pour eux et elles la sexualité, les réponses nous paraissent aussi venir de valeurs et d'expériences personnelles, plutôt que d'une définition claire, voire scolaire. Les pratiques sexuelles sont socialement construites et nous pourrions imaginer que les jeunes obtiennent des informations différentes sur un même questionnement selon à quel·le TS ils ou elles s'adressent.

8.5.1 Trouver comment en parler en fonction de son expérience

Aborder frontalement le sujet fait découvrir des dimensions insoupçonnées. Ainsi à la question « à quoi vous fait penser le mot sexualité ? » Britt répond : « Avant tout le sexe, qui se trouve dans ce mot et puis on ne doit pas nous forcer à le faire et ça doit être un plaisir pour les deux personnes ». Cette notion de non-contrainte face à une relation sexuelle, puisqu'elle vient avant toute autre définition, semble indiquer que c'est un thème qui touche la jeune, par son expérience personnelle ou par ce qu'elle entend auprès des ES qu'elle côtoie. Nous estimons donc que le discours des TS au sujet de la sexualité influence grandement les idées des jeunes à ce même sujet. Cela pose alors la question de savoir à quel moment il serait tenu aux parents de s'occuper de l'éducation sexuelle de leurs enfants. Nous l'avons vu, les parents peuvent remplir ce rôle, mais ne le font pas toujours de façon très adéquate et ne sont pas toujours accepté·e·s par les jeunes comme nous l'avons vu au chapitre 4.2. Or, s'il revient aux professionnel·le·s de se charger de l'éducation des jeunes, parce que les parents ont été déchargé·e·s de ce rôle, comme c'est parfois le cas pour les enfants placé·e·s en foyer, il ne devrait pas y avoir de crainte de la part des TS à aborder aussi le sujet de la sexualité.

Les jeunes en foyer comme en centre de loisirs ont les mêmes stratégies pour gérer les informations venant des TS : lancer la discussion, poser des questions directes et personnelles ou éviter la discussion comme le dit Léo : « ben nous clairement nos éduc's, ils vont pas nous parler de sexualité. Parce que nous en fait, on va pas leur poser de question ».

Dans la posture des TS nous observons certains éléments similaires, notamment dans le fait de penser la sexualité comme thématique sérieuse, un sujet que l'on ne devrait pas prendre à la légère. Maëlle, par exemple, face au jeune qui lui demande si elle « mouille », choisit de ne pas répondre à quelque chose d'aussi personnel et gronde le jeune : « [Je lui demande] "ça t'apporte quoi de me demander ça à moi ? [...]" Si t'en parles à ta copine de quinze ans, c'est déjà un peu déplacé, mais c'est déjà beaucoup moins déplacé que de me demander ça à moi." Enfin des fois j'ai l'impression qu'ils oublient qui ils sont et que je suis une professionnelle ». Patrick aussi a été confronté à ces questions personnelles : « Je me souviens d'un jeune qui m'avait dit "Patrick, toi tu t'es déjà fait sucer ?" » et voici comment il répond : « "Attends, c'est ma vie privée, par contre si tu veux partir sur le sujet on en parle" mais d'un coup il y a cette gêne et puis je dis "moi je suis prêt à discuter de ça, mais par contre on choisit le moment ou l'endroit. Je ne te parle pas comme ça devant tout le monde" ».

Bien que les jeunes aient tous et toutes accès à l'éducation sexuelle à travers des institutions telles que le SIPE ou PROFA, ce n'est, d'après ce que nous avons pu remarquer, pas ce qui leur sert le plus durant leur apprentissage de la sexualité, même s'ils et elles ont toutefois retenu certaines informations durant ces cours. Les éléments et les personnes qui leur ont le plus permis de construire leur identité et leurs savoirs au sujet de la sexualité sont les pair-e-s, les médias (notamment à travers la pornographie), les parents et les frères et sœurs. Chloé par exemple, raconte avoir appris la signification de la pornographie en entendant des garçons parler de cela à l'école : « Ça devait être en 6ème quand tous les gars ils disaient qu'ils regardaient ça, ben après ils ont dit "oui t'as regardé des vidéos de ça" donc après j'ai eu ma petite idée de ce que c'était ».

L'accès libre à l'information semble donc répondre à la demande des jeunes, au moins autant que les programmes d'éducation organisés par des organismes tels que PROFA ou les centres SIPE. Précisons tout de même que certain-e-s attendent ces visites-là, en classe, pour poser leurs questions, car ils ou elles sont gêné-e-s d'aborder ces thèmes avec des personnes « qu'ils ou elles voient tous les jours », comme les ASC ou les ES. C'est ce qu'exprime Eric : « On va favoriser les questions, par exemple, en fait ici, une fois par année ou une fois chaque deux ans, y'a deux dames qui viennent pendant une semaine, pour des cours d'éducation sexuelle ».

En résumé, la sexualité est un sujet qui confronte les professionnel-le-s à des aspects complexes de la relation sociale ou éducative. Ils et elles se retrouvent face à leurs propres valeurs et parfois leur propre malaise à aborder la sexualité. Celle-ci devient alors source d'interdits et de règlements, sans que les professionnel-le-s, ni les jeunes ne sachent les fonder ou parfois même s'en convaincre. Les contradictions que nous relevons montrent la difficulté à engager la parole autour de la sexualité. Cependant, certains climats de confiance permettent aux TS et aux jeunes de partager autour de cette thématique, tout en respectant les limites personnelles de chacun-e.

En ce qui concerne la sexualité des jeunes, de manière générale, nous remarquons que les ASC interviewé-e-s cultivent le sentiment qu'elle doit avoir lieu, elles et ils montrent une certaine acceptation du fait que les jeunes doivent passer par là et donc une tolérance des comportements sexuels, sous réserve de quelques règles relativement souples. A contrario chez les ES

interrogé·e·s, la tendance est plutôt à l'interdiction totale des comportements à caractère sexuel, à l'exception de certaines relations jugées plus adéquates que les autres. Au centre des contradictions, une question se pose : à qui revient la responsabilité de l'éducation en santé sexuelle ? Les formations continues et les apports en matière de connaissances légales pourraient être des pistes intéressantes pour légitimer l'intervention des TS sur la sexualité.

9 CONSTRUCTION GENRÉE DE LA RÉALITÉ

La sexualité est véritablement liée aux questions de genre, nous l'avons entrevu plus haut. Les jeunes, grâce aux nombreuses sources d'informations, sont plus conscient-e-s des risques liés à la sexualité que ce que pensent les adultes, comme mentionné au chapitre 8.3 concernant la pornographie. Le système de genre qui hiérarchise les sexes et les sexualités est nettement moins pris en considération, c'est pourquoi, dans ce chapitre nous allons analyser comment le genre conditionne la sexualité tant du côté des professionnel-le-s que des jeunes.

Alors que les jeunes garçons semblent avoir une image très idéalisée de la relation amoureuse et sexuelle, ils peuvent faire une différence très marquée entre les filles en fonction de leur réputation, par exemple lorsqu'Eric met en garde ses copains contre une fille qui enverrait des *nudes*, en leur disant : « Cette fille, elle est pas bien ». Les jeunes garçons différencient alors une fille « bien », avec qui ils pourraient construire une relation basée sur le respect et l'amour, d'une fille « pas bien », qui n'entretient pas une bonne réputation et qui ne se respecte pas.

C'est aussi un comportement qui est repéré par Marina, qui témoigne : « Ils attendent l'amour pour la vie, ils attendent une fille justement qui les aimera, qui sera la mère de leurs enfants...enfin la princesse charmante j'ai envie de dire. [...] Enfin de ce que je discute avec eux, c'est "en tout cas la mère de mes enfants, sera ma princesse charmante –c'est moi qui le dis hein, eux ils le disent pas comme ça– mais il faudra qu'elle soit voilà bonne cuisinière, qu'elle soit à la maison, qu'elle s'occupe des enfants etc. Par contre si je veux –excusez-moi du terme– sauter une fille, ben je prendrais une fille pour qui j'ai pas d'estime. La mère de mes enfants sera quelqu'un que je dois estimer et elle sera pas comme celles des films pornos justement" ».

Ces stéréotypes sur la sexualité des filles comme sur les garçons sont encore très présents dans le discours des jeunes, mais aussi dans celui des TS. Au travers des sous-chapitres qui suivent, nous présenterons les différents éléments qui, d'après nous, participent à construire cette réalité genrée.

9.1 NON-MIXITÉ : GARANTIE DE CHASTÉTÉ ?

Dans le foyer, les jeunes sont séparé-e-s des jeunes de l'autre sexe, dans la mesure du possible. Seul un groupe vit en mixité. Lors des activités, la non-mixité est conservée, à l'exception de quelques jours de camp, une ou deux fois par année. En effet, les répercussions liées aux contacts entre filles et garçons semblent causer du souci aux ES. De ce fait, ils et elles essaient de limiter ces contacts. « Les liaisons amoureuses potentielles, c'est quand même quelque chose que l'on aimerait bien avoir un peu sous contrôle, voire éviter que ça se produise sur les lieux » explique Samuel. Et Patrick ajoute : « Oui (rires). Non c'est vrai que je pense qu'en termes d'institution, il y a le fait de contrôler parce qu'il y a des risques : si d'un coup il y a une enfant enceinte, enfin il y a des répercussions ». C'est donc pour ces deux ES, par peur des risques potentiels liés aux relations sexuelles, que la mixité est peu fréquente. Ils semblent penser que dès les premiers instants passés ensemble, filles et garçons risquent d'avoir des comportements sexuels.

Cette manière de concevoir les relations entre filles et garçons pourrait induire chez les jeunes l'idée que la seule relation possible entre une fille et un garçon est la relation sexuelle, puisque c'est la raison d'éviter la mixité. Qu'en est-il de la relation amicale ?

Le sujet des relations d'amitié entre jeunes de sexe différent est sensible chez les garçons de ce foyer. Ils se désolent un peu d'occasions auxquelles la mixité leur est permise : « Par exemple, ça

nous est jamais arrivé d'être dans un groupe mixte. A part le camp de ski. Genre que les filles dorment dans la même baraque que les garçons » dit Manu. Eric continue en ajoutant qu'il aimerait avoir l'occasion d'apprendre auprès des filles du foyer : « Pourquoi ils nous apprennent pas ! Ils nous apprennent rien en fait ici ! [...] Genre moi personnellement j'ai pas de sœur, je sais pas ce que ça fait de vivre avec une fille... [...] Et ça m'énerve parce qu'en fait on n'a pas confiance en nous... [...] Direct ! T'es assis à côté d'une fille, ils te regardent en fait ». Le climat de suspicion décrit ici par ce garçon contribue à accentuer l'idée que les relations entre filles et garçons mènent à des relations sexuelles et les jeunes ne peuvent pas apprendre ce qu'est, par exemple, une relation de type fraternel entre une fille et un garçon. Eric se plaint de ne pas pouvoir faire l'expérience de ces relations amicales mixtes au sein du foyer : « parce que genre vivre avec une fille, vivre dans un groupe mixte, ça permet d'apprendre à se connaître, genre les relations amicales et tout ».

La non-mixité semble empêcher les jeunes de construire une partie de leur perception sur ceux et celles de l'autre sexe, en induisant chez eux et elles l'image hétéronormative que les relations mixtes mènent forcément à des relations sexuelles. Celles-ci doivent par ailleurs avoir lieu exclusivement à l'extérieur du foyer : « Ici en fait on est entre gars et tout ce qui est sexuel, ça se passe dehors » dit Eric.

L'autre argument avancé au fait de conserver la non-mixité la plupart du temps est une moindre dépense d'énergie de la part des professionnel·le·s, comme le dit Marina : « Dès qu'on met les deux groupes ensemble il y a une effervescence immense et puis beaucoup d'agitation. Et parfois, j'avoue que j'ai pas forcément envie. Je suis assez contente qu'on parte que le groupe des gars, parce qu'il y a déjà assez d'effervescence comme ça. Donc personnellement de faire de temps en temps (des activités mixtes) ça me va très bien, sans besoin d'en rajouter ».

Cependant, les professionnel·le·s se rendent compte de l'utilité sociale de la mixité et de la difficulté à maintenir la non-mixité dans nos sociétés comme le dit Samuel : « On commence à mélanger les sexes et tout ça... Mais par contre je trouve que c'est hyper intéressant et très riche. Parce que non seulement on arrête, on décroïsonne, parce que dans une famille, on n'a pas tous les hommes dans une maison et toutes les femmes dans une autre maison. On vit ensemble et puis c'est ça la richesse ». Dans la société, dans les familles ou au travail par exemple cette séparation des sexes n'existe pas. La « réinsertion » des jeunes dans la société étant un objectif du foyer, il est alors contradictoire de créer des espaces non-mixtes.

Si l'on considère la mixité comme une composante de la vie actuelle et qu'elle est un prérequis à l'égalité, elle nécessite un apprentissage, comme le soulignent les jeunes. Dès lors on peut se demander comment les professionnel·le·s pourraient articuler confort et éducation à l'égalité, y a-t-il des éléments qui pourraient faciliter cet engagement ? Nous y reviendrons en conclusion.

9.2 MIXITÉ : PAS DE SOUCI DE SEXUALITÉ ?

Au centre de loisirs, les jeunes vont et viennent comme ils et elles l'entendent, lors des accueils libres ou des activités organisées. Filles et garçons se côtoient quotidiennement. L'approche des ASC s'oppose à celle des ES. En effet, Ariane explique comment elle perçoit son rôle par rapport au cadre à poser avec les jeunes : « Plus on met un cadre strict et fermé, plus il y a de déviance, enfin plus il y a de sorties du cadre. Et si tu mets un cadre large, ils vont évoluer dans ce cadre et ils ne vont pas vraiment chercher à aller plus loin ». Puis elle explique comment certain·e·s jeunes se jouent tout de même de ce cadre : « C'est vrai que dès qu'on pose des règles, ils vont chercher

à aller plus loin. Comme l'histoire de la porte derrière : ils n'ont pas le droit de l'ouvrir et l'autre fois il y en a un qui l'a ouverte. Ils vont de toute façon chercher les limites. [...] C'est, pour moi, le principe de l'adolescence, c'est qu'on va chercher jusqu'où on peut aller ». D'une manière générale, ce cadre large est posé de manière presque uniquement orale et n'est rappelé que lorsque les jeunes le dépassent, et il en va de même dans les questions touchant à la sexualité comme le montre cette citation de Baptiste : « Je préfère à la limite laisser un espace de liberté où tu peux expérimenter des choses, que de faire ça n'importe où ». On peut se demander dans quelle mesure le cadre est assimilé par les jeunes du centre de loisirs. Faudrait-il le rappeler avec plus de sérieux ? Car nous le verrons plus bas, selon certain·e·s jeunes, il n'est pas suffisant.

S'agissant de la sexualité, l'unique règle qui ressort chez les jeunes interviewé·e·s au centre de loisirs, est celle du respect des plus jeunes. En effet, lorsque les « plus petit·e·s » sont présent·e·s, les « plus grand·e·s » ne s'embrassent pas autant. Cette règle ne vient cependant pas des ASC qui, selon les jeunes, n'interviennent pas lorsque ces derniers et dernières partagent ces moments intimes : « Il y a une grande pièce et il y a souvent des grands de quatorze, quinze ans, ils viennent et ils s'embrassent et [les ASC] disent rien » confie Emma, qui trouve normal que les ASC n'interviennent pas : « bah oui parce que les grands sont discrets, ils le font pas devant les petits, par exemple. Enfin, ils s'embrassent pas devant les tous petits, il y a quand même un respect pour eux ». Zaïa confirme que c'est la seule règle qu'elle connaît au sein du centre : « Il ne faut pas trop s'exposer devant les autres. Sinon je crois que c'est tout ». Toutefois, Chloé pense que les ASC devraient intervenir plus tôt : « Je pense qu'il faudrait dire un truc, je pense pas que dans les lieux comme ça, où il y a beaucoup de petits, ce soit un bon endroit pour se faire des bisous, des câlins et ça... »

Les citations de ces jeunes filles montrent que la tolérance face aux expressions d'intimité en public sont différentes d'un·e jeune à l'autre, ce qui repose la question de la nécessité d'une forme d'éducation sexuelle. Pourtant, contrairement aux dires des jeunes filles, il arrive que les professionnel·le·s interviennent ; Baptiste explique son intervention : « Je m'approche et je regarde s'ils changent de comportement. [...] Je les interpelle et essaie de les faire se questionner. [...] Quand je vois qu'ils continuent, j'interviens ».

La sexualité et l'affection peuvent donc être expérimentées au sein du centre de loisir, sans faire forcément l'objet de discussions reprises par les ASC, qui estiment que les jeunes sont là pour « tester », « expérimenter », comme le confirme Ariane : « C'est vraiment la période de test, [...] ils se lâchent, ils se disent qu'il n'y a pas d'adulte, enfin on peut y aller, on peut tester, je pense que c'est plutôt un laboratoire d'expérimentations ».

Les jeunes testent leurs aptitudes amoureuses et les professionnel·le·s, dans le souci de conserver l'accueil libre, testent leur adaptabilité professionnelle et les divers modes d'intervention comme en témoigne la citation de Baptiste : « Je pense qu'en animation on est plutôt sur des aspects de prévention. Le fait d'être là, de faire des activités, de pouvoir observer des comportements pouvoir réagir sur le moment. [...] Alors une fois tu te dis ok bon, deux fois ça commence à être bizarre et au bout d'un moment tu dis bon les gars vous vous calmez maintenant. C'est pas l'endroit quoi. Mais après qu'est-ce que tu fais avec ça ? Tu reprends, tu fais comment ? »

Dans quelle mesure l'approche « préventive » attribuée aux ASC par le centre de loisir prévient les situations gênantes ou inconfortables vécues par certain·e·s jeunes ? Dans le fond, sans cadre clair,

comment les jeunes vivent le fait d'être invité·e·s à expérimenter, puis à être interpellé·e·s lorsque leurs comportements dérangent les ASC ?

Nous remarquons grâce à cet exemple autour de la mixité et non-mixité et la question du cadre posé au sein des deux institutions, que les approches des professionnel·le·s sont extrêmement différentes. Toutefois, un élément est identique : il n'y a pas de discussion avec les jeunes à ce sujet. Dans le foyer, le cadre est imposé aux jeunes, alors qu'eux et elles n'en comprennent pas les raisons, le trouvent injuste et aimeraient avoir le droit de passer du temps en groupes mixtes. Dans le centre de loisir, le cadre très large, imposé lui aussi, ne convient pas à l'ensemble des jeunes, mais n'est pas non plus soumis à la discussion. Le règlement est donc affaire de professionnel·le·s et les jeunes ne sont pas consulté·e·s. Cette absence de communication ne peut qu'accentuer le décalage entre la vision des TS sur la sexualité et celle des jeunes.

9.3 RELATIONS INTIMES FILLES-GARÇONS MARQUÉES AU SCEAU DU GENRE

9.3.1 Foyer

La relation entre les filles et les garçons du foyer dans lequel nous nous sommes rendues est peu présente, puisqu'à l'exception d'une maison, les lieux de vie ne sont pas mixtes. De plus, bien que la mixité fasse ses débuts dans ce foyer, elle est tout de même encore sous la surveillance des professionnel·le·s présent·e·s, puisque les garçons qui ont été accueillis dans la maison des filles sont des jeunes qui ne poseraient, à priori, pas de « problème », comme l'explique Samuel : « on nous a mis plutôt les garçons qui ne sont pas dangereux ». Les garçons, qui ne sont qu'au nombre de deux, ont alors été « sélectionnés » afin qu'ils ne posent pas de problème au sein de l'institution.

Nous avons pu remarquer que la mixité était encore un sujet délicat et que la non-mixité est le pilier du foyer, puisqu'à l'exception de quelques jours de camp, les activités non-mixtes sont prônées afin d'éviter les répercussions que pourraient créer les contacts entre les filles et les garçons. « L'effervescence » amenée par la mixité, évoquée plus haut, fait souci aux ES qui essaient, de ce fait, de limiter les contacts. Cela nous amène à nous questionner sur les raisons de cette effervescence : au travers de l'analyse des relations que peuvent entretenir les garçons et les filles au sein du centre de loisir, nous avons pu remarquer que cette effervescence n'est pas présente. Il est donc fort probable qu'au sein du foyer, elle soit due à la non-mixité et la méconnaissance de l'autre sexe éprouvée par les jeunes.

Dans quelle mesure serait-elle encore présente si les jeunes avaient l'occasion de se rencontrer plus régulièrement et de connaître ce que ça fait que d'avoir une relation purement amicale ou fraternelle avec un·e jeune de l'autre sexe ? Qui plus est dans le cadre sécurisé d'un foyer, grâce à l'accompagnement professionnel des ES.

Malgré cette « culture de l'institution » où « l'on est encore porteur de ces appréhensions qu'avait le directeur de mélanger, par peur qu'il se passe quelque chose » (Marina) encore bien présente au sein de ce foyer, les professionnel·le·s commencent à se rendre compte qu'il doit y avoir une évolution à ce niveau-là. La réflexion se mène aussi, en tous cas au niveau individuel, sur ce qui est permis, toléré en matière d'intimité, à certaines conditions.

Ainsi, il arrive que les professionnel·le·s se permettent de juger quel·le jeune a le droit d'avoir des relations avec une personne de l'autre sexe en fonction de son comportement, comme nous l'avons vu avec la citation d'Alicia expliquant qu'elle garde certain·e·s jeunes « à l'œil », tant qu'elle n'est pas sûre de leurs comportements. Les ES peuvent donner leur permission à une relation s'ils

et elles sentent que celle-ci peut être saine et dans le respect des valeurs de l'institution, qu'elle se déroule bien et que c'est de l'amour.

Pourtant, rien n'est indiqué dans la charte concernant la mixité au sein du foyer, hormis les relations sexuelles, qui sont formellement interdites. Les jeunes ont donc la possibilité d'entretenir une relation amoureuse entre une fille et un garçon, et commencent gentiment à avoir la permission d'échanger quelques marques d'affection, telles que câlins, bisous, etc. comme l'indique Marina : « Et puis avant aussi, un garçon et une fille qui se prenaient dans les bras, ce n'était pas toujours accepté ». Les jeunes garçons du foyer, eux, ne semblent pas percevoir les raisons de cette non-mixité, comme le montraient au chapitre 8.1 les dires de Léo.

Une représentation relativement normative de la sexualité, avec les risques de grossesse pour les filles et le tabou de l'homosexualité est ici répandue auprès des ES. Outre que cette représentation enferme la sexualité des femmes dans la procréation et repousse l'homosexualité aux marges, elle semble complètement mettre de côté la possibilité d'une relation sexuelle épanouissante et source de plaisir. Pourtant, la non-mixité n'est pas garante d'absence de rapports sexuels entre les jeunes. Il n'est tout d'abord pas exclu que de telles relations aient lieu en cachette. Et deuxièmement, comme nous le verrons dans le chapitre 9.6, si les ES ont encore des difficultés à être cohérent·e·s au sujet des relations homosexuelles entre les jeunes du foyer, celles-ci ont tout de même lieu.

9.3.2 Centre de loisir

Au centre de loisir, la relation entre les filles et les garçons est constante. Bien qu'ils et elles soient dans une période où ils et elles préfèrent généralement rester entre groupe de pair·e·s de même sexe, comme nous l'avons vu au chapitre 4.2, l'accueil au centre ne se fait pas en fonction des sexes. De ce fait, les groupes présents sont indéniablement mixtes.

Aucune règle, en apparence, ne régit les rapports que les jeunes peuvent entretenir entre eux et elles, mis à part celle de « ne rien faire » devant les plus jeunes, comme le disait Emma plus haut. La réaction que Maëlle adopterait face à un couple qui s'embrasse, si elle ne parle pas explicitement de respect, n'en reste pas moins similaire à ce qu'Emma explique : « Après s'il y a une soirée où tu fais un bal et que t'en as deux qui se galochent, il fait nuit et tu sais que c'est à partir de... je sais pas quatorze ou quinze ans, je m'en fous qu'il y en ait qui s'embrassent. Mais là, par exemple le vendredi soir, s'il y en a deux qui s'embrassent longuement, je ne vais pas hésiter à leur dire "écoutez, est-ce que vous pouvez aller ailleurs, parce qu'il y a des plus petits". Il y en a certain qui viennent ils ont, bah le petit il a huit ans ». Cette remarque montre que la règle est implicite et que la norme fait quand même son effet : c'est la durée du baiser qui va faire l'indécence et amener la sanction. Par ailleurs, nous ne comprenons pas très bien le sens de ne pas le faire devant les plus jeunes, quelle est la justification qui est derrière ces assertions ? Les petit·e·s voudraient imiter ce comportement ? Elles et ils pourraient être choqué·e·s ?

Cette règle, bien que tacite, a l'air acceptée par tout le monde, tant qu'il n'y a pas d'abus. Pourtant, certain·e·s et pas forcément des plus jeunes peuvent être dérangé·e·s par ce comportement, comme Chloé : « Oui enfin si c'est dans l'après-midi ça va, mais s'ils sont tout le temps assis sur le canapé à se faire des bisous et des câlins, je pense qu'il faut dire quelque chose ». Les professionnel·le·s présent·e·s, peuvent parfois se permettre de remettre les jeunes à leur place si la relation impacte le groupe présent, par exemple si le couple ou le groupe devient trop excité, ou s'il commence à y avoir des débordements comme susmentionné par Maëlle. Alors finalement, les jeunes ont peut-être le droit de se montrer de l'affection, d'être en couple ou simplement de jouir

d'une relation amicale avec une personne de l'autre sexe, mais dans une certaine mesure : pas trop longtemps, ni devant n'importe qui... Ce qui pose évidemment la question de leur agentivité sexuelle, évoquée au chapitre 5.8 (Lang, 2011).

9.3.3 Appartenance au groupe

Nous avons fait l'hypothèse que la sexualité pourrait être une manière d'appartenir à un groupe. Par cela nous imaginions que les jeunes peuvent ressentir une certaine pression à correspondre à leurs pair-e-s et à par exemple faire des choses en lien avec leur intimité ou sexualité, afin d'appartenir au groupe et « d'aller au même rythme » que les autres. Or, les jeunes ont toutes et tous déclaré qu'il est impensable que de « vrai-e-s ami-e-s » fasse subir une telle pression à un-e membre du groupe, comme le dit Noah : « Ben si c'est des vrais amis, ils comprennent ». Mais cette tolérance ne vient peut-être pas directement et quelques jeunes se sont posé la question dans l'idée d'une certaine conformité au groupe.

Britt a bel et bien ressenti cette pression, étant la dernière de son groupe de copines à n'avoir embrassé personne : « Ça m'est arrivé, clairement, que toutes mes potes l'avaient fait et pas moi. Mais clairement j'ai pris le temps de bien y réfléchir, d'en parler et puis j'ai vu que même si je le faisais pas, mes potes elles sont restées, elles ont toujours voulues de moi dans le groupe elles m'ont pas du tout rejetée ». En effet, les jeunes s'accordent à dire que la peur d'être rejeté-e existe bien, mais qu'elle ne se réalise pas dans les faits.

Les ES montrent d'ailleurs un certain encouragement à ce que les jeunes ne se soumettent pas à cette pression, mais plutôt à ce qu'ils et elles respectent leur propre rythme, à l'image de Patrick : « T'as le droit d'être original et différent. Et t'as peut-être le courage de t'affirmer autrement ». Cette vision semble un peu en décalage avec la réalité que vivent les jeunes et la douleur que peut représenter la peur de la pression subie. En outre, Alicia fait le parallèle avec une situation qu'elle a elle-même vécue lorsqu'elle était plus jeune, se sentant rejetée par un groupe d'ami-e-s, parce qu'elle était la seule à ne pas fumer : « Non, t'es pas exclue mais on te le fait comprendre et puis on fait exprès de fumer avec toi et puis toi tu tousses à côté et puis au bout d'un moment t'en as marre donc tu pars quoi ».

Maëlle confirme que les jeunes se stigmatisent par rapport à la sexualité, même si cela peut prendre la forme de l'humour : « Ils faisaient un jeu à Fifa.¹¹ J'ai dit "pourquoi c'est lui qui passe en dernier alors que c'est lui qui a tiré en premier ?" – "Ah c'est le seul qui a pas de poil à la kékette !" » Ainsi, les attributs corporels qui apparaissent à la puberté, lorsque le corps se développe, peuvent être sujets à l'humour ou aux moqueries et donc à force, possiblement pousser certain-e-s jeunes à un sentiment d'exclusion.

9.4 FILLES, GARÇONS : DEUX POIDS, DEUX MESURES

De manière générale, nous observons que les jeunes sont conscient-e-s de certaines différences existant entre les filles et les garçons : ces derniers aborderaient la sexualité –en apparence– avec humour, tandis que les filles prendraient la sexualité plus au sérieux. Au sujet de la pornographie, voici ce qu'Eric partage : « En fait je pense qu'elles regardent la même chose que nous, mais sauf qu'elles en parlent beaucoup moins. [...] En fait nous on va plus rigoler ». De plus, les jeunes

¹¹ FIFA : jeu vidéo simulant des matchs de foot

semblent avoir repéré la source de cette différence de comportement : il y a deux poids, deux mesures au niveau de ce qui est acceptable pour les filles et les garçons, à comportements égaux. Voici ce qu'a remarqué Léo : « En fait c'est un peu un sujet tabou pour les filles hein... comme la masturbation, chez les garçons ça sera moins tabou que chez les filles ». Il ajoute ensuite, à propos du sexting : « Par contre, il y a un truc que j'ai remarqué, c'est une fille, si après les gens vont découvrir qu'elle a fait des trucs comme ça, elle va être jugée plus sévèrement que si un garçon il a fait ça. [...] Parce que pour les gens, le garçon ça sera normal en fait... Mais pour la fille, c'est tout de suite une "prostituée" », comme l'ont montré les différentes études citées dans la partie théorique (Bozon, Clair).

Les représentations des jeunes rejoignent celles des TS. Or, lors de nos interviewes, nous avons remarqué que les ES n'abordent que peu ce sujet avec les filles, qui, selon eux et elles, n'en consomment que très peu, ou de manière involontaire (lorsqu'elles reçoivent des vidéos sur les réseaux sociaux par exemple) : « Enfin moi j'ai peut-être un cliché assez vieux, mais j'ai l'impression que c'est quand même l'homme masculin, enfin le garçon qui ira plus chercher de la pornographie que la fille » dit Marina. Ainsi pour les TS, les filles n'ont pas besoin de la pornographie, mais en plus, Samuel le relève : « Chez nous, sur le groupe, ce n'est pas vraiment le sujet, la pornographie. Et elles sont plus gênées... » ou encore Alicia : « Ouais, je pense qu'il y a quand même pas mal de choses qui les choquent ». Alors que les garçons « en rient beaucoup » continue Samuel.

Bien qu'ils et elles souhaitent adopter le comportement le plus adéquat, le plus neutre et le plus ouvert possible, nous avons remarqué quelques différences de comportement chez les professionnel-le-s lorsqu'ils et elles travaillent avec des filles ou avec des garçons. Voici ce que dit Patrick : « La sexualité, ça renvoie à la notion de risque, ça veut dire maladies, ça veut dire grossesse, donc responsabilité pour l'enfant et pour la famille ». Or, lorsque la sexualité est pensée en termes d'hygiène et de risques, la responsabilité est souvent donnée presque uniquement aux filles, qui doivent porter le souci de la contraception, d'où l'injonction aux filles du foyer à se rendre rapidement chez une gynécologue, alors que les garçons n'ont pas de visite similaire. De plus, elles sont souvent considérées comme provocantes et donc initiatrices de la sexualité, comme nous le verrons au chapitre 9.4.2. Il serait alors peut-être intéressant que les TS puissent aborder la question de la sexualité taboue chez les filles. Marina explique par exemple qu'elle se rend compte, pendant notre interview, qu'elle n'adopte pas le même discours préventif face aux garçons ou face aux filles : « C'est vrai que depuis que je travaille avec les garçons, je suis plus dans le discours que le garçon doit entendre le "non", alors que quand j'étais avec les filles j'étais plutôt dans le discours "positionne-toi, dis non", alors que je le suis moins maintenant que je travaille avec les garçons ». Ce discours, qui est très répandu dans notre société, implique que les garçons sont souvent les agresseurs et qu'ils ne sont que rarement victimes. On n'apprend que peu aux garçons à dire lorsqu'ils n'ont pas envie, puisqu'on part du principe, à l'instar de Marina, que ces derniers sont capables de le faire, contrairement aux filles.

Les stéréotypes de genre persistent et continuent d'influencer la vision de la réalité qu'a la société en général. Même auprès des TS, qui sont plutôt sensé-e-s être sensibilisé-e-s aux questions d'injustices et de non-égalité de traitement, ces clichés genrés contrôlent encore passablement les pratiques professionnelles. Ainsi, l'on protège les jeunes femmes et par la même, leur vertu sexuelle et leur innocence et l'on part du principe que les jeunes hommes ont des pulsions quasi incontrôlables et qu'ils sont donc des agresseurs-nés.

9.4.1 Apparence, séduction, beauté : deux discours

La différence d'attitude des TS se voit également à travers plusieurs activités spécifiques réalisées autour du travail sur l'apparence, qui concernent uniquement les filles. Ainsi, l'institution fait venir une maquilleuse, comme le raconte Alicia : « Il y a pas mal de choses qui se sont mises en place, dont justement aussi les rendez-vous avec une maquilleuse. Mais dans le sens de prendre conscience aussi qu'elle peut être jolie sans tout ça, donc voilà elle a aussi besoin d'accompagnement là-dedans ». Presque rien n'est mis en place pour les garçons qui pourraient peut-être en avoir besoin, comme le montre cette citation de Marina : « J'ai le sentiment qu'ils sont tellement mal dans leur corps, mal dans leurs baskets, qu'ils ont une image tellement basse de leur estime d'eux-mêmes, notre population...qu'ils auront besoin de notre valorisation, mais ils vont pas forcément aborder le sujet ». Les professionnel-le-s procèdent à une valorisation des garçons, ou leur donnent des conseils sur la façon de s'habiller, lorsqu'ils sont en surpoids ou lorsqu'ils manquent de confiance en eux, mais tout cela de façon assez informelle.

En ce qui concerne l'attention donnée par les filles à leur apparence, les raisons avancées par les jeunes et par les TS divergent. En effet, si un travail est proposé par les ES pour leur permettre de moins se maquiller et de s'accepter « comme elles sont », c'est aussi parce que les ES pensent que le maquillage est une façon de se cacher et de se protéger. Alicia explique : « Celles qui mettent le plus de maquillage, je pense que c'est celles qui sont le plus atteintes au fond d'elles-mêmes, qui sont les plus fragiles, qui ont subi aussi je pense des abus. [...] Il y en a certaines pour qui c'est un masque ». Baptiste encourage lui aussi les filles à ne pas se maquiller et se réjouit lorsqu'il remarque qu'elles viennent au centre de loisir en étant « plus naturelles » : « Je dirais même que ça fait plaisir. [...] Je trouve qu'il y a des filles qui sont charmantes mais elles sont naturelles, comparé à une certaine période où elles venaient ici, elles étaient vraiment à se maquiller à fond ». Nous faisons ici le parallèle avec l'idée avancée au chapitre 6, qu'il est bien vu pour les filles de moins se féminiser, afin de se faire accepter par les garçons (Clair, 2012), et ici, par extension, afin de se faire accepter par l'animateur.

Toutefois, les jeunes filles témoignent plutôt d'une envie de plaire et de se sentir bien, ainsi que du fait qu'une fois que la séduction a fait effet, le maquillage peut être laissé tomber, comme le décrit Emma : « Avant d'être en couple je pense [qu'il faut se maquiller] un peu quand même et après quand on est en couple on s'en fout un peu ! [...] Ouais pas hyper beaucoup maquillée, mais un petit peu comme ça il voit qu'on prend soin de soi et tout ça ». Lara explique qu'elle s'apprête pour certaines occasions et qu'à d'autres moments, elle choisit de ne pas trop faire attention à son apparence : « Pour les rendez-vous je sais pas normalement faut être bien, au premier rendez-vous. [...] Ça dépend pour moi, parce que genre des fois je pourrais me faire bien et tout comme des fois je pourrais venir en training parce que je connais mieux la personne et tout, je la connais vraiment. [...] C'est question de comment je connais la personne ou si elle m'a déjà vu maquillée ou pas, ça dépend de tout pour moi ».

Lors de la lecture du scénario qui parle de l'apparence extérieure, les jeunes ont tou-te-s exprimé le fait que de refuser un bisou en prétextant s'être maquillée ou coiffé n'est qu'une excuse et non un réel souhait de garder une apparence irréprochable. Pour les jeunes interrogé-e-s, il paraît peu plausible d'être attaché-e à ce point-là à son apparence. Pour l'ensemble des personnes, il semble que l'apparence soit utilisée comme une excuse, afin de ne pas donner la vraie raison du refus, comme l'explique Marina : « Enfin ce que je ressens là, c'est qu'elle n'a pas envie de ce bisou donc elle essaie de trouver un autre moyen pour s'en détourner ». Pour Emma, une des raisons

imaginées est que la jeune du scénario n'est pas prête à embrasser son copain, mais qu'elle a peur qu'il la quitte à cause de cela : « C'est pour pas vexer son copain. Pour pas que son copain il s'en lasse et qu'il la quitte je pense ». Lara trouve que cela ne se fait pas : « Elle fait un peu la belle, je sais pas, ça se fait pas de dire non, enfin je sais pas ». Ici nous remarquons non pas l'injonction à être belle, mais plutôt l'impression qu'ont certaines jeunes filles qu'elles ne sont pas en droit de refuser une marque d'affection venant d'un garçon, simplement parce qu'elles n'en ont pas envie. Elles décrivent alors les subterfuges pour refuser, sans dire non et sans repousser le garçon. En outre, les garçons disent que cette façon d'agir est simplement méchante ou sert à taquiner les filles. Il n'est pas question de ne pas pouvoir dire non, mais plutôt de profiter de la situation pour embarrasser l'autre, comme l'expliquent ces garçons : « Il pourrait dire juste "non", "non je veux pas" » (Greg). « C'est juste pour être méchant, ça » (Noah).

Un autre élément montre le décalage dans la perception de l'apparence, entre les jeunes et les TS : les jeunes expliquent que les TS ne leur parlent pas de la beauté ou de comment plaire, mais qu'ils et elles mettent l'accent sur une bonne hygiène corporelle. Manu dit par exemple : « Certains jeunes, on leur dit des fois de mettre du déodorant » et Britt explique que les ES disent souvent : « qu'il faut prendre soin de soi, qu'il faut se respecter, qu'il faut se laver, se brosser les dents, se coiffer "nanana" ouais les trucs basiques ». Cependant, pour les jeunes, avoir une bonne hygiène va de pair avec le maquillage ou une coiffure soignée, comme le montre Emma : « comme ça il voit qu'on prend soin de soi ». Le soin de soi est donc lié à l'apparence, et non pas qu'à l'hygiène. Quant aux garçons, ils feraient la même chose, selon Chloé : « Eux ils mettent un peu de parfum, ils mettent du gel ». D'ailleurs, à la question « qu'est-ce que cela veut dire pour un homme, qu'être beau ? », Noah répond : « C'est prendre soin de soi en fait » et Tom ajoute : « Non en fait il faut être bien habillé. Avoir de l'hygiène ».

Sur cette question de l'apparence, il y a bien un double discours de la part des TS, à nouveau différent face aux filles ou aux garçons. En effet les TS cherchent à aider les filles à s'accepter telles qu'elles sont, sans ce prétendu « masque » qu'est le maquillage, alors qu'il est question pour les garçons de leur apprendre à se mettre en valeur, par exemple lorsqu'ils sont en surpoids. Or, nous voyons bien que, pour les jeunes, la notion de soin est liée à celle de beauté. Tandis que les TS semblent faire une distinction plus nette entre les deux concepts, sans forcément tenir compte de ce que les habits, le maquillage ou la coiffure représentent pour les jeunes.

9.4.2 Provocation : une histoire de filles

Si les ES essaient donc de valoriser l'apparence des garçons, afin qu'ils se sentent mieux dans leur corps, celle des filles est parfois diabolisée. Certain·e·s TS donnent l'indication que l'apparence des filles doit être plus maîtrisée que celle des garçons. En effet, ils et elles expliquent combien les tenues de ces dernières sont parfois problématiques et que leur intervention va dans le sens de leur en faire prendre conscience. Maëlle décrit justement comment elle intervient auprès de jeunes filles qui viennent au centre de loisirs dans des tenues qu'elle juge trop courtes : « Moi s'il y en a une qui vient en crop-top¹² et qui met des décolletés comme ça... [...] Ouais, je lui dirais pas d'aller se changer. Je la questionnerais. Je ferais comprendre que, enfin je lui demanderais "pourquoi t'es habillée comme ça ?" si elle va voir un garçon ou si elle sort après. [...] J'interdirais

¹² Pull qui arrive au-dessus du nombril

pas, mais je questionnerais, comme si elle met un short trop court ou une jupe trop courte, c'est vrai que je questionne parce que c'est quand même un lieu où il y a des plus petits, où t'as des garçons, tu sais que tu fais de l'effet des trucs comme ça ». Alicia prend aussi l'exemple de ces tops : « C'est vrai qu'en tant qu'adultes on a le devoir aussi qu'elles n'aient pas des pulls comme ça [met sa main sous sa poitrine] pour aller à l'école, mais ça c'est nos valeurs à nous, pis c'est aussi les valeurs de l'école ». Elle explique aussi ce que ses collègues masculins peuvent dire aux filles par rapport à leur habillement : « Ah mais tu vois là par exemple, pour un homme, c'est un peu délicat de te voir habillée si court par exemple. Ben ça titille ! » Les filles sont rendues attentives à ce que leur façon de s'habiller peut provoquer chez les hommes. Elles sont donc très vite rendues responsables de l'effet fait aux hommes, dans une vision hétéronormative de leur corps et de leur sexualité. De plus, puisque les TS les incitent à se questionner sur leurs habits, voire à se changer, cela induit que c'est à elles de se cacher, afin de ne pas provoquer les hommes. Ces interventions font partie d'un engrenage qui, s'il va plus loin et s'il est intégré par les filles, leur donne la responsabilité des comportements débordants des hommes à leur égard, voire d'une éventuelle agression, comme nous l'avons vu avec la situation décrite par Baptiste. Le caractère provocant des jeunes filles envers les hommes se retrouve d'ailleurs dans le discours de plusieurs TS. Patrick explique ce qu'il observe : « Je veux dire de voir quand tu mets un décolleté que tu ne laisses pas insensible un homme. Toi, pour toi, tu te fais peut-être jolie mais il y a toute la séduction derrière que toi tu ne te rends pas compte à quatorze ou quinze ans ». Samuel aussi a l'impression que les jeunes filles sont dans la provocation : « Enfin du moment qu'elles sont réglées, il y a tout le pan de la sexualité qui devient d'un coup palpable, disons. Pour moi, c'est plus aussi un peu dans la provocation, [...] voir comment je réagis si elles évoquent des sujets, si elles utilisent certains termes ».

A nouveau, il existe un décalage entre le fait que les filles désirent se faire « jolies » et la réaction des TS qui veulent leur faire comprendre qu'elles seraient en fait dans une démarche de séduction ou de provocation envers les hommes. La provocation serait donc présente chez les filles, de manière consciente ou non, comme si elle était un attribut inné et inévitable.

En ce qui concerne les jeunes garçons, c'est au contraire plutôt une question de tester les limites, afin d'apprendre et non pour provoquer. Baptiste explique sa vision des comportements sexuels des garçons au centre de loisirs : « Un des gars était là avec, je pense que c'était sa copine, et puis je vois qu'elle est assise sur lui et puis direct il lui prend les nichons. Je suis resté là comme ça, je me suis dit bon ils sont ensemble... C'était un peu, comment dire, c'est maladroit tu vois. Je pense qu'ils savent pas vraiment comment s'y prendre. Ils ont un peu ces pulsions, puis ils savent pas comment s'y prendre et quand nous on voit ça on se dit mais purée c'est des gros bourrins, mais peut-être pas forcément, c'est peut être juste qu'ils ont pas l'expérience ». Il ajoute que la nature des comportements qu'il observe ne dépasse pas une certaine limite : « A part des attouchements maladroits on va dire, genre je te touche les nénés un peu brusquement, j'ai jamais rien eu. Si au bout d'un moment je vois que c'est trop, j'interviens ». Les jeunes garçons ont donc le droit d'agir sur leurs pulsions, afin de se rendre compte de ce dont ils ont envie et d'où se situent leurs limites, malgré leur « maladresse » et au détriment des filles, auprès de qui le TS ne vérifie pas comment ces comportements sont vécus. En outre, les filles sont beaucoup plus vite rendues attentives lorsqu'elles ont des comportements similaires, puisqu'ils sont jugés provocants.

Les jeunes sont conscient·e·s de ces différences et les attribuent d'ailleurs à la société en général, comme le montre cette affirmation de Tom : « Quand le garçon il fait l'amour, il est un dieu et puis

la meuf c'est une pute ». Chloé aussi pense que c'est partout et toujours comme ça que sont vu·e·s les filles et les garçons : « Moi je pense que ça a toujours été comme ça. Ça a toujours été les garçons qui font tout et les filles qui sont plus discrètes, qui sont plus gênées ». Ces assertions des jeunes montrent la même fatalité que dans le discours des TS, comme si ces inégalités de genre étaient inévitables, tellement elles sont ancrées dans les rapports sociaux.

En plus du travail effectué avec une maquilleuse, les filles ont assez rapidement un lien avec le milieu médical. Tout comme les professionnelles interrogées par Moulin (2007), Alicia explique que les ES dirigent les jeunes filles vers une gynécologue avec qui le foyer travaille : « Et puis après c'est vrai que, avec les filles on aiguille aussi chez la gynécologue, pour qu'elles puissent commencer aussi à avoir un suivi, sans forcément prendre la pilule tout de suite ou sans forcément avoir déjà un examen complet. Mais qu'il y ait déjà un premier lien dans la prévention aussi ». Cette gynécologue travaille depuis des années avec le foyer et peut répondre par mail aux nombreuses questions que peuvent se poser les filles, si besoin. Les garçons quant à eux, n'ont pas ce contact avec une personne de l'extérieur et du monde médical, comme l'explique Marina : « C'est vrai que chez les garçons, il y a pas de contrôle gynécologique. Il n'y a pas de... alors je pense que le lien au médical, il est pas tellement présent. Je ne le sens pas tellement présent chez les garçons, en lien avec la sexualité ». Lorsque nous lui demandons si ce lien au médical pourrait être perçu comme un manque de la part des garçons, elle nous répond qu'elle n'a pas le sentiment qu'il y ait un besoin de leur part.

Si les ES font appel à un·e médecin pour accompagner les filles, est-ce parce qu'ils et elles pensent que leur sexualité est plus complexe que celle des garçons et qu'elle requiert un avis médical ? C'est une possibilité, car nous remarquons que l'éducation sexuelle des garçons est vue comme simple, puisqu'elle peut être abordée au travers de l'humour et avec des explications relativement accessibles. Samuel explique à quoi se rapporte, selon lui, la sexualité des garçons : « Sa sexualité elle se limite quand même assez à la pénétration et peut-être à la masturbation, [...] vraiment au pénis et aux testicules et ça s'arrête à peu près là. Alors que la sexualité de la femme est autre que celle de l'homme et elle a peut-être besoin de plus d'attention et du coup ça pose plus de questions ». Il continue en expliquant que les femmes sont plus dans les sentiments, dans la sensibilité, dans la recherche d'amour : « Et puis c'est vrai que je pense que dans le cadre d'une vie de foyer, avec des jeunes au foyer, notamment des filles j'imagine, on est tous à la recherche d'amour, de reconnaissance, et c'est toutes, en tout cas sur notre groupe, des proies relativement faciles, je pense ».

Nous ne pensons pas que la sexualité des filles soit réellement plus complexe que celle des garçons. En revanche, ces témoignages semblent indiquer qu'elle est plus taboue et donc que ces ES préfèrent déléguer non seulement la « prévention » auprès des filles, mais aussi toute discussion sur ce sujet à un·e médecin. Or, la vision de ces TS sur les besoins des filles, ainsi que le lien qui est fait entre sexualité féminine et sentiments, contrairement à la sexualité masculine qui serait exclusivement génitale, montre qu'ici aussi les stéréotypes liés aux genres influencent de manière très forte l'accompagnement des jeunes par les TS.

Tout comme chez les ES, les ASC interrogé·e·s ont expliqué leur manière de travailler avec les jeunes et nous avons pu nous rendre compte qu'ils et elles ont parfois des difficultés à rester neutres lorsqu'ils et elles doivent aborder certaines thématiques avec une fille ou avec un garçon. Cette différence a surtout été relevée lorsque Baptiste nous a raconté son intervention face aux deux jeunes qui s'adonnaient à des « attouchements sexuels » lors d'une activité proposée par le

centre de loisir sur une fille. Baptiste, par la réponse qu'il a donné à cet acte, a été beaucoup moins indulgent envers la fille qu'envers les garçons puisqu'il n'a pas essayé de comprendre qui est fautif ou fautive, mais il pense savoir ce qu'il a vu et agit en ce sens.

Nous comprenons plus tard que les valeurs et les croyances genrées de Baptiste entrent en compte lorsqu'il interagit ou qu'il réagit à une situation avec des jeunes. En effet, pour ce dernier, c'est aux femmes de mettre les limites pour que les hommes puissent savoir jusqu'où ils peuvent aller : « Pour une fille, c'est de savoir jusqu'où elle peut aller pour connaître ses limites et puis nous aussi de savoir peut-être où est-ce qu'on va. Bon peut-être que l'homme a moins de limite (rires), mais de savoir jusqu'où on va se confronter à la personne pour savoir où est-ce que toi tu apprends à te maîtriser, [...] jusqu'où la femme elle met ses limites et jusqu'où toi tu te contrôles aussi pour pas agresser l'autre ». Cette image de la femme qui met les limites et l'homme qui doit savoir écouter les limites de cette dernière confirme la théorie de Bozon (2012), que nous avons vue au chapitre 5.5, qui décrit l'injonction pour les filles à contrôler, par l'entrée dans un couple, les comportements des garçons. Cela va aussi dans le sens de ce qu'ont expliqué les éducatrices, lors de l'interview. En effet, elles essaient d'apprendre aux jeunes filles à savoir se positionner et dire « non », et aux jeunes hommes à écouter le positionnement de ces dernières et donc respecter ce « non ».

Le deuxième discours marquant au sujet des différences que peuvent montrer les ASC face aux garçons ou aux filles est apparu lorsque nous avons abordé le scénario sur les transactions sexuelles. Les animatrices, comme l'animateur se dirigeraient beaucoup vers la fille, qui ne devrait pas donner un bisou en échange d'argent ou ne devrait pas donner d'argent en échange d'un bisou. Mais aucune intervention ne serait envisagée auprès des garçons. Voici ce que décrit Ariane : « Je lui dirais que ça ne se fait pas trop, il y a d'autre manière de régler un problème comme ça, enfin déjà il y a d'autres façons de régler un problème d'argent, il y a toujours des solutions et que ce n'est pas une solution d'aller presque dans de la prostitution ». Ariane expliquerait à la fille que ce n'est pas quelque chose qui doit se faire et mettrait cela en lien à de la prostitution, pour, peut-être, faire réagir la fille avec un terme qui est fort et que Baptiste utilise aussi lorsqu'il explique ce qu'il a compris de ce scénario : « Ah oui alors c'est pas vraiment de la prostitution, c'est comme si le mec se prostituait, c'est inversé ». Etant donné que c'est le garçon qui vend un acte contre de l'argent, ce ne serait pas de la prostitution. Sa définition de ce terme ne serait donc que féminine.

Toutefois, si les TS essaient de rendre les jeunes filles attentives aux effets qu'elles peuvent avoir sur les hommes, certain-e-s choisissent de se servir de ces relations basées sur la séduction, comme l'explique Baptiste : « Mais nous aussi on peut utiliser le charme pour arriver à nos fins, peut-être que, dans une relation éducative une fille qui te trouve séduisant ou beau, elle fera plus facilement ce que tu lui dis de faire s'il faut débarrasser des trucs ou tu vois... » Il y a là une certaine contradiction, entre le fait de souhaiter de la part des jeunes qu'elles se maquillent moins, qu'elles s'acceptent comme elles sont, plutôt « au naturel » et d'à la fois se servir de ces mêmes comportements, au sein de la relation entre ASC et jeune. De plus, alors que les TS essaient de rendre attentives les jeunes filles à leur « pouvoir de séduction », il semble problématique de s'en servir lorsque cela profite à l'ASC, car cela peut induire une contradiction dans le message que comprennent les jeunes.

Nous remarquons à nouveau que les représentations genrées des TS sont fortes en matière de sexualité, puisque les filles sont perçues comme provocatrices et les garçons simplement

maladroits. Les ASC interrogé·e·s ont par exemple peu le réflexe d'avoir des discussions et de faire réfléchir les garçons sur leurs comportements.

9.5 COMPORTEMENTS SEXUELS PERÇUS PAR LES PROFESSIONNEL·LE·S

Nous avons essayé de comprendre, à travers le récit des TS et des jeunes, ce qui creuse le fossé entre les approches professionnelles face aux filles ou aux garçons.

Patrick semble reconnaître une différence chez les filles dans l'approche à la sexualité, qui serait placée sous l'angle de la séduction : « Mais je me souviens qu'elles tendaient les perches pour recevoir les réponses d'un homme. Et je pense d'une figure paternelle sur ben qu'est-ce que c'est, déjà ce que dégage une fille sur un homme, l'effet que ça fait ». Ici, ce qui est perçu par Patrick, c'est l'impression que la responsabilité de la séduction repose sur le corps de la fille. Dans une vision hétéronormative de la réalité, il semble à l'ES que la jeune fille mette en scène son corps de façon séduisante pour obtenir des réponses de la part de ce dernier. C'est alors selon lui, à lui de sensibiliser la jeune à l'effet que cela produit chez un homme, afin de lui éviter de se construire une image de, comme nous l'avons vu au chapitre 5.5, « fille facile ». C'est donc à la jeune femme qu'incombe la responsabilité de ne pas provoquer une réponse malvenue de la part de l'homme, tout comme c'est à elle d'être responsable de la contraception, ainsi que de rendre les hommes stables dans un couple (Bozon, 2012). Patrick enchaîne ensuite sur l'approche des garçons qui est nettement plus virile : « Et le parallèle avec les garçons il est un peu différent parce que ben en tant qu'homme c'est plus une question de coq quoi. Le contact physique, ils viennent le chercher. Alors je ne veux pas dire que c'est sexuel quand ils demandent à se taper ou comme ça mais ils ont besoin de venir tâter les limites et voir à quoi ils ont affaire. Mais ça va aussi, enfin voilà la sexualité c'est d'abord se toucher, c'est la masturbation, c'est apprendre à se connaître, mais c'est aussi apprendre à connaître l'autre et eux ils le font, j'ai l'impression, à travers ce contact, quand ils disent bah allez on va se taper quoi. Il y a besoin de se sentir, il y a besoin de se toucher ».

Le besoin de contact physique attribué aux garçons donne à l'ES l'impression que la sexualité masculine passe par le toucher. Cela légitimise que les jeunes garçons expérimentent et apprennent à connaître la sexualité soit de manière individuelle, en se masturbant, soit à plusieurs, en se tapant les uns les autres. Ce dernier point pose question quant à l'association de la violence entre garçons et l'apprentissage de la sexualité. Au contraire, ce que l'ES décrit des jeunes filles correspond à un comportement où le toucher n'a pas sa place ; elles apprendraient la sexualité à travers les « réponses d'un homme ». Cela gomme la possibilité d'une sexualité féminine individuelle, puisqu'elle est seulement pensée en relation à un homme.

Marina aussi pense que l'approche des garçons est plus directe. Ils auraient des interrogations très sexuelles, très basiques sur le corps humain : « Ils sont fascinés par le pénis du voisin, du camarade. [...] Ils sont assez cash. [...] Ils sont passionnés, enfin je ne sais pas si ce terme est juste, mais en tout cas ils sont très très attirés par la pornographie. Je pense que ça c'est quelque chose qui cause des dégâts énormes. Ils sont passionnés par les seins des filles. La grosseur des seins est quelque chose qui les questionne beaucoup ».

L'idée que la sexualité des filles passe par la séduction, par l'effet qu'elles peuvent faire aux hommes, se retrouve lorsque Maëlle explique la nouvelle mode vestimentaire qui pousse les filles à être dans une posture très sexuée et à montrer leurs corps : « Tu sais ça fait quelques samedis soirs où il y a une équipe de jeunes qui viennent avec des crop-tops. Et quand tu commences un peu à discuter avec elles, "ah mais je suis une femme, les femmes ça s'habillent comme ça" tu vois,

donc je crois qu'il y a un attrait aussi autour de l'habit ». L'apparence, l'image que les filles peuvent renvoyer seraient très importantes pour elles, alors que les garçons seraient plus dans les phrases chocs pour tester les limites, pour amener des discussions. Voici de quoi témoigne Maëlle : « Moi j'ai un garçon avec qui j'ai bossé et en fait tout le long il me demandait si je mouillais, si je faisais des trucs comme ça quoi et il a quatorze ans, moi j'étais là "mais t'es sérieux ou quoi, qu'est-ce que tu me poses des questions comme ça" - "Ah mais t'façon madame on peut en parler, t'es une adulte toi". Je dis "oui mais pas toi" ». Maëlle ne désire pas entrer en discussion avec le jeune, pour différentes raisons et notamment le fait qu'il est jeune et que sa question est déplacée, mais aussi certainement parce qu'elle est gênée de la manière très directe dont le jeune s'adresse à elle. Baptiste explique cette façon de faire un peu brusque des garçons, de cette manière : « C'est maladroite tu vois. Ce n'est pas forcément, je pense qu'ils savent pas vraiment comment s'y prendre. Ils ont un peu ces pulsions puis ils ne savent pas comment s'y prendre ».

Si l'approche des TS est différente face aux comportements des filles ou des garçons, c'est aussi symptomatique de l'ensemble de la société. De fait, jusque dans la langue française, il existe des inégalités de traitement claires. Lorsque les jeunes (ou les adultes) ont des rapports sexuels, ou simplement une attitude sexuée, les réponses générales ne sont pas les mêmes selon les sexes, les garçons étant nettement moins malmenés, comme nous l'explique Zaïa : « Ouais, parce que je pense que les filles, des fois, ben elles peuvent se faire traiter de pute. Tandis que les garçons, il n'y a pas vraiment de terme pour les définir comme ça ». Le fait que cette jeune ne connaisse pas même un mot masculin qui correspondrait à celui de « pute », montre que les stéréotypes prennent beaucoup d'ampleur et impactent fortement non seulement les comportements vis-à-vis des hommes ou des femmes, mais aussi jusqu'au vocabulaire à disposition. Nous remarquons alors la difficulté que les femmes peuvent rencontrer à se faire respecter, puisque même la langue française ne donne pas aux jeunes la possibilité de s'exprimer de manière égale.

9.6 PRISE DE CONSCIENCE ET HÉTÉRONORMATIVITÉ OMNIPRÉSENTE

Lorsque nous avons abordé la question de l'hétéronormativité durant nos entretiens, nous nous sommes rendu compte que la connaissance des professionnel·le·s et des jeunes à ce sujet était vague. En effet, même si certain·e·s connaissaient déjà ce mot, la plupart l'entendait pour la première fois. De plus, il n'y en a qu'un, Baptiste, qui nous a répondu que l'hétéronormativité n'avait pas d'influence sur sa pratique, du fait de son « vécu ». Mais nous verrons par la suite, qu'entre le discours et la pratique il y a parfois un fossé.

Les autres professionnel·le·s, expliquent pour leur part qu'ils et elles voudraient travailler en ne faisant pas de différence, mais que cela reste ancré dans la société : « Moi je suis absolument conscient que dans la vie et dans la réalité des jeunes et dans notre réalité professionnelle, on part de ce principe-là » dit Samuel. Il est suivi par Alicia, qui explique que malgré son souhait de changer les choses, l'hétérosexualité « reste la norme » mais que cela « ne veut pas dire qu'il n'y a que ça. La norme oui, dans notre société, c'est un homme et une femme ensemble. Même si après effectivement ce qui est important c'est qu'être hors norme, ce n'est pas grave ». Face à la réalité d'une société hétéronormative, c'est donc selon elle son attitude envers les jeunes qui doit leur permettre de forger leur opinion et d'accepter que chacun·e puisse être hors de la norme.

Si, selon Alicia, ce n'est « pas grave » de ne pas correspondre à la norme, ça l'est quand même pour l'institution. Patrick explique que les ES ont vécu la situation d'un jeune qui avait osé s'affirmer en tant qu'homosexuel et que l'institution n'avait pas réussi à écouter : « C'est vrai que moi ça

m'attriste, parce que ça amène des stigmates et des comportements stigmatisants et puis la personne qui a le courage de dire "moi je suis différent de ce que vous croyez" –donc de cette hétéronormativité– ben je ne suis pas sûr que nous ayons la capacité aujourd'hui, d'accompagner ce courage-là. Et si on regarde quand même par expérience, le seul qui a fait ça, qu'on n'a pas su accompagner à temps, a quitté l'institution plus tôt ». Patrick remet en question la façon dont l'institution a accueilli l'homosexualité de ce jeune et se rend compte que le foyer n'a pas fait les démarches correctement. Il explique aussi que si une situation similaire devait se reproduire, il ne pense pas que le foyer serait en mesure, encore aujourd'hui, d'assumer et d'accompagner le jeune, contrairement à ce que nous dit Alicia, qui affirme qu'elle serait capable d'écouter le ou la jeune qui viendrait se confier à elle : « Se poser des questions c'est normal. Les jeunes sont en pleine construction. Dans mon discours à moi, elle a le droit d'être attirée par quelqu'un d'autre, de se poser des questions. Ça ne veut pas dire qu'elle est homosexuelle. Pis même si elle l'est, c'est égal. C'est pas ça qui est important, c'est la relation que tu mets en place, c'est le respect de l'autre, c'est que les deux soient dans la même ligne ». Elle ne poserait pas la question de savoir ce qui est normal ou non, mais essaierait d'avoir une discussion avec le ou la jeune concerné-e pour qu'il ou elle se sente le plus à l'aise possible.

A force d'avoir peur qu'il y ait des relations hétérosexuelles au sein du foyer, les ES en oublieraient presque que les jeunes ont besoin de construire leur identité à travers des expériences, qu'ils et elles feront alors entre personnes de même sexe, s'ils et elles n'ont pas la possibilité de découvrir le sexe opposé. Pourtant, même s'il est arrivé qu'un couple homosexuel se forme au sein du foyer, sans que personne ne s'en rende compte, les TS, comme les jeunes d'ailleurs, nous affirment tous et toutes qu'ils et elles sont en mesure de reconnaître une personne homosexuelle. Marina par exemple, explique que le fait de vivre avec les jeunes au quotidien induit de savoir lequel-le-s sont homosexuel-le-s : « Les garçons ici, on sait exactement qui est vraiment en recherche d'identité sexuelle, qui est simplement curieux, qui est dans la provoc...on les connaît ». Le risque, dans ce que dit Marina, est que cette impression de connaître les jeunes impacte forcément sa manière de travailler avec chaque personne, alors qu'elle ne vérifie pas son impression auprès des jeunes, en discutant par exemple avec eux et elles de leur orientation sexuelle. De plus, Alicia affirme ne pas « se mettre en travers » des jeunes de l'institution « s'ils sont amoureux et qu'ils finissent par se faire des câlins, dans une construction de relation ». Cependant, nous avons pu remarquer dans le discours de Patrick énoncé plus haut, que cette relation ne serait acceptée officiellement que si elle est hétérosexuelle.

Comme susmentionné, nous avons pu nous rendre compte qu'il peut parfois y avoir une grande différence entre le discours tenu et la pratique. Malgré les précautions des ES, nous remarquons tout de même deux exemples d'hétéronormativité dans leurs consignes. Tout d'abord, les jeunes n'ont pas le droit de montrer de l'affection, des câlins, des bisous entre deux personnes de sexes différents, en revanche les filles peuvent se prendre dans les bras sans que cela ne soit perçu comme de l'amour. En outre, les garçons ne peuvent se montrer de l'affection sans que cela soit sanctionné, puisque perçu comme une démonstration d'affection. On se trouve bien là dans une situation d'hétéronormativité qui pourrait produire de « l'hétérosexisme », au sens de Bastien Charlebois (chapitre 6). Toutefois, les ES se rendent compte des complications que peut engendrer cette perception des relations, comme l'explique Patrick : « La non-mixité, c'est que finalement, de laisser les mecs entre eux, ils découvrent quand même leur sexualité. Mais ils le font entre eux ». En effet, l'adolescence étant la période des premiers flirts, des premières expériences, comme

nous l'avons vu au chapitre 4, et les jeunes ne côtoyant que d'autres jeunes du même sexe, leurs premières expériences se font sans doute entre eux ou elles.

Le deuxième exemple est le suivant. Les éducatrices ont affirmé être conscientes de l'hétéronormativité et essaient de ne pas aborder les jeunes avec l'apriori qu'ils ou elles sont hétérosexuel·le·s. Les professionnel·le·s essaient en effet d'éviter la « présomption d'hétérosexualité » (Bastien Charlebois, 2011), que nous décrivions au chapitre 6, comme le montre Alicia : « Même dans notre discours à nous, quand on parle de poser la questions aux filles "vous avez un petit copain?" ben c'est pas la même chose que "vous êtes amoureuses?" parce que ça laisse l'ouverture aussi, et c'est des éléments auxquels j'essaie de faire attention ». Mais à travers leur discours tout au long de l'interview, nous avons pu remarquer que la pratique est un peu différente. Lorsque nous interrogeons Alicia sur le fait que les jeunes aient le droit d'être dans une même chambre, elle explique : « Qu'un garçon aille un moment dans la chambre d'une fille, mais la porte reste ouverte ». Lorsque nous lui demandons si cette règle est la même pour les filles, elle répond : « Les filles entre elles, non pas forcément. Il n'y a pas forcément cette exigence-là, parce qu'il y a aussi besoin d'un peu d'intimité... »

Si les filles ont droit à de l'intimité, à l'abri des regards, c'est bien parce que les ES ne pensent pas à la possibilité d'une relation homosexuelle entre les jeunes, alors que dès qu'un garçon est présent avec elles, le risque d'une relation hétérosexuelle est automatique et nécessite donc une intervention de la part des ES. Le fait que l'hétéronormativité soit omniprésente chez ces professionnel·le·s, qui en sont pourtant relativement conscient·e·s, nous indique qu'elle est très ancrée dans les pratiques et que cela demanderait un grand travail de remise en question autour de la perception qu'ont les TS de la sexualité des jeunes, afin de mettre en place des approches moins hétéronormées et plus inclusives.

9.7 HOMOSEXUALITÉ : CRAINTE ET RÉALITÉ

Les jeunes quant à eux et elles, ne connaissaient pas le mot hétéronormativité, mais expliquent, tout comme les professionnel·le·s, que la norme reste l'hétérosexualité, comme le montrent les propos de Noah : « C'est que l'homme il doit être avec la femme, mais après ça dérange pas s'il est avec un homme, mais... de base ça a toujours été comme ça ». Noah, tout comme beaucoup d'autres jeunes interrogé·e·s, trouve cela plutôt bizarre, mais accepte et ne rejetterait pas l'un·e de ses camarades s'il ou elle venait à lui annoncer son homosexualité : « Ben c'est chelou, mais c'est pas grave ». Par contre, même si les garçons sont indulgents, il ne faudrait pas qu'ils se fassent « embêter » ou « draguer » par cette personne, comme poursuit encore Noah : « Tant qu'il fait pas des trucs chelous sur nous », alors qu'Eric va plus loin : « Moi un gars il me touche la main, je le gifle ! », avant d'être repris par Manu : « Ah ! Plus jamais on se fait des checks alors ! »

L'homosexualité est probablement perçue comme « cheloue » puisque les jeunes ne sont pas habitués à ce que des garçons montrent des signes d'affection, contrairement aux filles. En effet, plusieurs d'entre eux évoquent le fait que les filles sont plus tactiles que les garçons. Eric explique que l'affection qu'il peut avoir avec des garçons est plus distante : « Mais genre, en fait chez les gars l'affection c'est plus une tape dans le dos ». Greg renchérit en expliquant la différence qu'il y a entre les filles et les garçons : « Les garçons ils se checkent, les filles se font la bise » et Manu approuve : « Ben les filles elles se font un câlin, nous on se fait un check ».

Sans pour autant réussir à expliquer d'où vient cette différence, Greg parvient quand même à exprimer le fait que c'est la norme de la société qui veut cela : « comme quand on rencontre des

gens de la famille, on serre la main aux garçons et on fait la bise aux filles ». Noah explique que cette norme influence la réaction des gens à certains comportements : « Genre deux filles qui se font un câlin, c'est bien vu, tandis que deux mecs qui se font un grand câlin dans la cour euh... direct on va mal les regarder ». Les jeunes sont conditionné-e-s par le fait que les garçons ne doivent pas montrer d'affection s'ils ne veulent pas être perçus comme homosexuels, comme l'explique Eric : « Moi je fais des câlins à des gars, je suis pas gay hein ! » Nous remarquons la crainte de paraître homosexuel s'il avoue faire des câlins à des camarades.

Ces comportements et réactions viennent d'une vision genrée de la réalité et de l'attribution, dans notre société occidentale, des qualités sentimentales, émotionnelles et affectives aux femmes, tandis que les hommes portent celles de la force, de la dureté et l'injonction à ne pas montrer d'émotion. Ainsi, comme mentionné au chapitre 6, ces jeunes tentent de correspondre à l'image sociétale de l'homme hétérosexuel et pour cela, rejettent violemment les comportements ou termes associés à l'homosexualité. C'est par exemple ce que nous remarquons chez Eric, qui a l'impression que l'homosexualité peut être une question de générations : « En fait, je pense que notre génération, on est beaucoup moins gays ! » Il nous semble que certain-e-s jeunes manquent de compréhension de ce qu'est l'homosexualité ou de ce que cela représente pour les personnes concernées.

En ce qui concerne l'orientation sexuelle, les moqueries fusent entre certain-e-s jeunes, même s'il n'y a aucun fait vérifié. Comme nous l'avons vu au chapitre 6 concernant l'ordre hétérosexuel, les insultes servent aux jeunes garçons à établir leur virilité et effacer toute possibilité d'être associé aux femmes ou aux homosexuels (CLAIR, 2012).

En conclusion, les pratiques genrées des TS montrent que ceux et celles-ci sont ancré-e-s dans une société qui elle-même régit presque tous les comportements des personnes selon la règle de l'hétéronormativité. Toutefois, certain-e-s TS démontrent une conscience à cette problématique et donc, une capacité à agir différemment dans la pratique professionnelle, que ce que les normes sociétales imposent. Cependant, ces actions sont souvent accompagnées de contradictions et donc de non-sens, comme lorsque les ES permettent à deux filles de se retrouver en chambre, porte fermée, alors que le même comportement est interdit chez les garçons. Chez les jeunes, le même constat est observé : si certain-e-s réalisent à quel point il existe deux poids, deux mesures pour les filles et les garçons et sont capables de dénoncer ces inégalités de traitements, leurs comportements ou les termes utilisés sont ensuite souvent contradictoires et bien influencés par des critères de genre. C'est donc un sujet qu'il conviendrait peut-être de traiter de manière plus approfondie, notamment dans la formation en travail social, afin de déceler les outils propres aux professions d'ES et d'ASC et qui permettent d'appréhender la réalité des jeunes d'une façon plus neutre.

9.8 SYNTHÈSE DE L'ANALYSE

En conclusion, nous pouvons affirmer que la théorie que nous avons utilisée en début de travail est juste et se vérifie grâce aux témoignages des jeunes et des TS. En effet, les différences de représentations de la sexualité, décrites par Moulin au chapitre 3, sont bien présentes dans les citations des interviewé-e-s. Les représentations genrées de la réalité influencent réellement la pratique des TS interrogé-e-s, ainsi que les comportements des jeunes, comme nous l'avons vu au chapitre 6, au travers de Bastien Charlebois et Clair. De plus, les comportements sexuels sont, comme décrit au chapitre 5.5 à travers les éléments théoriques de Bozon, valorisés par les TS lorsqu'en lien avec une relation amoureuse. Les connaissances des jeunes, notamment en matière de pornographie se vérifient auprès des interviewé-e-s : elles sont conséquentes et correspondent à ce que nous décrivions au chapitre 5.5 en lien avec les résultats de la recherche de Clair. Enfin, les TS manquent d'outils et leur pratique professionnelle, face à la sexualité des jeunes reste difficile à clarifier, comme nous le comprenions à travers le chapitre 3.2 et la théorie de Moulin.

Le fait de croiser les regards, tout au long de ce travail empirique, nous a permis de déceler des éléments très précieux et de les mettre en perspective. Au terme de cette analyse, nous désirons reprendre les points qui nous semblent les plus importants.

Tabou. Bien que la sexualité soit un sujet qui tende à se démocratiser, au vu de l'accès facilité à des informations et une sorte de banalisation des images à caractère sexuel sur internet, cela reste un sujet difficile à engager pour les TS, qui n'en parlent pas souvent aux jeunes, mais aussi pour les jeunes, qui ne s'adressent que rarement aux professionnel-le-s, comme le montrent les citations au chapitre 8.2. Dans ces situations, le cadre institutionnel n'est souvent pas un soutien et a plutôt tendance à renforcer le tabou, par exemple par les interdictions pour les jeunes d'avoir des relations sexuelles, ou même toute sorte de relations entre filles et garçons dans le foyer (chapitre 9.3.1) ou encore dans l'absolue liberté laissée aux jeunes, qui immobilise les ASC et empêche des interventions adaptées (chapitre 9.2).

Manque d'outils. Les ASC et les ES interviewé-e-s se retrouvent pareillement emprunté-e-s face aux jeunes et nous voyons que les TS ne sont pas certain-e-s de la manière de leur parler de sexualité. Les ES disent ne plus avoir autant de contrôle, ni de compréhension de ce que les jeunes voient et font sur internet (chapitre 8.5), tandis que les ASC manquent d'outils et délèguent les situations en lien avec la sexualité à un ES (chapitre 8.1). En ce qui concerne la pornographie, les TS sont perdu-e-s et ne connaissent pas les bases légales, ni ne savent comment accompagner les jeunes, car ils et elles sont tiraillé-e-s entre valeurs personnelles, cadre institutionnel et pratique professionnelle.

Valeurs. A cause de ce manque d'outils et pour pallier le manque de méthodologie professionnelle, les TS répondent aux demandes ou comportements des jeunes selon leurs valeurs personnelles, indépendamment de leur formation ou de leur sexe. Les jeunes peuvent alors recevoir des réponses différentes suivant vers qui ils et elles se tournent et être confronté-e-s à des pratiques inégalitaires et hétéronormatives (chapitre 9.3).

Education (in)égalitaire. Une telle pratique axée sur les valeurs personnelles nous questionne quelque peu, puisque nous pensons d'une part que la diversité des informations peut permettre aux jeunes de fonder leur esprit critique et de ne pas subir une représentation trop normative de la sexualité. Alors que d'autre part, l'accent mis sur les valeurs propres aux TS lorsqu'ils ou elles donnent des réponses et le peu de formation quant à la sexualité des jeunes freinent forcément la

mise en place d'une éducation sexuelle égalitaire. En effet, nous avons relevé et ce de manière notoire, que les jeunes, comme les TS ont une vision très genrée de la sexualité (chapitre 9). Cette vision favorise les stéréotypes, respectivement sur les jeunes filles et les jeunes garçons, participe à maintenir un double standard, souvent en défaveur des filles et contribue à la reproduction de la double morale sexuelle. Les jeunes filles sont considérées comme provocantes, tandis que les garçons sont vus comme maladroits et prompts à l'expérimentation (chapitre 9.4.2). De plus, la sexualité des jeunes filles est limitée à la reproduction et donc au risque de grossesse (chapitre 9.4). Si les droits sexuels ne sont pas bafoués, ils ne sont pas forcément mis en avant par les TS auprès des jeunes.

Émancipation de la sexualité féminine. Au fil des entretiens, nous remarquons un sujet qui demeure tabou : la sexualité féminine. Celle-ci est encore trop souvent tout simplement invisible aux yeux de beaucoup de gens. Il est très difficile de penser la femme désirante. Ainsi, lorsque nous avons par exemple abordé la question de la pornographie, plusieurs personnes nous ont répondu que les femmes n'ont pas besoin de stimulations ou que les pulsions des hommes sont plus fortes (chapitre 9.4). Nous pensons alors qu'il est important de mettre en avant une sexualité féminine épanouie et indépendante de la procréation. Cela permettrait un changement de paradigme autour de la sexualité, ainsi que plus d'égalité entre femmes et hommes en matière de sexualité. Cela dynamiserait le combat contre les stéréotypes qui font que les femmes sont encore souvent considérées comme des objets sexuels.

De plus, TS et jeunes attribuent aux jeunes filles des désirs d'amour et de sentiments et aux garçons presque uniquement ceux d'avoir des relations sexuelles. A travers les discussions autour de la pornographie, les TS montrent qu'ils et elles pensent que les garçons subissent leurs pulsions et se construisent une image biaisée des relations sexuelles, or les témoignages des jeunes prouvent que la réalité est bien plus nuancée que cela (chapitre 9). À travers les sujets autour du maquillage et de l'habillement des filles, nous remarquons chez les TS le sentiment que ces dernières sexualisent énormément leur corps. Cependant, les jeunes filles montrent qu'elles prennent en réalité de la liberté avec leur image corporelle, puisqu'elles laissent de côté les artifices, une fois que la séduction a eu lieu (chapitre 9.4.1). Nous pensons que cela doit être un des rôles des TS que de favoriser l'émancipation de la sexualité féminine, pour ne pas reproduire les rapports de domination et permettre l'autonomie et l'agentivité sexuelle des jeunes filles (chapitre 9.3.2).

Formation. Nous remarquons qu'il existe très peu de différences entre les pratiques des ES et des ASC interrogé·e·s, la différence majeure étant le cadre institutionnel. La formation des TS n'est donc pas déterminante pour leur pratique face aux questions de sexualité. Ces différentes observations nous questionnent quant à la formation que nous avons reçue. En effet, nous relevons une forte différence entre cette dernière et la réalité de la pratique, non seulement au travers des entretiens, mais aussi dans notre propre pratique professionnelle, à travers nos stages ou emplois. Nous avons nous-même axé notre formation à la HES autour des questions de sexualité, car nous avons un intérêt particulier pour ces dernières. Cependant, ce n'est pas le cas de la majorité des étudiant·e·s. Afin que chacun·e ait une pratique professionnelle adéquate à l'accompagnement de la sexualité des jeunes, nous pensons qu'il faudrait promouvoir l'intérêt que représentent les formations continues autour de ces thématiques, ainsi que sensibiliser les TS en formation à la nécessité d'être formé·e aux questions de sexualité, lorsque l'on travaille auprès de jeunes, mais aussi auprès de toute population. Les similitudes que nous avons observées entre ES

et ASC résident dans le fait que leur pratique diffère selon le genre des jeunes et qu'elle est influencée par leurs valeurs.

Jeunes. Nous remarquons que pour l'ensemble des jeunes, l'apparence est importante, afin de montrer que l'on prend soin de soi. Elle n'est cependant pas aussi capitale, que le pensent les TS (chapitre 9.4.1). Les ressources des jeunes en matière de sexualité sont pour toutes et tous à peu près les mêmes : internet, les pair·e·s et les parents, mais presque pas les TS (chapitre 8.5.1). Alors que du côté des professionnel·le·s, les ES pensent être des ressources, contrairement aux ASC. (chapitre 8.5).

Les nombreuses citations des jeunes ont été très riches et nous ont apporté des points de vue intéressants et variés sur les différentes thématiques abordées. De plus, les réactions des TS nous ont souvent montré que cela vaut la peine de creuser ce sujet. En effet, nous avons remarqué que d'aborder des sujets parfois nouveaux pour les TS, lors de ces entretiens, comme par exemple l'hétéronormativité, leur permettait de prendre le temps de se poser les questions et de formuler un avis. Nous avons plusieurs fois été confrontées à des TS qui nous disaient remettre leur pratique en question, en même temps qu'ils ou elles nous répondaient, car nous avions soulevé des éléments auxquels ils ou elles n'avaient pas encore réfléchi. Nous sommes donc convaincues, qu'il est important de continuer de proposer des Travaux de Bachelor sur les aspects de la sexualité en travail social. Poser la question de la pratique professionnelle face à la thématique de la sexualité permet de conceptualiser les éléments entrant en jeu et remettre en question les pratiques.

10 PARTIE CONCLUSIVE

Au terme de ce Travail de Bachelor, nous sommes satisfaites de pouvoir observer que les efforts fournis tout au long du processus de rédaction nous ont permis d'atteindre les différents objectifs que nous avions fixés. Nous avons alors décidé de scinder ce dernier chapitre en plusieurs parties, comprenant dans un premier temps les pistes d'actions que nous avons pu relever lors de nos différents entretiens et qu'il nous a paru intéressant de développer. Ensuite nous ferons l'évaluation des objectifs fixés pour ce travail. Enfin, nous effectuerons un bilan méthodologique, ainsi qu'un retour sur les difficultés que nous avons rencontrées lors de la réalisation de ce travail de recherche et nous terminerons par un bilan personnel et professionnel de chacune de nous.

10.1 EVALUATION DES OBJECTIFS ET BILAN MÉTHODOLOGIQUE

Arrivées au terme de l'analyse des entretiens, il nous semble avoir répondu de manière assez globale aux objectifs posés en début de processus. En ce qui concerne la comparaison entre les visions et perceptions de la sexualité des jeunes, nous pensons avoir montré le décalage existant sur les représentations de la sexualité entre professionnel·le·s et jeunes. Nous avons par exemple saisi certains aspects de ce décalage, les contradictions entre les dires des jeunes et ceux des TS, mais aussi les manques repérés chez les un·e·s ou les autres et des attentes non satisfaites chez les personnes. De même, nous avons pu récolter des informations concernant les valeurs entrant en jeu et qui favorisent ce décalage, telles que l'amour, le respect de soi ou le rôle de la famille. De plus, nous avons repéré quelques conséquences de la vision genrée qu'ont les jeunes et les TS de la réalité et donc en quoi elle influence la pratique professionnelle, mais aussi les comportements sexuels des jeunes. Nous avons pu mieux comprendre quelles sont les informations, en matière d'éducation en santé sexuelle par les TS, que retiennent les jeunes et qui leur parlent, puis quelles sont les autres sources d'informations que les jeunes favorisent. Ainsi, il nous a été possible d'envisager des outils –en plus de ceux que les TS nous ont indiqué utiliser– à disposition des TS pour répondre aux questions et besoins des jeunes.

Les regards croisés sur les thématiques que nous avons abordées ont favorisé une mise en perspective des informations et des éléments que nous obtenions des TS et des jeunes. Nous avons remarqué qu'il était plus facile pour les jeunes de s'exprimer lorsque d'autres partageaient la discussion avec eux ou elles. Nous avons par exemple dû mener un entretien avec une jeune fille seule, car les autres filles prévues pour l'entretien se sont désistées à la dernière minute ; la jeune fille restante a eu beaucoup de mal à donner des réponses construites, nous l'avons sentie très gênée de se retrouver seule face à nous. Finalement, l'utilisation des scénarios pour introduire les thématiques a permis aux jeunes de s'identifier aux situations et d'y répondre selon leur expérience personnelle, ce que les TS ont eu moins de facilité à faire.

De manière générale, nous sommes conscientes que l'environnement au sein des focus groupes a influencé les réponses des jeunes. Ce de manière positive, lorsqu'il a permis aux jeunes de libérer leur parole, grâce au soutien apporté par la présence d'ami·e·s, comme de manière plus contraignante, lorsque les jeunes présent·e·s étaient lié·e·s par des liens familiaux et donc peut-être moins libres de parler ouvertement.

10.2 PISTES D' ACTIONS CONCRÈTES

Lors de nos entretiens, nous avons demandé aux professionnel·le·s et aux jeunes, quel serait le meilleur moyen d'aborder la sexualité selon eux et elles. Nous avons alors obtenu plusieurs

réponses que nous avons jugées utiles de relever ici, afin d'apporter des pistes d'actions concrètes et ainsi terminer notre travail sur un élément qui pourrait favoriser la remise en question des lecteurs et lectrices. Nous commencerons alors par présenter les animations proposées par les professionnel·le·s et celles souhaitées par les jeunes, ensuite nous détaillerons quelques pistes que nous avons imaginées nous-mêmes, puis nous terminerons par des pistes d'action relevées dans nos différentes lectures.

De manière générale, les ASC souhaiteraient plutôt faire intervenir une personne extérieure, un·e professionnel·le des centres SIPE par exemple, afin d'animer une activité, plutôt que de la proposer eux ou elles-mêmes. Baptiste imaginait une conférence avec pour thème la sexualité, bien qu'il se rende compte du risque de n'intéresser que les parents et non les jeunes. Ariane et Maëlle, quant à elles, pensaient à des activités ludiques, telles qu'un jeu de société avec des cartes de questions sur la sexualité, ou alors un théâtre forum, afin de faire participer les jeunes. Maëlle se sentirait capable de mener seule cette activité avec les jeunes, l'ayant déjà réalisée durant sa formation.

Contrairement aux ASC, les ES avaient l'air de se sentir plus à l'aise d'animer eux ou elles-mêmes les activités. Une activité « détournée » par le biais d'une exposition de Titeuf (personnage apprécié des jeunes et qui propose régulièrement des BDs et des expositions en lien avec la sexualité), ou de films a été mentionnée, dans le but ensuite d'ouvrir une discussion. Patrick et Samuel ont également proposé un théâtre forum, tout comme un jeu de rôle, où les jeunes se mettraient à la place de personnages, afin de réfléchir de manière active à comment gérer les situations, ainsi que prendre conscience de ce qui peut être ressenti. Toutefois, les ES ont indiqué que les moments informels semblent être les plus propices à la discussion autour de la sexualité, comme l'a expliqué Marina : « Des fois, à des repas, on peut avoir des discussions qui sont hyper intéressantes. Ou des moments de partage, où je trouve que c'est riche et des fois c'est presque plus facile [...] ces temps-là quand ils sont imposés, ben c'est presque plus difficile à mettre en place. Alors que je trouve que c'est plus facile dans le spontané ». Les ASC n'ont pas mentionné s'ils et elles souhaitaient un groupe mixte ou non durant l'animation, mais les ES préféreraient que l'activité reste non-mixte puisque les jeunes n'ont, selon eux et elles, pas les mêmes questionnements : les garçons seraient essentiellement intéressés par des questions relatives à l'anatomie, alors que les filles auraient des questions plus complexes, notamment touchant aux relations ou à la séduction.

Les activités proposées par les jeunes se rapprochaient, pour la plupart, d'un groupe de parole ou d'un « cours », comme ils et elles en ont à l'école avec les centres SIPE et PROFA. Les jeunes interrogé·e·s au centre de loisir souhaiteraient une animation plus conventionnelle que celles imaginées par les ASC. Toutefois, ils et elles proposent de terminer une activité de type cours d'éducation sexuelle, sur une activité plus ludique, telle qu'un quizz, afin de savoir ce que les gens ont retenu. De plus, ils et elles souhaiteraient aborder des thèmes peut être pas assez développés jusqu'à maintenant et qui sont très actuels, tels que la prévention des maladies, la pornographie ou les *nudes*. Quant à la personne qui animerait l'activité, ils et elles préféreraient tous et toutes que ce soit une personne extérieure, puisque nous l'avons vu dans notre analyse, les jeunes ne se sentent pas assez proches des ASC du centre pour leur parler de sexualité. Les jeunes ont par ailleurs trouvé que nos scénarios étaient très intéressants et permettaient de bien lancer une thématique. Cela nous confirme que cette méthode pourrait être réutilisée auprès des jeunes. Quant au sexe du ou de la professionnel·le qui serait chargé·e de l'animation, les jeunes du centre

ne sont pas unanimes. Certain·e·s seraient plus à l'aise avec une femme, tandis que les autres pensent qu'il faut que le groupe soit non mixte et ainsi que le ou la professionnel·le corresponde au sexe du groupe dans lequel il ou elle intervient.

Au foyer, les jeunes souhaiteraient également participer à une activité telle qu'un groupe de parole. Ce dernier devrait être non mixte, afin d'éviter la gêne des participant·e·s, cependant ils et elles semblaient préférer l'intervention d'une femme (ES ou professionnelle du SIPE / PROFA), puisque cette dernière connaîtrait, selon eux et elles, assez bien le sexe féminin et le sexe masculin pour intervenir sur les deux groupes, contrairement à un homme, qui ne connaîtrait que ce qui touche aux hommes. De plus, les jeunes ne seraient pas contre le fait qu'un·e ES du foyer anime l'activité, puisqu'ils et elles pensent que les ES pourraient alors intervenir en cas de problèmes liés à la discipline ou surgissant suite à l'activité, lors de la vie commune au foyer. Les thèmes abordés seraient les mêmes que pour les jeunes du centre de loisir.

Nous avons mentionné plus haut le fait que nous pensons que la formation HES en travail social ne traite pas de façon assez importante la question des aspects sexuels dans la pratique des métiers sociaux. C'est dans ce sens que va la piste d'action suivante : repenser les semestres faisant partie du « tronc commun » de la formation et y intégrer un module introduisant la question de la sexualité. De plus, comme cette question est, nous l'avons vu, très liée aux valeurs personnelles des TS, nous pensons qu'elle pourrait être abordée lors du premier semestre, lorsque sont abordés les aspects personnels des étudiant·e·s, notamment dans le module traitant de l'orientation de sa propre formation. Nous pensons alors qu'il pourrait être intéressant de faire intervenir des jeunes fréquentant des structures sociales, ainsi que des professionnel·le·s des centres SIPE et PROFA afin qu'ils et elles puissent témoigner de leurs expériences en matière de sexualité. Le module traitant des situations et processus sociaux et notamment des constructions sociales, de sociologie et psychosociale pourrait également permettre d'aborder la question de la construction sociale de la sexualité. Finalement, le module traitant de la pensée critique face aux idées, aux savoirs et à l'action pourrait proposer qu'un de ses séminaires porte sur la sexualité, afin de sensibiliser les étudiant·e·s à l'intérêt de se positionner en tant que professionnel·le sur ce sujet.

Le dernier semestre de la formation, étant le seul spécifique à chaque orientation –assistantat social, éducation sociale ou animation socioculturelle–, il y a des cours que les ES ont eu au sujet de la sexualité, que nous pensons que les ASC devraient également pouvoir suivre. En effet, nous pensons que si ces cours n'ont été dispensés qu'aux ES, c'est parce que la HES part du principe que la sexualité est une affaire privée et que les ES, travaillant au quotidien avec les usagers et usagères sont donc plus à même de traiter. Or, nous pensons que l'ensemble des TS devraient être capables d'accompagner les bénéficiaires dans leurs questionnements. Cependant, même si ces cours ont traité de sexualité, il a été essentiellement question de personnes en situation de handicap. Nous pensons alors que ces cours pourraient traiter plus généralement de la sexualité, que ce soit des jeunes, des personnes en situation de handicap ou de personnes âgées par exemple. Ces cours pourraient également proposer des outils aux étudiant·e·s, tels que le programme de prévention « sortir ensemble et se respecter »¹³, qui est destiné à prévenir les comportements abusifs et à

¹³ <https://www.sesr.ch>

promouvoir des relations respectueuses entre jeunes, ou inciter les étudiant·e·s à aller visiter le site CIAO.ch¹⁴ afin qu'ils et elles puissent comprendre quelles sont les préoccupations des jeunes. De plus, comme nous l'avons susmentionné, les professionnel·le·s sont en manque d'outils afin d'aborder les droits et devoirs de chacun·e en matière de sexualité. Patrick a alors proposé une idée intéressante : « Déjà je trouve qu'une brochure sur les aspects légaux, qui pourrait donner une base de conversation quotidienne, ce serait pas mal ». Cette brochure permettrait tout d'abord aux ASC et aux ES d'être compétent·e·s en matière de lois, lorsque des situations le demandent et qu'il faut réagir au plus urgent. Elle pourrait également leur offrir un nouvel angle d'approche pour sensibiliser les jeunes notamment aux risques encourus lorsque quelqu'un·e s'adonne à de la consommation ou possession de pornographie infantile. De plus, une telle brochure présente dans le centre ou dans le foyer permettrait aussi aux jeunes de s'informer de manière autonome et d'avoir un autre regard sur des problématiques telles que le sexting. Nous pensons alors qu'il serait judicieux qu'une partie de notre formation s'intéresse aux aspects légaux de la sexualité, afin que chaque étudiant·e puisse sortir de la formation en ayant quelques notions de bases à ce sujet.

Finalement, voici quelques pistes, tirées de la littérature. Comme l'explique Bozon : « L'anxiété à l'égard de la sexualité, notamment des jeunes, est liée à la perte d'influence des institutions encadrantes de la sexualité, à la fin du contrôle adulte direct sur la vie des adolescents, ainsi qu'à la diffusion de nouvelles technologies d'information et de communication, que les adultes maîtrisent moins que les jeunes (Internet et les sites de rencontres apparaissent dans les années 2000) » (Bozon M., 2012, p. 33). Cette notion de perte de contrôle face à la technologie et à ce que les jeunes en font est en effet quelque chose que nous ont confié les TS, lors des entretiens. Au vu de l'importance de ces médias dans le quotidien des jeunes, nous pensons qu'il y a là réellement un terrain à explorer en ce qui concerne la prévention, l'éducation et l'accompagnement des jeunes sur les thématiques liées à la sexualité.

Pour faire face à cette perte de maîtrise des institutions et des adultes en général, Jehel propose plusieurs solutions, telles que l'élévation de l'âge d'inscription aux réseaux sociaux, mais également, que les plus jeunes soient mieux accompagné·e·s lorsqu'ils ou elles surfent sur internet, afin qu'ils et elles apprennent les risques qu'ils et elles peuvent rencontrer (Jehel, 2018). Ces deux idées, si elles ne sont pas mauvaises, nous paraissent toutefois difficiles à réaliser, car elles ne dépendent pas directement ni uniquement des compétences des TS. En ce qui concerne l'âge d'inscription aux réseaux sociaux, c'est en plus une solution bien illusoire, puisque comme l'ont exprimé les jeunes, chacun·e peut prétendre être plus âgé·e et utiliser ces applications, comme chacun·e peut surfer sur des sites pornographiques, sans réel contrôle de l'âge. Concernant un meilleur accompagnement des jeunes lorsqu'ils et elles sont sur internet, il nous semble aussi que ce soit difficile. En effet, si les TS peuvent accompagner les jeunes à certains moments, ils et elles ne peuvent pas avoir un regard constant sur l'activité des jeunes sur leur téléphone portable. Par contre, un large travail d'information sur les médias et l'utilisation que peuvent en faire les jeunes, pourrait aider parents et TS à mesurer la nature des contenus qui sont visionnés et ainsi rejoindre les jeunes sur leur terrain d'information, pour les y accompagner et les aider à en éviter les pièges. Pour ce faire, Jehel note que les jeunes souhaitent que les parents

¹⁴ Site suisse d'information, d'aide et d'échanges pour les jeunes (cf. références)

et l'école soient mieux informé·e·s sur les technologies et qu'ils s'en préoccupent plus et plus tôt. Toujours d'après Jehel, certain·e·s adolescent·e·s plus âgé·e·s seraient prêt·e·s à participer à ces solutions en animant des actions de sensibilisation auprès des plus jeunes et souhaiteraient également avoir accès, à l'école, à des livres sur la sexualité qu'ils et elles pourraient emprunter anonymement (Jehel, 2018).

Les TS pourraient donc imaginer des petites formations, portant sur l'égalité et la liberté sexuelle, pour les jeunes avec qui ils et elles travaillent et qui s'intéressent à ces thématiques, afin que ces jeunes puissent accompagner leurs camarades. Nous imaginons qu'une prévention faite par les pair·e·s pourraient se montrer plus efficace que l'éducation donnée par les professionnel·le·s.

10.3 BILAN PERSONNEL ET PROFESSIONNEL

10.3.1 Noémie

D'un point de vue personnel, mon fort intérêt pour les thématiques du genre et de la sexualité dans le travail social m'a accompagné durant l'ensemble de la formation à la HES·SO. J'ai, au travers de plusieurs modules, pu approfondir mes connaissances et travailler ma réflexion sur différents éléments de ces thématiques. Ce Travail de Bachelor fut comme le point d'orgue de ma formation et j'en suis très contente. Lors des entretiens, notamment ceux auprès des jeunes, j'ai eu le sentiment que c'était un grand privilège de pouvoir obtenir ces témoignages en direct. Nous avons d'ailleurs récolté quelques perles, quelques citations très imagées et parlantes pour l'analyse.

Maintenant la formation en travail social terminée, j'ai envie, autant que cela est possible, de la faire évoluer, notamment en lui permettant de traiter la question du tabou, du genre ou de l'hétéronormativité dans l'approche des TS. C'est aussi dans ce sens que vont nos pistes de réflexion.

D'un point de vue professionnel, j'ai acquis des compétences techniques en matière de recherche et d'analyse. Les lectures théoriques m'ont permis d'élargir ma perception de la réalité touchant aux thématiques traitées et d'effectuer quelques remises en question, notamment sur comment la théorie peut être mise au service de la pratique. Si le travail à deux sur un même mémoire aurait pu imposer quelques freins, par exemple logistiques, cela n'a été que très peu le cas et nous sommes parvenues à collaborer de manière efficace et enrichissante. Je pense que cela nous a permis d'aller plus loin, notamment en ce qui concerne les entretiens. De plus, nous avons constamment la possibilité de confronter nos regards ou nos impressions, ce qui a permis à mon avis de favoriser la réflexion.

10.3.2 Sandrine

Ce travail a été une expérience très enrichissante pour moi, tant au niveau personnel que professionnel. Depuis le début de ma formation à l'HETS, la sexualité est un sujet qui me questionne et que j'ai souhaité approfondir. Par chance, nous avons eu l'opportunité de choisir des modules ou des cours en fonction de nos envies ou besoins et c'est évidemment ce que j'ai fait. Ce cursus personnalisé m'a permis d'acquérir de nombreuses compétences que j'ai pu mettre en pratique lors de mes stages, durant mon emploi ou lors de la rédaction de ce travail.

Grâce à ma formation et à ce travail de Bachelor, je peux aujourd'hui être plus attentive à cette question de sexualité ou de genre dans ma posture professionnelle et cela ne peut être qu'un atout pour mon avenir professionnel et personnel.

En plus de développer des compétences en lien avec la sexualité, ce travail m'a permis de développer mon sens critique face à toutes les informations que je pouvais recueillir et je me suis passablement remise en question, spécialement lorsque nous avons abordé le sujet de l'hétéronormativité.

Les entretiens que nous avons réalisés avec les professionnel-le-s, comme avec les jeunes ont été très intéressants, que ce soit d'un point de vue professionnel ou personnel. En effet, j'ai été surprise de voir à quel point ces personnes que nous ne connaissions pas, nous ont donné leur confiance en nous dévoilant une part de leur intimité.

De plus, le binôme que j'ai formé avec Noémie s'est très bien passé. Malgré les craintes puisque nous ne nous connaissions pas, nous avons su nous coordonner afin de collaborer de la meilleure des manières. Etant à Genève, il a fallu nous organiser pour nous rencontrer en cas de besoin, mais également être méthodiques, afin de répartir les tâches le plus adéquatement possible et ne pas être itératives dans notre travail.

Je pense qu'avoir effectué ce travail à deux a été une force puisque cela nous a permis d'apporter un regard différent à l'autre. De plus, Noémie a été un réel soutien durant toute cette période. Elle était là durant mes moments de doutes et je la remercie pour cela.

Je suis très satisfaite du chemin parcouru pour arriver à la fin de notre travail et j'espère qu'il pourra amener au moins autant de découvertes que ce qu'il m'a apporté et que les lecteurs et lectrices l'apprécieront autant que j'ai apprécié apprendre durant toute la rédaction.

11 RÉFÉRENCES

- ADMIN (consulté le 13.08.18), « Code pénal suisse du 21 décembre 1937. Art.197 4: Pornographie », *Admin*, URL : <https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/19370083/index.html>
- ANZIEU D. & MARTIN J.-Y. (2007), *La dynamique des groupes restreints*, Paris : PUF
- AUDE A. & MATTHIESEN S. (DIR) (2012), « Mädchen und Selbstbefriedigung. Geschlechterunterschiede in Verbreitung, Frequenz und Einstellungen zur Masturbation » *Forum Sexualaufklärung und Familienplanung*, URL : <https://www.forum.sexualaufklaerung.de/index.php?docid=1545>
- BAJOS N. & BOZON M. (2008), *Enquête sur la sexualité en France: Pratiques, genre et santé*. Paris: La Découverte
- BASTIEN CHARLEBOIS J. (2011), « Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité », *Erudit*, 17, n°1, p. 112-149, DOI : 10.7202/1005235ar
- BIZOUARD P., & DUVERGER P. (2008), « Sexualité normale et ses troubles chez l'enfant et l'adolescent », *Facultés de Médecine de Toulouse*, URL : <http://medecine.ups-tlse.fr/dcem3/module03/18.%20SEXUALITE%203-40.pdf>
- BOURDIEU P. (1982), « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°43, pp. 58-63
- BOZON M. (février 2004), « La nouvelle normativité des conduites sexuelles, ou la difficulté de mettre en cohérence les expériences intimes », *INED*, URL : http://www.pasa.cl/wp-content/uploads/2011/08/La_Nouvelle_Normativite_des_Conduites_Sexuelles_Bozon_Michel.doc
- BOZON M., « Préface », in : VERONIQUE B., REVENIN R., YVOREL J.-J. (2010), *Les jeunes et la sexualité. Initiations, interdits, identités (XIX^e-XXI^e siècle)*, Autrement, p.416
- BOZON M. (2012), « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes. Le garçon sans frein et la fille responsable », *Agora débats/jeunesses*, 1, n°60, p. 121-134
- CFEJ (2009), *La sexualité des jeunes au fil du temps. Evolution, influences et perspectives*, Berne: CFEJ
- CIAO (consulté le 18.08.2018), « Site d'information, d'aide et d'échanges pour les jeunes », *CIAO*, URL : <http://www.ciao.ch/f/>
- CLAIR I. (2008), *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Armand Colin, p. 303
- CLAIR I. (2012), « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, 1, n°60, p. 67-78
- CLOUTIER R., & DRAPEAU S. (2008), *Psychologie de l'adolescence*, Montréal: Gaëtan Morin
- « Convention sur la cybercriminalité » (consulté le 01.11.17), *Admin*, URL : <https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/20100537/index.html>

- DUPRAS A. (2007), « Eduquer à la "citoyenneté sexuelle" », *Désinsulariser le handicap*, Toulouse : ERES, p. 91-99
- ECKER D. (2005), *Sexualität und Partnerschaft im Lebenszyklus*. Munich: Kösel-Verlag
- FREIRE P. (1983), *Pédagogie des opprimés; suivi de Conscientisation et révolution*. Paris: La Découverte/Maspero
- GEISER L. (janvier 2012), «Medien- und Pornographiekonsum von Jugendlichen in Stadt und Kanton Zürich», *Lust und Frust*, URL : https://www.lustundfrust.ch/pdf/Fachtexte_Abschlussbericht_der_Befragung_Medien_und_Pornografiekonsum.pdf
- GIAMI A. (2002), « Sexual health: the emergence, development, and diversity of a concept », *Annual review of sex research*, 13, n°1, p. 1-35
- GRAVILLON I. (2018), Liaisons dangereuses, *L'école des parents*, 1, n°626, p. 32-38
- HAIM A. (1969), *Les suicides d'adolescents*, Paris : Payot
- HARDY G. (2012), *S'il te plaît, ne m'aide pas ! L'aide sous injonction administrative ou judiciaire*, Toulouse : ERES, p.192
- HEIMGARTNER P. & LIBOIS J. (consulté le 14.07.17), « L'accueil libre, une pratique fondamentale en travail social, peu définie, peu nommée et peu reconnue », *ANIM*, URL : http://www.anim.ch/pxo3_02/pxo_content/medias/article_joelle_libois_sur_accueil_libre.pdf
- HERVIEU-WANE F. (juillet 2012), « Les nouveaux rites de passage, une transmission expérientielle », *HAL archives-ouvertes*, URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00802654/document>
- HETS-FR (consulté le 17.10.17), « Education sociale », *HETS-FR*, URL : <http://www.hets-fr.ch/fr/formation-initiale/bachelor/education-sociale>
- HINDUJA S. & PATCHIN J. (juillet 2018), « Teen Sexting. A brief guide for educators and parents », *Cyberbullying*, URL: <https://cyberbullying.org/sexting-research-summary.pdf>
- HUERRE P. & LAURU D. (2001), *Les professionnels face à la sexualité des adolescents : Les institutions à l'épreuve*, Toulouse : ERES
- IPPF (consulté le 17.05.17), « Déclaration des droits sexuels de l'IPPF », *IPPF*, URL : http://www.ippf.org/sites/default/files/ippf_sexual_rights_declaration_french.pdf
- JEHEL S. (2018), « Se construire avec ... ou sans », *L'école des parents*, 626, p. 39-41
- JEUNES ET MEDIAS (consulté le 18.10.17), « La pornographie sur internet et sur les mobiles », *Jeunes et médias*, URL : <http://www.jeunesetmedias.ch/fr/opportunites-et-risques/risques/pornographie.html>
- JOUBERT C. & STERNE S. (2013), *Déshabillez-moi, psychanalyse des comportements vestimentaires*, Paris : Fayard
- LANG M.-E. (2011), « L'"agentivité sexuelle" des adolescentes et des jeunes femmes : une définition », *Recherches féministes*, 24, n°2, p. 189-209

- MOULIN P. (2007), « La construction de la sexualité chez les professionnels de santé et du travail social ou la normalisation des conduites profanes », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 4, n°2, p. 59-88
- OMS (consulté le 26.04.17), « Santé sexuelle », OMS, URL : http://www.who.int/topics/sexual_health/fr/
- PIERARD A. (mai 2013), « Vivre l'adolescence, le rôle des parents », *UFAPEC*, URL : <http://www.ufapec.be/files/files/analyses/2013/0913-ado-et-parents.pdf>
- PROFA (consulté le 19.10.17), « Fondation PROFA », *PROFA*, URL : <https://www.profa.ch/fr/fondation/presentation-0-5>
- PSC (consulté le 15.10.17), « Pornographie illégale », *SKPPSC*, URL : <https://www.skppsc.ch/fr/sujets/abus-sexuel/pornographie-illegale/>
- QUINODOZ J.-M. (2004), « Trois essais sur la théorie sexuelle, S. Freud (1905d) », *Lire Freud. Découverte chronologique de l'œuvre de Freud*, Paris: Presses Universitaires de France, p. 77-84
- REYMOND-RIVIER B. (1997), *Le développement social de l'enfant et de l'adolescent*, France : Pierre Mardaga, 13^{ème} édition
- RTS (consulté le 03.08.18), « Une étude décortique les transactions sexuelles entre ados », *RTS*, URL : <https://www.rts.ch/play/tv/19h30/video/fr-une-etude-decortique-les-transactions-sexuelles-entre-ados?id=8901546&station=a9e7621504c6959e35c3ecbe7f6bed0446cdf8da>
- SANTE-SEXUELLE SUISSE a (consulté le 07.05.17), « Droit à l'éducation sexuelle », *SANTE-SEXUELLE Suisse*, URL : <https://www.sante-sexuelle.ch/fr/nos-activites/droits-sexuels/droit-education-sexuelle/>
- SANTE-SEXUELLE SUISSE b (consulté le 07.05.17), « Droits sexuels », *SANTE-SEXUELLE Suisse*, URL : <https://www.sante-sexuelle.ch/fr/nos-activites/droits-sexuels/>
- SANTE-SEXUELLE SUISSE c (consulté le 19.06.17), « Nos activités », *SANTE-SEXUELLE Suisse*, URL : <https://www.sante-sexuelle.ch/fr/>
- SECTEUR A (2012), « Charte valaisanne de l'animation socioculturelle », *AVALTS*, URL : http://www.avalts.ch/doc/secteura_charte.pdf
- SIPE (2016), « Statuts de la fédération valaisanne des centres SIPE », *SIPE*, URL : http://www.sipe-vs.ch/images/fr/documents/media_350405.pdf
- SIPE (consulté le 20.08.17), « Education en santé sexuelle », *SIPE*, URL : http://www.sipe-vs.ch/fr/index.cfm?page=activites/es_accueil.cfm
- SPORKEN P. (1974), *Geistig Behinderte, Erotik und Sexualität*, Düsseldorf: Patmos-Verlag
- STORRIE T. (2015), « Pour une formation interprofessionnelle englobant la santé et les services sociaux. Quelques leçons du Royaume-Uni », *Pensée plurielle*, 39, N°2, p. 51-61
- WAS (consulté le 26.04.17), « Déclaration des droits sexuels », *worldsexology*, URL : <http://www.worldsexology.org/wp-content/uploads/2013/08/DSR-French.pdf>

12 ANNEXES

A) ARTICLE 8 DE LA DÉCLARATION DES DROITS SEXUELS DE L'IPPF : LE DROIT À L'ÉDUCATION ET À L'INFORMATION

Toute personne, sans discrimination aucune, a droit à l'éducation et à l'information nécessaires et utiles à l'exercice de sa citoyenneté dans les sphères privées, publiques et politiques.

Toute personne a droit à une éducation visant à éliminer la stigmatisation et la discrimination et promouvant le développement des jeunes en tant qu'acteurs informés, à même d'assumer la responsabilité de leur vie et de participer à la détermination des politiques de santé sexuelle et d'éducation à la sexualité.

Toute personne, et en particulier s'il s'agit d'un jeune, a le droit d'apporter sa contribution à des programmes complets d'éducation à la sexualité et à des politiques relatives à la sexualité.

Toute personne a droit à des moyens lui permettant de développer des compétences afin de négocier des relations plus fortes et plus équitables.

Toute personne, sans considération de frontières, doit avoir accès à des informations traditionnelles et non traditionnelles, sans restriction de support, qui valorisent la sexualité, les droits sexuels et la santé sexuelle ; les jeunes, en particulier, doivent [avoir] accès à une information sur les relations sexuelles et à des modes de vie qui ne se conforment pas aux stéréotypes liés au genre.

Toute personne doit avoir accès à une information sur la sexualité au sein de sa communauté, à l'école comme auprès des professionnels de la santé ; cette information lui sera livrée dans un langage compréhensible. Elle comprendra aussi des renseignements sur les moyens de veiller à sa santé sexuelle et reproductive, sur la prise de décisions lorsqu'il s'agit du quand, comment et avec qui avoir des rapports sexuels et des renseignements sur le moment où le comportement sexuel devient reproductif.

Toute personne a droit à une éducation et à une information suffisante garantissant que les décisions qu'elle prend en égard à sa santé sexuelle et reproductive sont prises avec son consentement libre et [en étant] informé. (IPPF, 2017)

B) SCÉNARIOS POUR LES ENTRETIENS AVEC JEUNES ET TS

Scénario 1 filles

Samedi soir, Lucie passe la soirée chez une copine, Amandine. Elles cuisinent des cupcakes, jouent à la console. Il est tard et les parents d'Amandine leur demandent d'aller se coucher. Les parents demandent à Lucie si c'est ok qu'elle partage le lit d'Amandine pour la nuit ou si elle veut son propre matelas. Lucie accepte de dormir à côté d'Amandine. Amandine se change devant Lucie et celle-ci est un peu gênée. Elle regarde Amandine se changer, la trouve jolie et se demande ce que ça ferait de lui tenir la main. Amandine se retourne et croise le regard de Lucie, qui détourne les yeux et se couche sans même se changer. Lucie a de la peine à s'endormir, elle se pose des questions, elle sent la présence d'Amandine qui dort à côté d'elle, elle a envie de lui faire des câlins. Lundi elle aimerait partager ses pensées avec quelqu'un, mais elle a peur que ses autres copines ne comprennent pas, la rejettent ou pire, lancent une rumeur.

Scénario 1 garçons

Samedi soir, Lucien passe la soirée chez un copain, Armand. Ils cuisinent des cupcakes et jouent à la console. Il est tard et les parents d'Armand leur demandent d'aller se coucher. Les parents demandent à Lucien si c'est ok qu'il partage le lit d'Armand pour la nuit ou s'il veut son propre matelas. Lucien accepte de dormir à côté d'Armand. Armand se change devant Lucien et celui-ci est un peu gêné. Il regarde Armand se changer, le trouve beau et se demande ce que ça ferait de lui tenir la main. Armand se retourne et croise le regard de Lucien, qui détourne les yeux et se couche sans même se changer. Lucien a de la peine à s'endormir, il se pose des questions, il sent la présence d'Armand qui dort à côté de lui, il a envie de lui faire des câlins. Lundi il aimerait partager ses pensées avec quelqu'un, mais il a peur que ses autres copains ne comprennent pas, le rejettent ou pire, lancent une rumeur.

Scénario 2 filles

Vendredi soir, Sarah, 15 ans, rejoint ses copines dans la cour. Elles se retrouvent là entre filles presque toutes les semaines. Quand elle arrive, Marie, 14 ans, est en train de montrer une vidéo au groupe. Elle tient son natel dans la main et tout le monde regarde l'écran. On y voit de très près une femme et un homme en train de coucher ensemble. Sarah se rend compte que c'est une vidéo pornographique. Marie rigole beaucoup et dit qu'elle connaît des garçons de sa classe qui font ça en vrai. Elle dit que si elle envoie une photo de ses seins à Karim, il répond avec une photo de son sexe. A 21h00 Sarah rentre chez elle et monte dans sa chambre, elle repense à la vidéo. Avant de se coucher elle regarde son natel et voit qu'elle a reçu un message sur le groupe whatsapp de ses copines. Marie a partagé la photo de Karim, reçue ce soir. Sarah est gênée et ne sait pas quoi faire. Si elle montre cette photo à ses parents elle risque d'être privée de sortie, et ça va faire des histoires.

Scénario 2 garçons

Vendredi soir, Ludovic, 15 ans, rejoint ses copains dans la cour. Ils se retrouvent là entre garçons presque toutes les semaines. Quand il arrive, Martin, 14 ans, est en train de montrer une vidéo au groupe. Il tient son natel dans la main et tout le monde regarde l'écran. On y voit de très près une femme et un homme en train de faire l'amour. Ludovic se rend compte que c'est une vidéo

pornographique. Martin rigole beaucoup et dit qu'il connaît des filles de sa classe qui font ça en vrai. Il dit que s'il envoie une photo de son sexe à Camille, elle répond avec une photo de ses seins. A 21h00 Ludovic rentre chez lui et monte dans sa chambre, il repense à la vidéo. Avant de se coucher il regarde son natel et voit qu'il a reçu un message sur le groupe whatsapp de ses copains. Martin a partagé la photo de Camille, reçue ce soir. Ludovic est gêné et ne sait pas quoi faire. S'il montre cette photo à ses parents il risque d'être privé de sortie, et ça va faire des histoires.

Scénario 3 filles

Marc enlace sa petite copine Marion et veut lui faire un bisou, elle répond en rigolant « non ! Je viens de mettre du fond de teint ».

Scénario 3 garçons

Marion enlace son petit copain Marc et veut lui faire un bisou, il répond en rigolant « non ! Je viens de me coiffer ».

Scénario 4 filles

Valentine a perdu un pari contre Lara. Elles avaient parié 10.- et Valentine doit les donner à sa pote dans les jours qui viennent. Seulement, elle a déjà dépensé tout son argent de poche du mois et n'a plus assez pour payer Lara. Elle propose alors à Lionel de l'embrasser en échange de 10.-

Lionel accepte. Le lendemain, il raconte à Fabienne, sa meilleure amie, qu'il est amoureux de Valentine et qu'ils se sont embrassés la veille et qu'en plus il lui a donné 10.-

Scénario 4 garçons

Valentin a perdu un pari contre Alex. Ils avaient parié 10.- et Valentin doit les donner à son pote dans les jours qui viennent. Seulement, il a déjà dépensé tout son argent de poche du mois et n'a plus assez pour payer Alex. Il propose alors à Clara de l'embrasser en échange de 10.-

Clara accepte. Le lendemain, elle raconte à Fabian, son meilleur ami, qu'elle est amoureuse de Valentin et qu'ils se sont embrassés la veille et qu'en plus elle lui a donné 10.-

Scénario 5 filles

Laurène est maintenant la dernière fille de ce groupe de copines à n'avoir jamais embrassé personne. Laurène a peur que ses amies la rejettent, elle qui est déjà la plus jeune et qui se fait souvent traiter de bébé.

Scénario 5 garçons

Laurent est maintenant le dernier garçon de son groupe de copains à n'avoir jamais embrassé personne. Laurent a peur que ses amis le rejettent, lui qui est déjà le plus jeune et qui se fait souvent traiter de bébé.

C) GRILLE D'ENTRETIEN AVEC LES JEUNES

Jeunes	Remarques
Sexe – âge – type de fratrie et place dans celle-ci – depuis combien de temps dans cette institution	
Préoccupations personnelles	
Lorsque tu as une question en lien avec la sexualité, comment cherches-tu des réponses ? Trouves-tu toujours des réponses ? Sinon de quoi aurais-tu besoin ?	
Quels sont les sujets liés à la sexualité qui te préoccupent ? En parles-tu avec les autres jeunes ? Si oui, quand et comment ? Si non, qu'est-ce qui fait que tu ne leur en parles pas ? En parles-tu avec les professionnel-le-s présent-e-s ? Et comment cela se passe ?	
Préoccupations générales des jeunes	
Faire une liste des sujets	
Hétéronormativité / genre	
Quelle est votre réaction ? Que se passe-t-il pour Lucie · Lucien ? Si vous étiez à sa place que feriez-vous ?	
Auriez-vous envie d'en parler à quelqu'un ? Si oui, à qui et si non, pourquoi préférez-vous garder cela secret ?	
Est-ce que le scénario est possible, est-ce que c'est quelque chose qui peut se passer ?	
Et chez les garçons · filles ?	
Y-a-t-il des différences entre les questions que se posent les filles et celles que se posent les garçons, sur la sexualité ? Si oui, lesquelles ? Et des ressemblances ? Comment expliquez-vous cela ?	
Lorsque l'on rencontre quelqu'un, en général, nous ne pensons pas que cette personne est homosexuelle, à moins qu'elle se présente et nous dise qu'elle est homosexuelle Est-ce que vous êtes d'accord avec cette phrase ? Si oui ou non pourquoi ?	
Et si quelqu'un vous le dit comment réagissez-vous ?	
Pornographie	
A qui pourrait-elle · il en parler ? Que feriez-vous de cette photo, si vous étiez à sa place ?	
Qu'est-ce que le sexting ?	
Quels sont les risques au niveau de la loi ?	

Est-ce que vous savez ce qu'est la pornographie ? Vous pouvez m'en donner une définition ou des exemples ? Est-ce qu'on vous a expliqué ce que c'est que la pornographie ? Qui et dans quelles circonstances ?	
Est-ce que vous parlez entre copines, entre copains de la pornographie ? Comment en parlez-vous ?	
A votre avis c'est les garçons ou les filles qui regardent plus de vidéos porno ? Pourquoi dites-vous cela ? Avez-vous des exemples, des anecdotes ?	
Selon vous pourquoi les gens regardent de la pornographie ? Qu'est-ce qu'ils en retirent ? c'est quoi les avantages ? Quand est-ce que c'est trop et que ça pose problème ? Qu'est-ce que la pornographie peut amener comme risque ? Quelles sont, selon vous, les images ou les idées qui sont véhiculées par la pornographie ? Est-ce que ces images sont proches de la réalité ? Si non, en quoi est-ce que la réalité est différente ?	
Image de soi / image en public	
Est-ce qu'il faut faire attention aux apparences, à la beauté, lorsqu'on embrasse quelqu'un ? Si oui, qu'est-ce que ça veut dire concrètement ? Comment se prépare-t-on lorsqu'on a un rendez-vous amoureux, où on pense retrouver sa copine ou son copain ? A quoi fait-on attention ? Est-ce que les professionnel-le-s vous en parlent ? vous font des commentaires ? Et comment ? Avez-vous un exemple d'une réflexion qu'elles et ils ont faite ?	
La sexualité ou l'intimité, le fait d'avoir un copain ou une copine ou au contraire de ne pas en avoir peut être compliqué etc. entre des jeunes. Avez-vous des exemples de complications Vous pouvez me raconter comment cela s'est passé ? Et qu'ont fait les professionnel-le-s ?	
Utilisation de la sexualité et transactions sexuelles	
Que pensez-vous de la tactique de Valentine · Valentin pour rembourser Lara · Alex ? Selon vous, est-ce cela se fait souvent d'échanger de l'argent ou autre chose contre un bisou ? A votre avis, c'est plutôt un truc de garçons ou un truc de filles ? Avez-vous d'autres exemples de ce type d'échange ? Croyez-vous que les professionnel-le-s présent-e-s savent ce qui se passe ? Ils · elles vous en parlent ? Qu'est-ce qu'ils · elles disent ? Qu'est-ce qui pourrait vous motiver (ou motiver un-e jeune) à faire ce genre d'échange ?	
Que diriez-vous à Lionel · Clara, si vous étiez son-sa meilleur-e ami-e Fabienne · Fabian ?	
Selon vous, est-ce que Fabienne · Fabian doit faire quelque chose et si oui, quoi ?	
Appartenance au groupe	
Que pensez-vous de ça ?	

Selon vous, les craintes de Laurène· Laurent de se faire rejeter de son groupe de copines · copains, sont-elles justifiées ? Qu'est-ce qui fait que l'on est rejeté·e d'un groupe d'ami·e·s ?	
Dans quels contextes est-ce que la sexualité devient le moyen d'appartenir à un groupe ?	
Activité parfaite ?	
Si vous pouviez imaginer une activité autour de la thématique de la sexualité à votre âge, comment se passerait-elle ? Qui l'animerait ? Que devrait-on y faire ? Quels sont les thèmes les plus importants à discuter ?	

E) GRILLE D'ENTRETIEN AVEC LES TS

Professionnel-le-s	Remarques
Sexe – âge – situation familiale (couple, enfants) – formation – durée d'expérience	
Préoccupations personnelles	
D'après votre expérience, quelles sont les thématiques liées à la sexualité qui passionnent « vos jeunes » ? Quelles sont les demandes les plus fréquentes qui vous arrivent ? Selon vous, quelles sont les ressources des jeunes pour s'informer sur les questions de sexualité ? Vous sollicitent-ils et elles ? Si oui comment cela se passe ? Et si non comment expliquez-vous cela ?	
Hétéronormativité / genre	
Quelle est votre réaction ? Que se passe-t-il pour Lucie · Lucien ? Comment réagiriez-vous si Lucie·n venait vous parler de la situation ? Vous en parlez aux collègues ? Si oui ou non pourquoi ?	
Organisez-vous des activités non-mixtes ? Comment justifiez-vous ce choix ?	
Y-a-t-il des différences entre les questions que se posent les filles et celles que se posent les garçons, sur la sexualité ? Si oui, lesquelles ? Et des ressemblances ? Comment expliquez-vous cela ?	
L'hétéronormativité fait que l'on présume que les personnes sont hétérosexuelles, jusqu'à ce qu'on apprenne qu'elles sont homosexuelles. Est-ce un concept dont vous êtes conscient-e-s ? Si non, que pensez-vous de cette théorie ? Comment l'hétéronormativité impacte votre pratique ? Vous avez des exemples ?	
Pornographie	
Si Sarah · Ludovic vient vous en parler comment gérez-vous la situation ?	
Connaissez-vous le sexting ? Pouvez-vous m'en donner une définition ?	
Quels sont les risques et les conséquences légales ?	
Qu'est-ce que vous mettez sous le terme de pornographie ? Est-ce que vous en parlez aux jeunes ? Si oui comment ? si non pourquoi ?	

Selon votre expérience, pensez-vous que « vos jeunes » ont accès à la pornographie ? Quel genre ? Est-ce qu'ils et elles vous en parlent ? En quels termes ? Quand est-ce que c'est bien de consommer de la pornographie ? Quand est-ce que c'est trop et que ça pose problème ?	
A votre avis c'est les garçons ou les filles qui regardent plus de vidéos porno ? Pourquoi dites-vous cela ? Avez-vous des exemples, des anecdotes ?	
Selon vous pourquoi les gens regardent de la pornographie ? Qu'est-ce qu'ils en retirent ? Quels sont les avantages ? Qu'est-ce que la pornographie peut amener comme risque ? Quelles sont, selon vous, les images ou les idées qui sont véhiculées par la pornographie ? Est-ce que ces images sont proches de la réalité ? Si non, en quoi est-ce que la réalité est différente ? De ce que vous connaissez, comment qualifieriez-vous l'usage de la pornographie par les jeunes ?	
Fonctionnement dans la société/le groupe	
Comment se vit la sexualité, les démonstrations d'affection, les câlins, les bisous etc. en foyer · centre de loisirs ? Y a-t-il une place pour cela ? Si oui ou non comment expliquez-vous cela ?	
Par exemple, quelles sont les règles à respecter en lien avec la sexualité ici ? Et ailleurs ? (par ex. Est-ce toléré qu'on s'embrasse en public ?) Ici, qui traite ou s'occupe de la question de la sexualité ente les jeunes	
Comment faites-vous pour vivre ces moments de la façon la plus agréable pour vous ? Avez-vous des conseils ?	
Image de soi/Image en public	
Parlez-vous avec « vos jeunes » de l'importance de l'apparence physique, de la séduction ? Concrètement que leur dites-vous ?	
La sexualité est souvent vue comme un élément perturbateur dans le TS, de quelle manière la sexualité, l'intimité intervient-elle dans votre travail au quotidien ? Est-elle parfois perturbante ? En quoi ? Si non, quelles sont vos trucs et astuces qui permettent de travailler tout en étant confronté-e à des aspects de la sexualité ?	
La sexualité ou l'intimité, le fait d'avoir un copain ou une copine ou au contraire de ne pas en avoir peut être compliqué entre des jeunes. Qu'en pensez-vous ? Avez-vous des exemples de complications	
Utilisation de la sexualité et transactions sexuelles	
Connaissez-vous le terme « transactions sexuelles » ? Pouvez-vous m'en donner une définition ?	

D'après votre expérience, est-ce courant d'échanger quelque chose de matériel contre un bisou ? En connaissez-vous d'autres exemples ? Lesquels ? C'est plutôt quelque chose qui vient des garçons ou plutôt des filles ? Que pensez-vous de ces transactions ? En avez-vous vécu ici ? Quelle est votre réaction ? Est-ce que vous en parlez aux jeunes ? Si oui en quels termes ? Si non pourquoi ? A votre avis quelles sont les motivations qui poussent les jeunes à avoir recours à des transactions sexuelles ?	
Comment agiriez-vous si l'un des protagoniste venait vous parler ?	
Selon vous, est-ce que Fabienne · Fabian doit faire quelque chose et si oui, quoi ?	
Appartenance au groupe	
Que pensez-vous de ça ?	
Selon vous, les craintes de Laurène · Laurent de se faire rejeter de son groupe de copines · copains, sont-elles justifiées ? Qu'est-ce qui fait que l'on est rejeté-e d'un groupe d'ami-e-s ?	
Dans quels contextes est-ce que la sexualité devient le moyen d'appartenir à un groupe ? Comment est-ce que la sexualité participe à la socialisation	
Activité parfaite ?	
Si vous pouviez imaginer une activité autour de la thématique de la sexualité chez les jeunes, comment se passerait-elle ? Qui l'animerait ? Que devrait-on y faire ? Quels sont les thèmes les plus importants à discuter ? Quels seraient les contenus théoriques les plus importants ?	